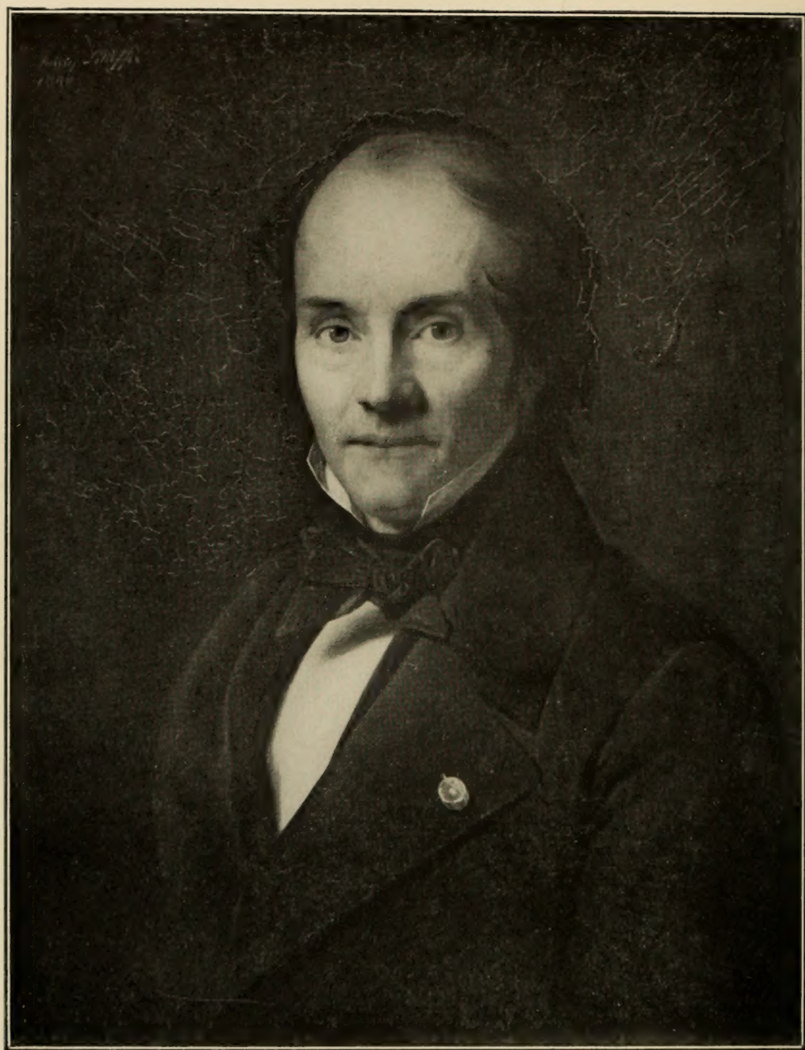


16/1/69

Casimir Delavigne

INTIME



Casimir Delavigne

par Ary Scheffer

(*Appartient à Mme A. D.*)

M. FAUCHIER DELAVIGNE

CASIMIR DELAVIGNE

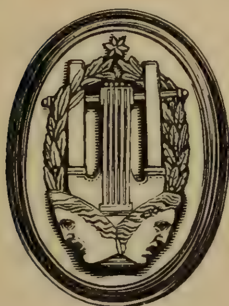
INTIME

D'après des documents inédits

AVANT-PROPOS

de VICTORIEN SARDOU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



Camée offert à Casimir Delavigne
par les élèves de l'Ecole de Rome

PARIS

15, rue de Cluny

A LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE & DE LIBRAIRIE

1907

**

AVANT-PROPOS

J'ai assez vécu pour constater qu'une génération nouvelle n'a rien de plus pressé que de protester contre les opinions littéraires et artistiques de celle qui l'a précédée. C'est ainsi qu'elle affirme, avec son indépendance, la supériorité de son intelligence sur celle de sa devancière, par des jugements qu'elle croit définitifs et qui dureront tout juste autant qu'elle ! — Les générations suivantes revisent ces arrêts. — Puis la postérité vient, qui met les choses au point.

Walter Scott, Byron, Chateaubriand, exaltés dans mon enfance, étaient discutés dans ma jeunesse et dédaignés dans mon âge mûr.

J'ai vu Alfred de Musset dénigré par les

parnassiens et Balzac contesté au profit de romanciers qui ne lui vont pas à la cheville.

J'ai connu Lamartine dieu, puis demi-dieu, puis quart de dieu !

Il y a beau jour que les fanatiques wagnériens ont immolé Meyerbeer et Rossini sur l'autel de leur idole, et je ne suis pas sûr que Mozart n'aura pas son tour ! — Car le génie n'est pas à l'abri de ces fluctuations de la mode et du snobisme ! — Rabelais était honni au XVII[e] siècle, et au XVIII[e] Molière en tel discrédit, qu'une actrice de la Comédie pouvait s'étonner qu'on s'obstinât à le jouer devant les banquettes vides ! — Si les hasards de la politique ne lui avaient fait une popularité qui a rajeuni ses œuvres, Victor Hugo, lui aussi, aurait eu son éclipse !

Comment le plus grand talent ne subirait-il pas une disgrâce dont n'est pas exempt le génie lui-même ? — C'est le cas de Ponsard, et avant lui de Casimir Delavigne, glorifiés de leur vivant et trop méconnus après leur mort. Encore ne sont-ils pas, comme le malheureux Scribe, outragés à tous propos par des écri-

vains qui, en l'injuriant, croient faire leur propre éloge !

Précurseur et partisan du romantisme, l'auteur de *Marino Faliero* et des *Enfants d'Edouard* a été et reste sa victime.

Emancipé des règles étroites de la tragédie classique, de ses trois unités, de ses longs récits remplaçant l'action; préoccupé du pittoresque et de la vraisemblance historiques, mais rebelle aux excès de la nouvelle école et à son maigre souci de la logique et du bon sens, trop romantique pour les classiques et trop classique pour les romantiques, il a subi le sort des *modérés* en toutes choses.

Ce qui lui a le plus nui, à mon avis, c'est que l'amour n'est pas la grosse affaire de ses pièces. Quoi qu'on en dise, sur la scène comme dans la vie réelle, c'est lui qui prime tout. Il n'y a aucun inconvénient à déclarer qu'*Athalie* est le chef-d'œuvre du théâtre ancien et moderne. — Il y aurait péril à le croire. — Ce qui sauve l'étrangeté des fables dramatiques de Hugo, c'est, avec la magie du style, la véhémence de la passion. Les héros

de Delavigne sont trop raisonnables. L'école romantique l'a jugé trop timide et trop tiède; le réalisme l'a trouvé trop idéaliste.

De là le mauvais vouloir de la critique, la réserve du public et sa surprise quand *Louis XI* lui révèle un auteur qui ne lui était guère connu que de nom et dont il admire naïvement la puissance dramatique.

Le livre que je lui présente n'a pas pour but de discuter la valeur des œuvres poétiques et théâtrales de Delavigne. C'est affaire au temps de leur assigner leur vraie place. — Des souvenirs pieusement entretenus par des conversations de famille et quelques lettres jaunies lues avec émotion ont inspiré à sa petite-nièce le désir de rendre hommage à celui dont elle est fière de porter le nom. La critique littéraire n'a rien à voir ici; c'est une biographie anecdotique reconstituée à l'aide de documents; c'est l'histoire d'une âme qui fut belle et haute, d'une vie qui fut simple et noble, toute consacrée au culte des lettres, à l'amour des siens, aux devoirs de l'époux et du père, avec une abnégation poussée jusqu'au mépris des soins

que réclamait une santé toujours chancelante.

Dans ce milieu du vieux temps que l'auteur fait revivre à nos yeux, avec le souvenir du frère de Casimir; de Germain qui, lui aussi, s'est fait un nom dramatique; dans l'évocation de cette petite société bourgeoise de 1830, si honnête, si patriote, dont les convictions sont si sincères et si francs les enthousiasmes, nous assistons aux premiers rêves du poète encore adolescent, à ses premiers élans vers la gloire, aux premiers triomphes de sa jeunesse tellement féconde et heureuse, qu'à trente-deux ans il était membre de l'Académie, fêté comme poète national, acclamé à la Comédie-Française ! — Puis nous le suivons dans l'Italie qui l'enchante et qui ouvre à son ardente imagination des horizons nouveaux. Nous assistons à la rencontre à Rome de celle qui sera sa femme et qui éveille en lui une exaltation sentimentale inspiratrice de ses meilleures œuvres !

Et toujours, à ses premières années toutes de joie, comme dans celles qui suivent, avec leur cortège inévitable de luttes et de tristesses, il faut admirer la rare modestie, la can-

deur presque enfantine de ce cœur de poète, son indifférence pour l'intrigue, sa constante loyauté et sa force d'âme devant les misères de la vie!

En résumé, l'auteur du présent livre a voulu nous faire aimer l'homme pour nous donner, sans en avoir l'air — ce qui est bien féminin — la curiosité de ses œuvres trop oubliées...

Ils sont plus rares qu'on ne pense ceux qu'il faut estimer pour la noblesse de leur caractère. — Casimir Delavigne est du nombre. Remercions Mme Fauchier-Delavigne de nous le rappeler en nous en fournissant de nouvelles preuves.

V. Sardou.

Casimir Delavigne

INTIME

CHAPITRE PREMIER

La famille Delavigne au Havre. — Casimir et Germain au collège à Paris. — Leurs camarades. — Eugène Scribe. — Leurs premiers essais poétiques. — Leurs premiers essais dramatiques. — Germain auteur et clerc d'avoué. — Dithyrambe sur la naissance du Roi de Rome. — Casimir quitte le collège et entre chez le comte Français (de Nantes).

1793-1813.

Dans ce vieux quartier Saint-François, au Havre, quartier de pêcheurs et de loups de mer, Casimir Delavigne naquit le 5 avril 1793, au numéro 27 du quai Sollier (1).

Sous ses yeux se dressaient les mâts des

(1) Ce quai porte aujourd'hui le nom du poète.

bateaux de pêche et des bâtiments marchands, s'étageaient les cargaisons de bois du Nord, s'agitait toute une population de matelots, de vieilles en bonnet de coton, de gamins demi-nus flânant sur le quai : il conserva de ces premières visions d'enfance un délicieux souvenir.

Son père avait été employé dans les Eaux et Forêts ; avant 1790, on trouve le nom de Louis-Anselme Delavigne suivi de cette appellation : « arpenteur du Roi. » Il habitait dans l'Eure ; c'est là, à Giverny, que naquit son fils aîné, Germain, en 1790. Anselme Delavigne et ses deux frères furent ensuite armateurs au Havre, faisant le trafic des blés et des bois du Nord sans y trouver la fortune.

En 93 et 94, pendant la Révolution, ils employèrent leurs navires à transporter les émigrés hors de France, mais ils furent découverts et enfermés à Paris. Mme Anselme Delavigne fit tout au monde pour arracher son mari à la prison : sans aucun moyen de secours au Havre, elle partit pour Paris avec son fils aîné Germain, enfant de deux ans, et



Louis-Augustin Anselme Delavigne

Jean-Fortuné Delavigne

César-Casimir Guillaume Delavigne

y resta pendant quinze jours, frappant à toutes les portes et connaissant tous les déboires. Elle réussit enfin à attendrir une jeune et belle pensionnaire de la Comédie-Française, Mlle Devienne, amie de Robespierre, et, comme si le théâtre voulait déjà contribuer au bonheur de cette famille, ce fut une artiste dramatique qui obtint la mise en liberté du père de Casimir Delavigne.

Après diverses entreprises où la chance ne le favorisa guère, nous trouvons en 1806 Anselme à la tête de la faïencerie de Percanville; et, de ses œuvres, il reste au musée du Havre un plat représentant, entre deux rameaux croisés et des flocons de nuages, le buste de Napoléon. Mais la prospérité ne dura pas, et en 1816 la faïencerie fut obligée de fermer à la suite d'une liquidation désastreuse.

Pendant ces échecs successifs, le jeune Casimir avait commencé ses études d'abord d'une façon élémentaire, au Havre, chez l'abbé Trupel, puis, en 1801, à Paris, au lycée Henri IV, où l'attendait déjà son frère aîné Germain.

Les débuts de Casimir ne laissèrent rien deviner de son avenir. « Il était d'une cons-
« titution délicate et se fit remarquer plus par
« son application que par ses succès (1). »

Vers l'âge de quatorze ans seulement, ses facultés se développèrent, et en 1810, devenu l'un des meilleurs élèves de sa classe, il obtenait un 2e prix et un 1er accessit au Concours Général, sans égaler pourtant les succès de Germain, quatre fois nommé au même concours.

Leur camarade Crémieux obtint le prix d'honneur, et par cela même une invitation chez M. de Montalivet au Ministère de l'Instruction Publique. A cette réception, la maîtresse de maison devant se rendre aux Tuileries était en grande toilette. Toilette, « se composant surtout d'un chapeau magnifique et le sein complètement à découvert. » En la voyant entrer, le futur avocat et ministre, déjà d'un esprit si charmant, osa servir à Mme de Montalivet ce compliment d'un à propos plutôt risqué :

(1) Notice de G. Delavigne.

Mesdames, dit-il, vous avez en vous
Ce qui nous charme et nous attire :
C'est un coup d'œil aimable et doux,
C'est un tendre et joli sourire.
Quittez ces chapeaux odieux
Qui nous cachent un front céleste.
Mesdames, montrez un peu mieux
Votre petit nez, vos grands yeux...
Et ne montrez pas tant le reste (1).

Casimir sut au collège s'attirer la sympathie de ses camarades, dont la plupart restèrent pour lui de bons amis.

Eugène Scribe prit la plus grande place dans l'affection du poète et devint pour lui comme un autre frère.

Germain dit : « Casimir eut, ainsi que moi, « le bonheur de trouver sur les bancs du col- « lège un ami dont la tendre affection ne s'est « jamais démentie ; je veux parler de Scribe. « Nous nous faisions mutuellement confidence « de nos travaux, de nos projets, de nos espé- « rances. Lorsque nous sortions, le dimanche, « c'était encore pour nous réunir, et, quand

(1) Lettre de M. Crémieux. (Inédite)

« notre bourse d'écolier nous le permettait,
« nous allions faire un modeste déjeuner dans
« un petit café près du Palais-Royal. Là, nous
« formions ensemble des plans pour l'avenir
« avec toutes les illusions de la jeunesse.
« Casimir craignait de travailler pour le
« théâtre ; il voulait être poète, mais il désirait
« consacrer sa vie à la composition d'un
« poème épique. Scribe se destinait au barreau.
« Dans nos petits conciliabules, comme j'étais
« le plus âgé, j'exerçais une certaine influence.
« Je les entraînai tous deux à travailler pour
« la scène... C'est certainement ce que j'ai
« fait de mieux » (1).

Ces derniers mots disent ce qu'était Germain Delavigne : modeste et s'effaçant toujours, il fut le protecteur de Casimir, qu'il aimait avec la tendre sollicitude d'un père et admirait avec la modestie d'un disciple. Quoiqu'il fît lui-même beaucoup de littérature et de théâtre, il se vit toujours avec joie éclipsé par son cadet dont il était plus fier que de lui-même, et une

(1) Notice de G. Delavigne.

caricature de l'époque le représente portant son jeune frère sur ses épaules.

Casimir savait à qui s'adresser dans les moments difficiles. Avait-il le moindre ennui au collège? Vite il recourait à Germain. Pour obtenir la forte somme de 3 francs, il lui écrit ces quelques mots : « Si tu ne parviens pas à me « tirer de l'embarras où je suis, je me pends. « Tu sauras que la Rhétorique veut faire abso- « lument un déjeuner d'adieu, que ce déjeuner « doit coûter trois livres par tête, et que je suis « sans argent..... O mon ami, envoie-moi « 3 livres ou je suis déshonoré, désespéré, « perdu; envoie-moi 3 livres quand tu serais « obligé de les emprunter; envoie-moi 3 livres « quand tu serais obligé de vendre encore une « fois *la Religion* ou *la Pucelle ;* envoie-moi « 3 livres, au nom de Dieu; envoie-moi 3 livres, « ou bientôt un barbare fossoyeur *jettera la « terre du sommeil sur un front de 17 prin- « temps.*

« Je fais d'ailleurs une réflexion très sensée : « si je meurs, il est certain que mon convoi « coûtera plus cher que le déjeuner (calcul

« tendant à prouver qu'un convoi coûte plus
« cher qu'un déjeuner de 3 francs) :

« Corbillard : 3 fr.
« Cierges : 2 fr.
« Prières : 4 fr.
« Eau bénite : 1 fr.

« Total : 10 fr. — Déjeuner : 3 fr.

« Donc le déjeuner est moins cher que le convoi (1). »

Germain, au collège, s'amusait à écrire des vers et les lisait à Casimir, qui « avait la bonhomie de les trouver admirables ». C'étaient de petits à-propos comme celui-ci, écrit à celle qui sera sa femme :

« Combien tu dois être jolie !
« Laure..... Juliette.... ou Sophie,
« Toi que, pour faire mon bonheur,
« Le ciel sans doute a réservée.
« Dès longtemps au fond de mon cœur
« Ton aimable image est gravée.
. . . .
« Les Grâces ont formé tes traits.
« Ah ! que tu dois être jolie !
« Combien tu dois avoir d'attraits !
« Laure..... Juliette..... ou Sophie (2) ! »

(1) Lettre de Casimir à Germain — 2 juillet 1811. (Inédite.)
(2) Lettre de Germain à son père. 1808. (Inédite.)



Gozlan, Viennet, Casimir Delavigne, Mery, Germain Delavigne

D'après une caricature du temps.

Cet exemple éveilla chez Casimir le goût de la poésie. Il débuta aussi par des plaisanteries et des à-propos en vers envoyés à sa famille sous forme de lettres.

Il s'excuse auprès de sa sœur de ne pas lui avoir écrit plus tôt :

« Puisque vous n'écrivez pas,
« Mon petit cœur, vous n'aimez guère.
« Puisque vous n'écrivez pas,
« Mon petit cœur, vous n'aimez pas.

« Voilà le refrain que tu répètes sans cesse « depuis quinze grands jours au moins que je « te laisse sans nouvelles.

« Le monstre est loin.... le monstre n'écrit pas.
« Oubli fatal ! paresse criminelle !
« Au nom de monstre, j'ai dit : Mais c'est peut-être [moi !
« Au mot paresse, j'ai dit : C'est moi (1). »

En art dramatique comme en poésie, ce fut le frère aîné qui dut montrer la voie : Germain avait pour le théâtre une vraie passion, passion qui dura toute sa vie ; son bonheur était de se

(1) Lettre de Casimir à sa sœur. (Inédite.)

procurer une place, tout en haut de la salle, au poulailler, et là, penché sur la balustrade, ébloui par le lustre, de suivre, haletant, les péripéties du drame ou les intrigues du vaudeville. Etant parvenu à se faire des relations parmi les directeurs que sa verve et son enthousiasme amusaient, il allait tous les dimanches au théâtre, et le lundi, de retour au collège, composait avec Scribe et Casimir des mélodrames et des vaudevilles.

« Savez-vous, disait un jour Scribe, par où « j'ai commencé ? Par quatorze chutes ! Oui, « quatorze ! Après chaque chute, nous nous « en allions, Germain et moi, tout le long du « boulevard, désespérés, furieux, et je lui « disais : C'est fini, j'y renonce ; après les « quatre ou cinq plans que nous avons encore, « je n'en fais plus (1). »

Et, bien entendu, ils continuaient toujours. Casimir était souvent de la partie ; il dit à sa sœur vers 1811 : « Dans le moment où je « t'écris, je suis chez Scribe, qui me presse

(1) *Soixante ans de souvenirs* de Legouvé, v. II, p. 164.

« d'achever mon épître pour travailler à *la*
« *Fête de Saint-Pierre à Ferney*, commencée
« ce matin et qui promet aux auteurs le plus
« brillant succès, pour peu que les trois poètes
« que tu connais la fassent bonne, que le di-
« recteur la reçoive, que les acteurs la jouent
« bien et que le public la goûte (1). » Ces
conditions ne furent sans doute pas réunies,
car le brillant succès resta dans les cartons.
Casimir était souvent obligé de quitter cette
collaboration pour un travail plus sérieux.
Germain, sorti du lycée, s'y adonnait au
contraire tout entier. Sa famille y voyait
même un obstacle à ses études de droit ; aussi,
le jour où il fut reçu docteur en même temps
que Scribe, écrivit-il au Havre : « Je suis
« charmé de vous prouver que les délassements
« dramatiques et littéraires ne nuisent pas aux
« études sérieuses (2). »

Germain avait une grande activité intellec-
tuelle, s'intéressait surtout à l'histoire, et dès

(1) Lettre de Casimir à sa sœur. (Inédite.)
(2) Lettre de Germain à son père, 13 février 1811. (Inédite.)

l'âge de 18 ans, dans ses très courts moments de liberté, trouvait le moyen d'étudier et d'annoter *le Siècle de Louis XIV*, l'*Histoire de Russie* et celle de *Charles XII*, l'*Histoire de Charles-Quint* par Robertson, et la *Grandeur et Décadence des Romains*.

Dês sa sortie du collège, il était entré comme clerc d'avoué chez son oncle, M. Lambert de Sainte-Croix, où il se gardait bien de parler de ses essais dramatiques ; mais le 2 décembre 1811 il fallut dévoiler le seeret. Ce jour-là l'affiche du Vaudeville portait : « *Les Dervis*, un acte de MM. Scribe et G. Delavigne. » Le mystère devenait impossible.

M. Lambert ayant encouragé ce début, les pièces se succédèrent au Vaudeville et aux Variétés : *l'Auberge ou les brigands sans le savoir*, *Thibaut Comte de Champagne*, *le Bachelier de Salamanque*, etc.... Ils les écrivaient à la vapeur. Sur la demande d'un musicien, ils réussirent à composer un livret en trois jours. C'était une plaisanterie de carnaval intitulée *les Malades par ricochet*.

Leurs droits d'auteurs, fort modestes d'ail-

leurs, les obligeaient à écrire beaucoup. Les jeunes gens alors ne devaient pas se montrer difficiles. Dumas, pour son premier drame représenté à l'Ambigu, ne reçut-il pas 12 francs de droits d'auteur et 6 places dans la salle ?

Scribe dit à Germain dans une lettre radieuse combien il est heureux d'apprendre que *les Dervis*, en onze représentations, leur ont rapporté 231 francs.

La censure même daigna s'émouvoir d'un de leurs ouvrages : le titre, *Un quart d'heure de royauté*, fut supprimé et remplacé par *Scudéry en voyage*. Germain, annonçant la nouvelle à son père, n'en paraît pas très étonné. C'était l'habitude alors de voir la censure collaborer avec les auteurs, coupailler, démembrer leurs œuvres, souvent sans raison.

Casimir écrivait une tragédie, *Polyxène*, qui ne fut pas représentée, et plusieurs pièces de vers inspirées des poètes grecs. Il eut la chance de pouvoir soumettre ses premiers essais au jugement d'Andrieux, qu'il rencontrait chez son oncle, M. Lambert de Sainte-Croix.

« Andrieux aimait les jeunes gens ; il leur « prodiguait volontiers ses conseils et ses « leçons, mais il ne les gâtait pas par trop d'in- « dulgence, et presque toujours il les détour- « nait d'entrer dans la carrière des lettres, où, « disait-il, ils devaient s'attendre à trouver les « plus amers désappointements. Après avoir lu « les vers de Casimir, il répondit : « Ce n'est « pas mal, mais, croyez-moi, il serait bien plus « sage de se disposer à faire son droit (1). »

Casimir se laissa peu influencer par cet avis, et bientôt ce fut au public qu'il en appela, faisant paraître son *Dithyrambe sur la Naissance du Roi de Rome*, qui tout à coup l'élevait bien au-dessus de ses deux collaborateurs.

La politique, jusque-là, avait toujours été exclue de leur petit cénacle littéraire ; pour eux la plus grande calamité était un échec au théâtre, l'événement le plus sensationnel, une première à succès. Le 20 mars 1811, la naissance de l'héritier de l'Empire fut pour le poète écolier l'occasion de faire ses premiers

(1) Notice de G. Delavigne, p. 6.

pas comme poète national. Il débuta brillamment. Le *Moniteur* du 16 juin 1811 donne la liste des auteurs qui furent inspirés par cet événement ; on n'en compte pas moins de 26, parmi lesquels : des fonctionnaires, des officiers, des collégiens, des femmes du monde, une actrice, etc... L'empereur ayant demandé qu'on lui communiquât les meilleures pièces composées à cette occasion, M. de Méneval, son secrétaire, en choisit trois ou quatre, parmi lesquelles se trouvait le dithyrambe de Casimir Delavigne. L'heureux auteur écrit à son père : « Le *Dithyrambe* va être lu par l'empereur, « M. de Méneval, l'a, paraît-il, posé sur son « bureau (1). »

Le futur poète des *Messéniennes* trouve déjà le mot qui porte, le mot que la foule aimera répéter.

« Rome, ne gémis plus sur tes foudres éteintes.
. . . .
« Napoléon va rendre à l'antique Ausonie
« Ses lauriers, sa splendeur, son trône, son génie.
« Rome, tes destins vont changer :

(1) Lettre de Casimir à son père, 1811. (Inédite.)

« La France, sur ses pas, t'appelle à la victoire ;
« Elle ne peut céder sa gloire,
« Mais elle peut la partager. »

Le *Dithyrambe* fut publié à Paris, en 1811, puis reparut dans *l'Almanach des Muses* pour l'an grégorien 1812.

On s'empressa de montrer cette œuvre nouvelle à Andrieux. « Ce dernier, après l'avoir « lue avec un vif intérêt, s'écria : « Voilà qui « est bien différent ! Il ne faut plus le tour- « menter : amenez-le moi ; il ne fera jamais « que des vers, et j'espère qu'il les fera bons. » « Il l'accueillit en effet avec une bonté pater- « nelle, se plut à lui donner des encourage- « ments, et l'excita à poursuivre une carrière « qui lui promettait de véritables succès. Parmi « les jeunes gens qui venaient consulter An- « drieux, Casimir est peut-être le seul auquel « il ait donné un conseil semblable, aussi le « jeune poète, qui ne l'ignorait pas, puisait-il « dans ces éloges une confiance et une ardeur « nouvelles (1). »

(1) Notice de G. Delavigne, p. 7.

Il avait besoin de cet encouragement. La manufacture de Percanville ayant fait faillite, sa famille se trouvait dans une situation tout à fait précaire. Le comte Français, de Nantes, administrateur des Droits Réunis, l'un des plus hauts fonctionnaires de l'Empire, qui s'intéressait beaucoup aux lettres, ayant remarqué le dithyrambe et demandé à faire la connaissance de l'auteur, Casimir Delavigne en profita pour implorer son appui. Le comte Français aimait à venir en aide aux jeunes artistes, heureux de se voir décerner le titre de Mécène.

Casimir, qui allait quitter le collège à la fin de l'année, lui prépare une épître en vers qu'il envoie à son frère en lui disant : « Corrige, « corrige l'œuvre que tu vas recevoir : c'est une « masse informe, *rudis indigestaque moles,* « c'est un bloc de pierre brute, mais tu peux « le polir et lui donner l'éclat du marbre. « Travaille donc : quels que soient tes change- « ments, je les adopte ; peut-être je ne recon- « naîtrai plus ma fille sous les ajustements « dont tu vas la parer ; mais, comme elle en « sera plus jolie, elle m'en deviendra plus

« chère (1). » Il n'a pas confiance en ce qu'il écrit, et, par une crainte un peu paresseuse, préfère s'en rapporter à l'avis de Germain.

Il est si timide que le jour où il veut porter son épître chez le comte, affolé, il prend une voiture, et en payant le cocher donne son gant par distraction ; il ne sait que faire, hésite, et se décide à sonner. Un domestique l'introduit au salon ; il n'y avait personne. Alors Casimir, angoissé, n'ayant pas le courage d'attendre, pose son épître sur la cheminée et se sauve (2). Il fallut revenir à la charge; cette fois, il attend patiemment, mais le comte ne paraît toujours pas. Il prend alors une feuille de papier et y écrit ces six vers qu'il lui fait porter :

« Dieu, notre commun protecteur,
« En versant ses bienfaits, cache le bienfaiteur
« Nous brûlons de le voir, le voir est impossible.
« O vous qui l'imitez par vos soins généreux,
« Comme lui faites des heureux,
« Mais ne soyez pas invisible (3). »

(1) Lettre de Casimir à Germain, 1812. (Inédite.)

(2) Cette épître est imprimée dans la plaquette de M. Le Goffic. (*Poésies inédites.*)

(3) *Casimir Delavigne*, par Vuacheux, 1893.

Enfin il est introduit, et reçoit du comte Français le meilleur accueil. Il écrit à son père : « Hier, j'ai été reçu chez notre protec-
« teur à une heure. Ma visite a eu tout le
« succès désirable. M. le comte a été assez
« content de mes vers ; alors j'ai risqué la
« demande que tu m'avais chargé de faire :
« notre protecteur m'a accordé la place ; il a
« pris des notes sur le revenu de ce poste et
« les prérogatives qui y sont attachées afin
« de parler à M. Suchet...

« M. Decret s'est chargé de nous appuyer
« fortement, et si la place n'est pas donnée, tu
« vois que nous pouvons concevoir l'espé-
« rance de l'obtenir. Cependant, ne te livre
« pas trop à la joie, car il peut encore se pré-
« senter des obstacles. Le premier, c'est que
« la place peut n'être plus à la disposition
« de M. le chevalier Suchet, le second...
« mais si nous ne pouvions arriver à notre but
« cette fois, peut-être serions-nous plus heu-
« reux en faisant une demande pour Paris (1). »

(1) Lettre de Casimir à son père, 4 mars 1813. (Inédite.)

Et il termine par ces mots : « Sa bienveillance « pour nous ne peut aller plus loin. »

Le comte Français lui donna une place dans ses bureaux à Paris, il y entra en 1813.

CHAPITRE II

Casimir au conseil de revision. — La tribu des Delavigne. — Dithyrambe sur la mort de Jacques Delille. — Trois tentatives aux concours académiques. — Poèmes imités de l'antiquité. — *Le Lycée français.* — *Premières Messéniennes.* — Germain et Scribe au théâtre.

1813-1819.

Aussitôt sorti du collège, et à peine entré chez le comte Français, Casimir Delavigne est appelé à Rouen pour son service militaire. Le voyage en diligence avec ses incidents comiques met en joie le jeune poète ; il écrit à son père :

« Mortel oisif qu'une ardeur de voyage
« Porte à courir de village en village,
« Si par hasard et par grand désarroi
« Un des supports de ton frêle équipage,
« L'essieu brisé, vient à manquer sous toi,
« Il faut d'abord verser avec courage,
« Voir sans pâlir la commune frayeur :

« Dieu tout puissant ! Arrêtez ! Quel malheur !
« On crie, on pleure, on s'agite, on frissonne.
« Puis on se dit : « Qui donc est mort ? Personne. »
« — « Es-tu blessé ? Non. » — « Qu'avez-vous ? J'ai
« Tandis que l'un déplore l'aventure, [peur. »
« Que l'autre rit, que le postillon jure,
« Prends le sentier du village voisin,
« Entretenant tes douces rêveries.
« Parmi les fleurs de ces vastes prairies,
« Pour t'amuser, fais des vers en chemin.

. . . .

« Aperçois-tu ce cabaret fumant
« Dont la façade est noblement ornée
« D'une couronne et poudreuse et fanée ?
« Sur une enseigne avec art dessinée,
« Vois le bouchon dans les airs s'échappant ;
« Sur le côté la bouteille inclinée,
« Et le bon vin qui sort en écumant.
« Un cabaret ! O fortune inconstante,
« Cette faveur me fait tout oublier !
« Un cabaret pouvait seul t'égayer.
« Déjà tu bois la liqueur pétillante
« Auprès du feu qui rit dans le foyer.
« Tu satisfais une faim dévorante ;
« Tu peux alors conter ton accident,
« Et l'hôte ému te plaint pour ton argent.
« Ton œil mutin agace les servantes.
« Dans ton bonheur tu ris, tu bois, tu chantes ;
« Ris, chante, bois, c'est agir prudemment,
« Je dois louer ta sagesse suprême,
« Puisque tu fais comme j'ai fait moi-même.

« Voici mon histoire : nous passions comme

« l'éclair (*fugio ut fulgur*) ; tout à coup, l'essieu
« se casse, la voiture verse, le seul voyageur
« qui fût avec nous tombe sur moi, ma mère
« se cramponne je ne sais où, et la voiture con-
« tinue de rouler. Le conducteur crie au pos-
« tillon d'arrêter ; le postillon en dit autant à
« ses chevaux, et nous roulons toujours. Enfin
« on contient les coursiers fougueux. Nous
« descendons sans blessure, non pas sans peine,
« et tandis qu'on passe quatre heures à nous
« préparer un nouvel accident, nous cherchons
« un asile dans le village prochain : c'était
« Franconville. Enfin nous trouvons un cabaret,
« nous entrons, nous nous réchauffons, nous
« déjeunons, la frayeur s'enfuit et la gaîté lui
« succède. On dit que le malheur corrige, j'en
« doute. Imprudents, nous remontons dans
« notre voiture suspendue sur un essieu de
« charrette ; à peine avons-nous fait une
« lieue... tu nous vois par terre; en effet, nous
« y sommes. Nous restons six heures sans
« secours, sans feu ni lieu ; enfin, nous repar-
« tons, nous dînons à Pontoise, nous soupons
« à Magny, et nous entrons à deux heures du

« matin dans Rouen, où l'on chantait un *De*
« *profundis* pour toute la diligence (1). »

Le voici devant le conseil de revision qui fait trembler sa famille. Craignant pour la santé délicate du poète, on chercha par tous les moyens à le faire exempter ; c'est à la générosité de ses camarades de classe qu'il dut cette faveur. Tous s'empressèrent de signer le certificat qui devait le faire libérer, et en même temps les exposait à partir à sa place. Casimir Delavigne fut très vivement touché de cette marque de sympathie : une légère surdité servit de prétexte à son exemption. Lorsqu'on lui lut à mi-voix sa sentence, il l'entendit si facilement que le secrétaire lui dit : « C'est bien pour moi, mais tâchez pour
« les autres de ne pas oublier que vous êtes
« sourd. »

De retour à Paris, Casimir retrouva la position que le comte Français lui avait conservée dans ses bureaux et qui n'empêchait pas le poète de se donner tout entier à son art.

(1) Lettre de Casimir à son père à Paris. (Inédite.)

Sa tâche d'homme d'affaires consistait à venir régulièrement à la fin de chaque mois recevoir ses appointements ; si le comte le rencontrait dans les bureaux à une autre époque, il le renvoyait en lui disant : « Mon « cher Casimir, allez travailler ; ne venez pas « ici perdre votre temps ; si je vous ai donné « une place, c'est pour que vous ayez bientôt « le moyen de vous en passer (1). »

Malgré les libéralités du comte, Casimir avait peine à soutenir toute sa famille venue peu à peu s'installer sous son toit et vivant uniquement à la charge des deux frères. Anselme, ayant encore échoué dans une entreprise en Flandre, était venu rejoindre ses enfants, et bientôt la réunion fut complète dans le modeste appartement de la rue des Rosiers, au coin de la rue Pavée.

C'était une véritable colonie qui était venue l'envahir, colonie qui ne devait plus jamais se séparer, et dont l'union touchante excita souvent la verve des railleurs. « La tribu des

(1) Notice de G. Delavigne, p. 8.

Delavigne, » comme disait Alphonse Karr, se composait de dix personnes : M. et Mme Delavigne, deux braves gens, surnommés familièrement Peyo et Méyotte, n'ayant aucune des facultés spéciales de leurs enfants, mais vivant uniquement pour les rendre heureux.

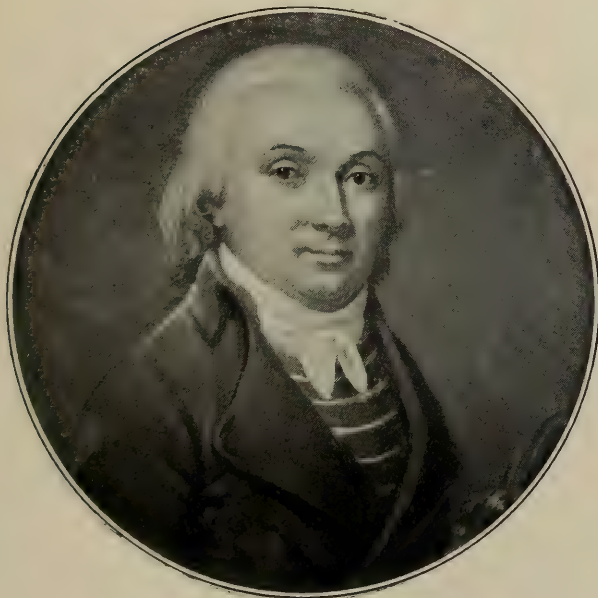
Le bon Germain, inséparable de son jeune frère, auquel il sert d'exemple et de conseil. Fortuné, encore gamin, succédant à ses aînés au lycée Napoléon. Enfin Louise, cette sœur passionnée de littérature elle aussi, et tout entière occupée des travaux de ses frères. En 1817, elle épousa un de leurs camarades, Désiles-Bénard, mais n'en continua pas moins à faire partie de ce cercle de famille qui entourait, dorlotait, étouffait même un peu le poète. Ce mariage avait amené pour quelque temps l'aisance. Désiles-Bénard avait une belle position de directeur d'une compagnie d'assurances ; il donna à son beau-père la place de sous-directeur, mais la malchance les poursuivait : au bout de peu de temps, l'affaire tomba et la situation redevint difficile. La famille comptait en outre Mme Aupoix, sœur d'Anselme, qui avait ramené de



Madame Anselme Delavigne

Miniature.

(Appartient à Mme A. D.)



Anselme Delavigne

Miniature.

(Appartient à Mme D. B.)

Saint-Domingue, où elle était allée chercher fortune, deux nègres, Rose et César, devenus les serviteurs fidèles de la maison.

Pour compléter ce tableau de famille, n'oublions pas la nourrice du poète, la vieille Babet. Casimir la taquinait, la plaisantait toujours, redevenant avec elle le gamin affectueux d'autrefois. Affectueux, il l'était du reste pour tous ; enfant, comment ne l'eût-il pas été avec cet entourage de famille entièrement à sa dévotion et craignant tout pour lui (1)?

Un événement sensationnel, et qui touchait tout le monde littéraire, devait en 1813 inspirer de nouveau Casimir. Jacques Delille venait de mourir, et avec lui disparaissait un demi-siècle de succès et de renom incontestés. Notre poète écrivit son second dithyrambe où il épuisa toutes les ressources de la rhétorique la plus fleurie, se mettant trop bien en rapport avec la fade recherche du style de son héros :

« L'Imagination pensive, échevelée,
« Te cherche au milieu des tombeaux,

(1) Souvenirs conservés par M. Désiles-Bénard, neveu du poète.

« Tantôt elle gémit et tantôt consolée
« Elle te voit encor surpassant tes rivaux.

. . . .

« L'Envie en murmurant s'endort,
« Et l'Immortalité s'éveille (1). »

On ne s'étonnera pas d'un lyrisme aussi élogieux si l'on se souvient de la vogue universelle de l'abbé Delille. Victor Hugo lui-même, parlant de la traduction du *Paradis perdu*, dit : « L'ouvrage de Delille peut être « considéré comme le complément de celui de « Milton, et l'éditeur loue avec raison notre « poète d'avoir changé le sauvage méconten-« tement qu'Adam témoigne à Ève, dans « Milton, en une tendre commisération. Cette « idée heureuse prouve que Delille connaissait « parfaitement les délicatesses, de la Muse « française (2). »

Cherchant tous les moyens de se faire un nom dans le monde littéraire, Casimir Delavigne eut l'idée de concourir pour le prix de poésie à l'Académie française. Ces concours étaient bien

(1) *Dithyrambe sur la mort de J. Delille.* (*Œuvres complètes* de *C. D.*)

(2) *Conservateur littéraire*, t. II, p. 13, 1820.

faits pour plaire au jeune poète ; manquant d'audace pour voler de ses propres ailes, il demandait à l'Académie d'être pour lui le soutien classique et traditionnel. Son premier essai date de cette même année 1813. Le sujet était : « *Un épisode dans le genre épique de pure invention ou tiré de l'histoire, et qui ne fût traduit ni imité d'aucun ouvrage ancien ou moderne.* » Il n'y eut pas de prix, personne n'ayant deviné que, sous ce titre, on demandait une glorification des victoires de Napoléon. Casimir Delavigne obtint une mention honorable. Il avait choisi comme sujet : *Charles XII à la Narva.*

Voici comment M. Suard, le secrétaire perpétuel, juge ce poème dans son rapport de la séance : « Cet ouvrage est la production d'un « esprit sage, d'un talent naturel et vrai, « exempt de mauvais goût, et qui doit don- « ner de grandes espérances lorsqu'on apprend « que l'auteur est un jeune homme de dix-neuf « ans (1). »

(1) *Recueil des discours, rapports et pièces diverses, lus dans les séances publiques et particulières de l'Académie française* (1803-1819), p. 817.

L'année suivante, Casimir, que cet échec n'avait pas découragé, tenta de nouveau la fortune : *La Découverte de la vaccine* n'était pourtant pas un sujet bien poétique. « Afin « de s'entourer de toutes les lumière néces« saires, il s'adressa au docteur Parisot, au« jourd'hui secrétaire perpétuel de l'Académie « royale de médecine, et ils allèrent plus d'une « fois de compagnie vacciner dans les cam« pagnes aux environs de Paris (1). »

Cette étude minutieuse des effets de la vaccine inspira à Casimir des vers d'une précision un peu excessive. L'Académie pourtant, ayant trouvé dans ces vers « beaucoup d'esprit, un talent souple et varié », lui décerna un accessit (2).

Enfin, en 1817, il concourut pour la troisième et dernière fois, avec ce sujet : *Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie.* Là, on retrouve sa tournure d'esprit gaie et ironique. Il prend le contre-pied de la question et cherche à prouver à l'aide de para-

(1) Notice de G. Delavigne.
(2) *Recueil des discours*, etc., p. 825.

doxes que l'étude ne fait pas le bonheur. Ce fut la meilleure de ses pièces académiques. Il se présente en vieux savant désabusé, fatigué de l'étude, et débute en saluant les membres de l'Académie :

« Illustres héritiers du sceptre académique,
« Tous égaux en pouvoir, vous dont la République
« Offre aux regards surpris de cet accord heureux
« Quarante souverains qui sont unis entre eux. »

Ce développement paradoxal fit mauvaise impression sur un aussi grave jury, et Casimir ne reçut aucune récompense, bien que sa pièce eût été remarquée et considérée la troisième sur quarante-six.

« Dans les diverses lectures que l'Académie « en a entendues, cet ouvrage original et « piquant a toujours obtenu un égal succès... « L'auteur du n° 39 a trouvé sans doute un « avantage littéraire à traiter le sujet sous la « forme d'un paradoxe qui lui a fourni des « idées peu communes, et qui lui a permis de « développer un talent très remarquable dans

« un genre tout particulier (1). » Germain dit en parlant de son frère : « Les lois du « concours ne permettaient pas de lui donner « le prix, mais l'Académie cita sa pièce de la « manière la plus honorable, et, par excep- « tion, elle fut lue tout entière en séance « publique, aux applaudissements unanimes « des auditeurs (2). »

Il avait eu l'adresse de terminer par un hommage galant à l'étude :

. . . . « Dans cette triste vie
« Où de revers si prompts la victoire est suivie,
« Où nos plus doux plaisirs deviennent nos bourreaux,
« L'Etude après l'Amour est le meilleur des maux. »

Modestement placée parmi les six pièces ayant des mentions, se trouve celle du jeune Victor Hugo, alors âgé de 15 ans. Il avait mis en tête une épigraphe empruntée à Ovide : « *At mihi jam puero, cœlestia sacra placebant.* »

On voit, par ses efforts continuels pour obtenir le prix à l'Académie, combien Casimir

(1) *Recueil des discours*, etc., p. 852.
(2) Notice de G. Delavigne.

Delavigne avait la volonté ferme et tenace d'entrer dans la carrière littéraire. Il travaillait alors sous les ordres de M. Monnier à la Liquidation des dettes étrangères. Cette double occupation de la poésie et des finances, chez un esprit distrait comme le sien, amenait souvent des erreurs de chiffres. On raconte que le prix d'un cheval fut porté par mégarde à la colonne des 10.000 au lieu de celle des 1.000. « Comment cela se fait-il ? lui dit Monnier avec « une douce gronderie ? » — « Comment ? « répondit le poète surpris. Que vous dirai-je, « Monsieur ? Il fallait que ce fût un bien beau « cheval. »

Casimir Delavigne écrivit encore plusieurs poèmes imités de l'antiquité qui méritent d'être connus tout autant que ses *Messéniennes* : les *Troyennes*, d'après Euripide, qui sont empreintes, dans certains passages, du charme et de la fraîcheur antiques :

« Polyxène disait à ses jeunes compagnes :
« Dépouillez ce vallon favorisé des cieux ;
« C'est pour nous que les fleurs naissent dans ces cam-
« Le printemps sourit à nos yeux. » [pagnes.

Puis l'*Hymne à Vénus*, *le Vallon d'Argentol*, qui ne le cède en rien à la grâce de Tibulle son modèle, enfin, le meilleur poème, l'*Ode à Naïs*, dans lequel on croirait entendre les vœux paisibles d'un disciple d'Epicure, cherchant le bonheur dans un joli dédain des choses. Presque toutes ces pièces parurent en 1819 et 1820 dans *le Lycée français*, revue fondée par Charles Loyson, dont Germain et Casimir Delavigne furent les principaux rédacteurs. Le *Moniteur* du 11 décembre 1819 annonce le premier volume formé par ces publications. « L'épigraphe indique assez quel « en est l'objet, ce recueil est entièrement con- « sacré aux muses, et les auteurs ont pris « l'engagement solennel de fermer à la poli- « tique l'accès de leur lycée paisible. L'entre- « prise est nouvelle dans le temps où nous « sommes : c'est une grande singularité qu'un « ouvrage littéraire où l'on s'occupe de bonne « foi de littérature, et un pareil phénomène « est bien digne d'attirer la curiosité. Nous « pouvons assurer que le *Lycée français* est « aussi très capable de la satisfaire. »

Sainte-Beuve appréciait les premières œuvres de Casimir Delavigne, où il retrouvait l'âme vraie du poète : « M. Delavigne déposa d'abord « ses sentiments dans quelques pièces légères, « les seules poésies peut-être où, tout à fait « inconnu, il se soit abandonné sans efforts à « ses goûts intimes et aux simples penchants « de sa muse. Le génie grec y domine. Arraché « par le bruit des armes étrangères au silence « des bois, aux ombrages profonds du Taygète « et de l'Hémus sous lesquels s'égarait son « imagination riante et sensible, il eut un cri « sublime de douleur auquel la France entière « répondit comme un seul écho (1). » Ce cri sublime, c'est la première *Messénienne*, c'est *Waterloo* !

La première *Messénienne* parut au meilleur moment. Casimir Delavigne sentit quelle était la tendance des opinions ; il devina et précéda le mouvement populaire, se mettant du côté des faibles, des vaincus ; son cœur battit avec les cœurs généreux et fidèles au souvenir.

(1) *Discours de réception à l'Académie française* (Sainte-Beuve, 27 février 1845).

Il disait en parlant de la Restauration : « Tu me demandes des nouvelles de la mère « patrie. Hélas ! mon cher ami, cette pauvre « France n'est pas encore remise des dernières « secousses qu'elle vient d'éprouver. La crise « est passée; mais je crois que la convales- « cence sera longue ; nos médecins étrangers « ont tranché dans le vif, ils nous ont tiré bien « du sang et se font payer largement.

« Ah ! Doit-on hériter de ceux qu'on assassine ?

« Espérons qu'un gouvernement ferme et « pacifique, qu'une administration sage mettra « le baume sur les blessures et pourra les « cicatriser. Les arts, depuis ton départ, n'ont « rien produit qui mérite une mention par- « ticulière : tu connais le tableau de *Léonidas* « et celui de *Didon*. L'Opéra est toujours « magnifique et souvent ennuyeux. On y danse « dans la perfection, mais on y chante « beaucoup moins bien, et les chefs-d'œuvre « de Gluck et de Sacchini ne se montrent « plus que sous la protection de quelques

« ballets nouveaux. Tout le monde s'occupe « de littérature, et cette grande foule d'auteurs « et d'amateurs ne donne naissance à aucun « ouvrage durable. On entasse brochure sur « brochure, on adresse ses avis au gouverne- « ment par petits libelles contre les gens en « place ; on imprime des biographies où l'on a « bien soin de consigner les erreurs et les « crimes oubliés depuis la Restauration. La « politique tuera les lettres (1). »

On sent déjà l'amertume d'un cœur blessé dans son amour-propre patriotique. En 1815, la honte des malheurs présents, la gloire des triomphes passés, firent tressaillir cette âme jeune, sincère, généreuse, et jaillir cette étincelle qui enflamma tous les cœurs.

Les *Messéniennes* devaient être forcément populaires. Cette langue familière, un peu prosaïque, est vite comprise, retenue facilement, et chacun est fier d'en répéter les strophes :

« Ils ne sont plus : laissez en paix leurs cendres;
« Par d'injustes clameurs ces braves outragés

(1) Casimir à M. Filassier, 31 mars 1817. (Inédite.)

« A se justifier n'ont pas voulu descendre,
« Mais un seul jour les a vengés. »

Il y eut du courage à écrire ces mots. Personne encore n'avait osé prononcer le nom de Waterloo ; si Casimir Delavigne n'avait pas d'autres titres de gloire, cette tentative hardie suffirait pour lui donner une place dans l'histoire littéraire comme précurseur du lyrisme napoléonien.

Ce cri du cœur entraîna un mouvement général. En moins d'une semaine, le timide gamin de vingt-trois ans était devenu l'homme du jour !

La *Messénienne* de *Waterloo* eut du succès non seulement auprès des libéraux et des bonapartistes, mais auprès des royalistes et du roi lui-même. Le baron Pasquier dit à Vigny en parlant de Casimir Delavigne : « Ce fut « moi qui eus le bonheur de lui ouvrir la « carrière. Peu après Waterloo (je vous le « raconte non pour moi, mais parce que cela « fait honneur à Louis XVIII), je venais de « recevoir une de ses *Messéniennes*. Le roi « aimait à parler poésie après les affaires. Je

« mis ces vers dans ma poche et après la poli-
« tique je lui dis: Voici une pièce de vers que
« je reçois d'un jeune homme et que je ne juge
« pas, mais sur laquelle je demande au roi son
« avis. Ils sont assurément d'une couleur
« d'opinion un peu vive; mais le roi a un
« esprit si indépendant qu'il n'y a peut-être
« qu'à lui que j'oserais les faire voir. — « C'est
« très beau, me dit le roi. Eh bien! dans quelle
« position est-il? Ne pouvez-vous pas trouver
« quelque chose pour lui? » — J'offris de rétablir
« une bibliothèque tombée en désuétude; le roi
« y consentit, et je la lui fis donner (1). »

C'est ainsi qu'il reçut le titre de bibliothécaire de la Chancellerie. La chute de l'Empire lui avait fait perdre sa situation chez le comte Français.

Le plus bel éloge de cette *Messénienne* fut prononcé par Victor Hugo dans un discours à l'Académie.

« L'humiliation était poignante! La France
« courbait la tête dans le sombre silence de
« Niobé. Elle venait de voir tomber à quatre

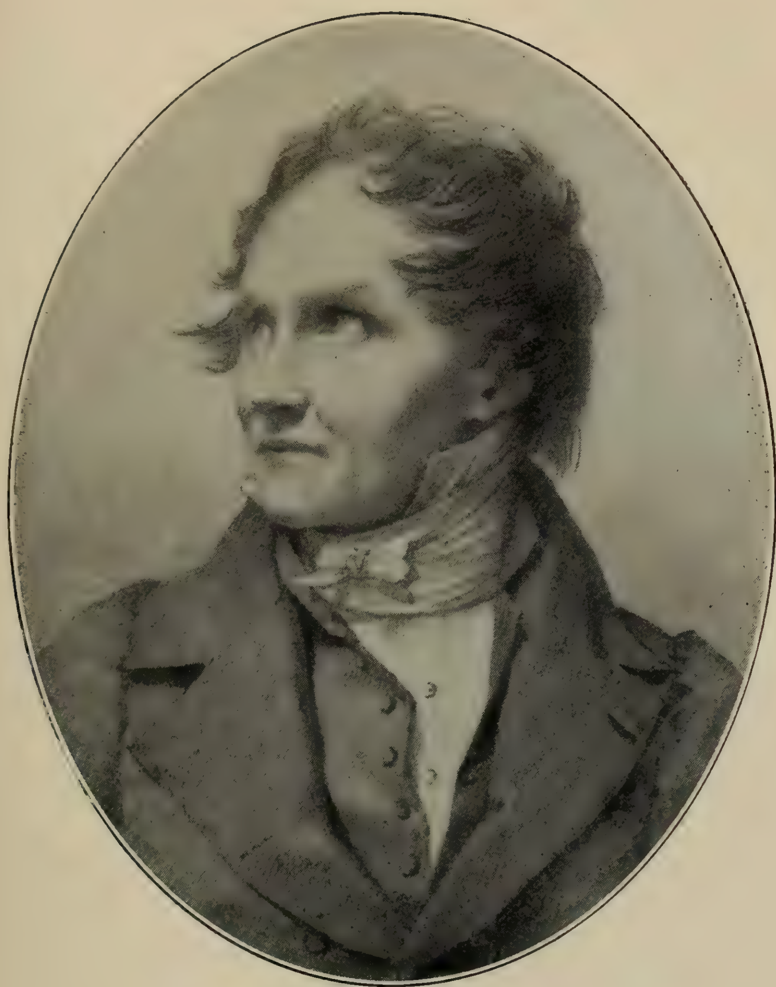
(1) A. de Vigny : *Journal d'un poète,* p. 118.

« journées de Paris, sur le dernier champ de
« bataille de l'Empire, les vétérans jusque-là
« invincibles qui rappelaient au monde ces
« légions romaines qu'a glorifiées César et cette
« infanterie espagnole dont Bossuet a parlé.
« Ils étaient morts d'une mort sublime, ces
« héros vaincus, et nul n'osait prononcer leurs
« noms. Tout se taisait ; pas un cri de regret,
« pas une parole de consolation. Il semblait
« qu'on eût peur du courage et qu'on eût honte
« de la gloire. Tout à coup, au milieu de ce
« silence, une voix s'éleva, une voix inattendue,
« une voix inconnue, parlant à toutes les âmes
« avec un accent sympathique, pleine de foi
« pour la patrie et de religion pour les héros.
« Cette voix honorait les vaincus et disait :

« Parmi les tourbillons de flamme et de fumée,
« O douleur ! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir!
« Le bataillon sacré, seul devant une armée,
« S'arrête pour mourir !

« Cette voix relevait la France abattue et
« disait :

« Je dépose à ses pieds ma joie et mes douleurs ;
« Malheureux de ses maux et fier de ses victoires,



Casimir Delavigne

Dessin de Monvoisin.

(*Appartient à M*me *A. D.*)

« J'ai des chants pour toutes ses gloires,
« Des larmes pour tous ses malheurs !

« Qui pourrait dire l'inexprimable effet de ces « douces et fières paroles ? Ce fut dans toutes « les âmes un enthousiasme électrique et puis- « sant, dans toutes les bouches une acclama- « tion frémissante qui saisit ces nobles stro- « phes au passage, avec je ne sais quel mélange « de colère et d'amour, et qui fit en un jour « d'un jeune homme inconnu un poète natio- « nal. La France redressa la tête, et, à dater « de ce moment, en ce pays qui fait toujours « marcher de front sa grandeur militaire et sa « grandeur littéraire, la renommée du poète se « rattacha dans la pensée de tous à la cata- « strophe même, comme pour la voiler et l'a- « moindrir. Disons-le, parce que c'est glorieux « à dire, le lendemain du jour où la France « inscrivit dans son histoire ce mot nouveau et « funèbre : *Waterloo*, elle grava dans ses fastes « ce nom jeune et éclatant : *Casimir Dela-* « *vigne* (1). »

(1) Réponse de Victor Hugo à la réception de Sainte-Beuve. *Actes et Paroles*, (t. Ier, p. 218).

Les *Messéniennes* se succédaient rapidement. Après *Waterloo*, il en parut deux autres sur *les Malheurs de la Guerre*, puis deux encore : *Jeanne d'Arc*, et *la Mort de Jeanne d'Arc.* Elles sont d'une inspiration moins spontanée, moins enthousiaste : pourtant des strophes comme celle-ci devaient les rendre populaires encore :

« D'où vient ce bruit lugubre ? Où courent ces guerriers
« Dont la foule à longs traits roule et se précipite ?
« La joie éclate sur leurs traits :
« Sans doute l'honneur les enflamme ?
« Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais ?
« Non, ces guerriers sont des Anglais
« Qui vont voir mourir une femme. »

Casimir Delavigne conçoit le patriotisme à la façon un peu étroite et sommaire des gens du peuple. Il crée une patrie pour les « bonnes gens », comme Béranger saura leur créer un Dieu. Mais du moins il aime sa patrie d'un amour sincère, et ses convictions ne changèrent jamais.

Les trois premières *Messéniennes* furent considérées comme les meilleures ; les roya-

listes eux-mêmes étaient unanimes à en approuver la forme, réservant leurs plus ardentes critiques au sujet. « ... Les victimes du dé-
« sastre de Waterloo méritent sans doute notre
« pitié et nos regrets ; malheur à quiconque
« refuserait ce dernier tribut à des frères qui,
« pour être rebelles, ne tombèrent pas sans
« honneur. Mais si l'égarement de ces braves,
« que leur mort même n'absoudra point
« devant l'inflexible histoire, est digne de nos
« larmes, elle ne l'est point de nos éloges.
« M. Casimir Delavigne en conviendra sans
« peine ; il paraît même l'avoir senti. Nous
« pensons que c'est en effet par un secret sen-
« timent des convenances que ce jeune poète,
« après avoir célébré la gloire contemporaine,
« si toutefois la gloire est là où n'est point la
« fidélité, l'a associée dans ses chants à celle
« des anciens jours que la trahison ne ternit
« jamais (1). »

On reprocha surtout aux *Messéniennes* de Casimir Delavigne l'absence de tout sentiment

(1) *Conservateur littéraire*, t. VIII, p. 182.

religieux. Ces poèmes, qui furent comparés aux *Méditations*, publiées à la même époque, parurent d'autant plus froids à côté des élégies de Lamartine qui ne sont que des aspirations perpétuelles vers la Divinité.

Charles Nodier écrivit à l'auteur :

« Mon cher Casimir, je n'ai qu'un conseil à « vous donner : c'est, la première fois que « vous voudrez rimer, de conduire d'abord « votre muse à la messe. »

Pendant que Casimir se livrait à la poésie, Germain et Scribe restaient toujours fidèles au théâtre. Ils firent représenter en 1815, aux Variétés, *le Bachelier de Salamanque;* l'année suivante, à l'Odéon, *le Valet de son rival*; le 6 décembre 1819, au Vaudeville, *la Somnambule.* Cette pièce eut un véritable succès, succès mérité, si on en croit Victor Hugo : « Une voiture qui verse, « un domestique poltron, un revenant, un « capitaine étourdi, un mariage fait et rompu, etc..., voilà des choses bien rebattues. « Cependant allez voir *la Somnambule* et « dites-nous si le premier mérite de cette

« charmante pièce ne vous paraît pas la nou-
« veauté.... Que nos vaudevillistes par mé-
« tier n'aillent pas demander à MM. Scribe
« et Germain Delavigne leur secret : ce
« secret-là ne peut se communiquer, c'est le
« talent... Parmi la foule des scènes vives
« et animées que présente cet ouvrage, il serait
« aussi difficile de trouver une situation froide
« qu'il est malaisé de trouver une idée drama-
« tique dans la plupart des pièces qui se suc-
« cèdent journellement sur nos théâtres. Le
« style rappelle quelquefois la manière de
« Beaumarchais, et, pour la liaison des scènes
« et le naturel des dialogues, les auteurs ne
« nous semblent pas inférieurs à Sedaine.
« L'intérêt ne languit jamais, et l'attention est
« constamment éveillée, sans être fatiguée.
« Les plaintes de Cécile vous attendrissent, et
« le moment d'après vous riez aux éclats des
« plaisanteries de Frédéric. Voilà l'art tant
« vanté par Boileau (1). »

Ce vaudeville fut repris plusieurs fois et finit

(1) *Conservateur littéraire*, t. I, p. 32.

par reparaître sous la forme d'un ballet-pantomime.

Casimir Delavigne reviendra, lui aussi, au théâtre : c'est son élément, sa vraie vocation ; mais il dépassera dès son coup d'essai ses deux camarades, en remportant le succès triomphal des *Vêpres siciliennes*.

CHAPITRE III

Casimir Delavigne à l'Odéon. — *Les Vêpres.* — *Les Comédiens.* — *Le Paria.*

1819-1823.

Ce ne fut pas sans peine que Casimir Delavigne vit s'ouvrir devant lui les portes d'un théâtre. Après avoir travaillé longuement aux *Vêpres siciliennes* en y mettant l'ardeur de ses vingt-cinq ans et l'élan de son âme de poète, après avoir obtenu l'acquiescement de sa famille, il présenta enfin son œuvre à la Comédie-Française.

Là, on le fit attendre sans scrupules, remettant la lecture de jour en jour. Enfin le malheureux poète, pâle, tremblant, put se faire entendre de ses terribles juges : « L'ou-« vrage fut écouté avec la défiance et la défa-

« veur qui accueillent assez ordinairement le « coup d'essai d'un jeune homme, et ce ne fut « qu'à grand'peine qu'on le reçut à correc- « tion. »

Casimir, sans se laisser décourager, reprit sa pièce, y fit les corrections demandées et la reporta au comité. L'échec fut définitif. Les comédiens avaient alors l'habitude de motiver leur vote dans des bulletins écrits qui ne manquaient pas parfois d'originalité. L'une des dames du comité refusa l'ouvrage de Delavigne parce qu'elle le trouvait « mal écrite » (*sic*). Une autre se scandalisa du mot *Vêpres* et déclara que, pour sa part, elle ne consentirait jamais à ce qu'une telle expression parût sur une affiche de théâtre.

Thénard, le premier comique, fut plus indulgent et mieux inspiré lorsqu'il vota pour la pièce disant : « Je reçois cet ouvrage malgré « ses défauts ; j'y trouve la preuve que l'au- « teur, un jour, écrira très bien la comé- « die. »

« L'amour-propre de Casimir Delavigne « fut très blessé de ce refus. Il revint chez lui

« désespéré, dit Germain, et en entrant dans « son cabinet, il m'annonça la fatale nouvelle « et ajouta : « Il paraît que je me suis tout à fait « trompé : il faut faire une autre tragédie (1). » En disant ces mots, il jeta son manuscrit dans le feu. Germain, toujours le bon génie de son frère, eut heureusement le temps de sauver l'ouvrage qui devait remporter bientôt un succès capable de faire oublier à l'auteur ses premières mésaventures.

Le 20 mars 1818, l'Odéon avait pris feu. Du théâtre il ne restait que des ruines, et Picard, le directeur, sans ressources, se vit obligé de transporter sa troupe à la salle Favart. Louis XVIII, voulant lui venir en aide, lui accorda le privilège du Second Théâtre-Français.

Picard était très lié avec Casimir Delavigne; ils s'étaient souvent rencontrés chez le comte Français, et Germain dit : « Cet homme « excellent, aussi cher à ses amis par la bonté « de son cœur qu'il était remarquable aux

(1) Notice de G. Delavigne, p. 11.

« yeux de tous par ses talents, avait témoi-
« gné dès le premier abord à Casimir une
« affection paternelle. Sachant l'échec cruel
« qu'il venait de subir, Picard lui demanda
les Vêpres pour la réouverture de son théâtre. »
A cette seconde lecture, Casimir rencontra dans le comité des figures connues et des sourires bienveillants : c'étaient parmi les hommes de lettres Picard, Loraux, Andrieux, Droz, Raynouard, et parmi les artistes Chazel, Perraud, Armand et Thénard. La pièce fut reçue à l'unanimité avec promesse d'être jouée pour l'ouverture de la nouvelle salle de l'Odéon. En attendant que l'ouvrage de Delavigne fût au point, on organisa une grande représentation de gala pendant laquelle, entre *Venceslas* et *l'Ecole des maris*, on lut un à-propos en vers que Casimir Delavigne avait composé comme remerciement.

Cette représentation fit événement. Les curieux envahirent en masse la place de l'Odéon pendant toute la journée du 30 septembre 1819.

« Les moindres places firent prime ; à

« 4 heures, on se battait pour obtenir seulement
« des billets de coup d'œil. La salle avait été
« entièrement remise à neuf et dorée sur toutes
« les coutures..... Le chiffre des dépenses
« s'éleva à 1.600.000 fr... A 7 heures, la toile
« se leva sur une décoration d'un style
« gothique destinée à la tragédie, et Perraud,
« le doyen de l'Odéon, tout de noir vêtu, vint
« débiter le prologue, compliment d'ouverture
« un peu long, mais plein d'esprit, dont la
« première partie surtout, faisant allusion à la
« création du nouveau théâtre, fut interrompue
« par de fréquents applaudissements. L'auteur
« de cette poésie, Casimir Delavigne, se réser-
« vant pour un début plus important, ne
« voulut pas être nommé (1). » Cependant on activait toujours les répétitions des *Vêpres*. Joanny, le futur sociétaire de la Comédie-Française, interprète du rôle de Procida, Eric-Bernard, Victor, Lafargue, Thénard, Mmes Guérin et Klébert, travaillaient sans trêve. On attendait impatiemment cette œuvre de

(1) *Histoire de l'Odéon* de MM. Monval et Porel.

début, au théâtre, du poète national devenu si populaire.

Le 23 octobre, la pièce était prête, moins d'un mois après la représentation d'ouverture. Elle ramena dans le quartier la même effervescence : dès 3 h. 1/2, le public commença à faire queue sur la place. Les rappels et les applaudissements, transformant l'entr'acte en une longue ovation, ne cessèrent pas entre le 4e et le 5, acte. A la fin du spectacle, l'auteur se vit traîner sur la scène malgré son énergique résistance. L'émotion du public avait gagné la foule qui encombrait la place et les abords du théâtre, heureuse de s'unir à la victoire du poète qui avait consolé la France de ses revers. Picard, se jetant dans ses bras, lui dit avec effusion : « Mon cher Casimir, vous nous « sauvez, vous êtes le fondateur du second « Théâtre-Français. Jouissez bien de votre « succès. Vous ferez sans doute encore de plus « beaux ouvrages, mais vous n'obtiendrez « jamais un pareil triomphe. » Cette journée fut en effet, pour Casimir Delavigne, ce que celle d'*Hernani* allait être pour Victor

Hugo, le moment décisif et triomphal qui fixa son avenir littéraire. A la fin de la soirée, Casimir était définitivement entré dans la carrière dramatique. La pièce eut 300 représentations consécutives, dont les 100 premières versèrent 400.000 francs dans la caisse du théâtre, et les 12 dernières 66.825 fr., chiffre fantastique alors (1).

Il y avait dans ce succès un engouement exagéré si l'on ne considère que l'ouvrage, mais les acclamations allaient surtout à l'auteur des *Messéniennes* et à la personnalité si sympathique de Casimir Delavigne. Puis les allusions politiques qu'on voulut bien découvrir dans la pièce ajoutèrent à l'intérêt, allusions qui n'ont sans doute jamais existé dans l'esprit de l'auteur. Quatre vers surtout furent accueillis par un tonnerre d'applaudissements ; on crut y trouver un reproche aux empiétements de Decaze, favori du roi :

« De quel droit un ministre avec impunité
« Ose-t-il attenter à notre liberté ?

(1) *Histoire de l'Odéon* de MM. Monval et Porel, t. II, p. 19.

« Se reposant sur vous des droits du diadème,
« Le roi vous a-t-il fait plus roi qu'il n'est lui-même ? »

Des paroles aussi séditieuses parurent un danger pour le gouvernement, et à quelque temps de là l'ouvrage fut mis à l'index. En 1832, la Comédie-Française s'étant enfin aperçue de son injuste rigueur, lui ouvrit ses portes et la pièce y fut jouée 70 fois, jusqu'en 1848.

Casimir fut extrêmement touché de l'accueil qu'on lui fit à l'Odéon ; il écrit au Directeur avec sa modestie habituelle : « Veuillez, je « vous prie, vous rendre l'interprète de ma « reconnaissance auprès de MM. les socié- « taires. Je sais que je dois en grande partie à « leur zèle le bonheur qui a suivi mes débuts « dans un art si difficile. Puissé-je leur offrir « un jour des ouvrages plus dignes de la faveur « publique, et leur prouver ainsi combien je « suis touché de l'intérêt qu'ils ont témoigné « en accueillant mes premiers essais (1). »

Un succès n'est jamais complet sans parodies. Celui-ci en fit naître toute une série : *les*

(1) Lettre de Casimir Delavigne. (Inédite.)

Vêpres odéoniennes, 1 acte ; *Nous aussi nous chantons les Vêpres ou Fanfan la queue aux Vêpres siciliennes*, par M. Ouvry ; *Cadet Roussel Procida*, qui fut longtemps joué à la Porte-Saint-Martin. On y voyait, sous les traits de Cadet Roussel, vieux comédien recrutant des acteurs, l'illustre Montfort qui interpelle ainsi Procida :

« Je fus juqu'en Belgique,
« Quoique vieux, par chemins, soir et matin courant,
« J'ai marché, mon cher fils, comme le Juif errant,
« En tous lieux déguisé, n'ayant si sou ni maille ;
« Nos lauriers reposaient bien souvent sur la paille ;
« Pendant notre clôture en ces jours de malheur,
« Il m'a fallu dîner plus d'une fois par cœur,
« Et comme Zapata, dans les eaux des fontaines,
« Tremper quelques croûtons âgés de six semaines. »

Et encore :

« Il verra ses billets au rabais refusés,
« Et tous ses contrôleurs dormir les bras croisés,
« De ses quinquets mourants la lueur inégale
« Comme un phare isolé s'éteindre dans la salle.
. . . .
« Et pour tous spectateurs il aura les ouvreuses,
« Les garçons, les pompiers, les vieilles habilleuses (1). »

(1) *Conservateur littéraire*, 1819-1820.

Casimir Delavigne ne s'arrêta pas à ce premier succès ; il était brillamment et définitivement entré dans la carrière dramatique, sa passion instinctive d'enfant devenait une passion sérieuse et réfléchie. Il aimait et devait aimer toujours davantage le théâtre, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire pour se venger : *les Comédiens*. Cette vengeance fut douce et suffit à satisfaire l'amour-propre blessé de l'auteur. « Il combattit le chagrin par le travail, et sans « avoir d'abord l'intention de faire représenter « ce nouvel ouvrage, il trouva une consolation « dans les plaisanteries qu'il dirigeait contre « ses premiers juges. Lui qui d'ordinaire dis- « posait ses plans avec un soin minutieux et « après de longues méditations, écrivit quel- « ques scènes sans avoir même songé à la « place qu'elles devaient occuper dans l'en- « semble (1). »

Le public fut séduit par cette manière nouvelle. Casimir s'était un peu laissé aller dans cette pièce, écrite plus pour lui que pour les

(1) Notice de G. Delavigne.

autres, à parler vraiment selon son cœur.

Il se cache peu sous les traits du jeune poète défendant sa pièce :

« C'est mon ouvrage enfin qu'on donne et non le vôtre.
« Et savez-vous, Monsieur, par quels soins, quels ennuis,
« Quel sacrifice entier de mes jours, de mes nuits,
« Par quels travaux sans fin qu'ici je vous abrège,
« J'ai payé d'être auteur le fâcheux privilège ?
« Ce rôle que proscrit votre légèreté,
« Je l'ai conçu longtemps et longtemps médité.
« Ces vers dont votre goût s'irrite et s'effarouche,
« Ne sont pas sans dessein placés dans votre bouche.
. . . .
« Notre partage, à nous misérables esclaves,
« C'est de bénir vos lois, d'adorer nos entraves,
« Et de prendre pour nous en toute humilité
« Les affronts d'un sifflet par vous seul mérité. »

Le style qui paraît, aujourd'hui, timide, était alors très apprécié. Victor Hugo, rédacteur du *Conservateur littéraire*, en fait cet éloge flatteur :

« Un dialogue animé et piquant, semé de « traits heureux et de pensées épigramma- « tiques, un rôle entier rempli de beaux vers, « celui de Victor, que David récite avec chaleur, « mais trop vite, une correction continuelle,

« une élégance soutenue, placent *les Comé-*
« *diens* au premier rang sous le rapport du
« style. »

Il ajoute ce jugement d'une si fine observation :

« Nous craignons que M. Delavigne ne soit
« dépourvu des deux qualités les plus essen-
« tielles au théâtre : comme auteur tragique,
« il a du mouvement et manque de sensibilité ;
« comme auteur comique, il a de l'esprit et
« point de gaîté. »

Ainsi que *les Vêpres*, *les Comédiens* furent admis plus tard au Théâtre-Français et y tinrent l'affiche jusqu'en 1861.

Mais Casimir Delavigne n'était pas de force à supporter un travail continu aussi acharné. En 1820, il fut obligé de quitter Paris, et alla s'installer chez un de ses amis, M. Doazon, au château de la Brûlerie, dans l'Eure. Il raconte à sa famille ses impressions de voyage. En traversant Montargis, l'aspect de la ville le frappe : « Je ne connais pas de ville plus
« triste, plus noire, plus raboteuse, plus hu-
« mide et plus ennuyeuse que Montargis.
« Des maisons à fleur de terre qui tiennent

« de la nature du zèbre pour la variété des « couleurs, moitié plâtre et moitié bois. Un « rez-de-chaussée, un toit et une lucarne entre « deux vieilles murailles de fortifications, un « filet d'eau qui ne peut pas se décider à couler « et qu'on appelle une rivière, un concert « éternel de grenouilles perchées sur les débris « de trois tours en ruine qui se laissent aller « dans le canal, enfin Pontoise en laid (1). »

Casimir Delavigne ne comprend pas la nature morne, grise et mélancolique ; ce n'est pas un rêveur : il aime les contrées chaudes, d'une coloration brillante, qui répondent à son ardeur naturelle.

Casimir exubérant ! Qui le croirait en lisant ses œuvres ? A la Brûlerie, il est même d'une nervosité maladive ; il monte, sans étriers, des chevaux fougueux, et écrit : « Le fait est que « c'est du café, je crois, qui coule dans mes « veines .... La maladie des gambades me « reprend de plus belle ; la nuit, je cours

(1) Lettre de C. Delavigne à Germain. (16 mai 1829, Inédite.)

« dans ma chambre ; enfin, la nuit dernière, « je suis monté sur ma commode (1) ! »

Les deux frères correspondent à peu près journellement pendant l'absence de Casimir, et le nom de Scribe se retrouve dans toutes leurs lettres : « Ce que tu me dis de la petite « pièce de Scribe me fait un grand plaisir ; « parle-moi souvent de lui, car tout ce qui « le touche m'intéresse vivement. Annonce-« moi tous ses succès : tu auras fort à faire, « mais le plaisir te dédommagera de la « fatigue. Embrasse-le pour moi (2). »

C'était un trio unique que celui de ces auteurs de talent qui surent toute leur vie s'aider et se soutenir mutuellement. Ils ne connaissaient pas la jalousie et s'aimaient avec la candeur franche de trois enfants.

Il est impossible de suivre de près la vie de Casimir Delavigne sans s'occuper de celle de son frère. Germain, après 1820, avait quitté l'étude de M. Lambert de Sainte-Croix pour

(1) Lettre de Casimir à Germain. (Inédite.)
(2) Lettre de C. Delavigne à Germain, 3 juin 1820. (Inédite.)



Germain Delavigne

Aquarelle par la reine Hortense.

(*Appartient à Mme A. D.*)

entrer au ministère de l'intérieur. Il continuait en même temps à fournir des pièces au Gymnase et au Vaudeville. C'était alors un gros garçon, spirituel, bonhomme, vrai type de la bourgeoisie de 1825 ; Parisien jusqu'au fond de l'âme, amoureux du trottoir comme il l'était des planches, on le rencontrait chaque jour flânant sur les boulevards du côté de ces grandes bâtisses si attirantes : les théâtres. Il aurait pu s'approprier ce refrain composé par Arnal, du Vaudeville, et qu'on s'imagine assez facilement lui entendre chanter d'une grosse voix inhabile, tandis que ses petits yeux malins frisent et s'allument de plaisir :

« Eh ! gai, gai, je serai toujours
« Du théâtre
« Idôlatre.
« Eh ! gai, gai, ce sont mes amours,
« J'y consacre mes jours. »

En dehors de son travail et de ses affaires personnelles, il avait encore à débattre les intérêts de son frère ; il suivait toutes les représentations en l'absence de Casimir et

le tenait au courant des nouvelles théâtrales.

« *Les Vêpres* et *Les Comédiens* sont toujours « les deux ouvrages qui font le plus d'argent ; « le public paraît surtout ne point se lasser « de la tragédie..... J'ai été le 15 chez M. Ri- « chomme pour toucher les droits d'auteur « et j'ai éprouvé une surprise fort agréable. Je « ne croyais pas que ton mois pût s'élever au « delà de 600 francs et j'en ai touché 1,100. Je « me suis ensuite rendu chez M. Prin pour « mon compte et j'ai touché 260 francs (1). »

De nos jours, ces chiffres semblent bien peu en rapport avec un succès comme celui des *Vêpres;* on s'étonne surtout de la surprise et de la joie de Germain. Casimir, malgré son travail, n'arriva jamais à améliorer sa situation de fortune.

Germain dit encore :

« J'ai assisté à la 35e représentation des « *Vêpres* : la salle était aussi remplie que le « premier jour.

« Lafargue a bien joué quelques passages ;

(1) Lettre de G. Delavigne à Casimir, 18 mai 1820. (Inédite).

« il en a trop crié d'autres. Eric a aussi trop « crié. Victor a été fort bien dans le rôle de « Loridan. Mme Guérin comme à l'ordi- « naire (1) ».

Cet ordinaire devait être très satisfaisant, puisque Casimir Delavigne est au désespoir de savoir son interprète remplacée. Pendant qu'il était à la Brûlerie, cette artiste mit au monde une fille, et Casimir sut qu'on voulait donner son rôle à Mlle Perraud. Il écrit à ce propros à son frère Fortuné une lettre dans laquelle il s'adresse à la jeune mère :

Qu'avez-vous fait, ma princesse, un Romain ?
Un petit Grec ? Un beau Syracusain ?
En le faisant, pensiez-vous à Tancrède ?
Dans ses travaux enfoncé nuit et jour,
Son heureux père avait-il un peu d'aide ?
Tiendrait-il pas, cet enfant de l'Amour,
Qu'il soit Oreste ou bien Iphigénie,
De Xipharès, d'Œdipe et compagnie ?
Vous êtes bonne et chacun eut son tour,
Le beau baptême ! A la cérémonie,
Plus d'un parrain réclame l'innocent.
Là c'est un prêtre, ici c'est un monarque.
Saint Polyeucte arrive avec Néarque,

(1) G. Delavigne à Casimir, 31 mai 1820. (Inédite.)

Baise la mère et d'un air caressant
Vient proposer le baptême du sang.
Vous goûtez peu les charmes du martyre.
Pour le marmot, Achille plus humain,
Dans l'eau du Styx propose un demi-bain
Survient Joad qui veut le circoncire,
Et Mahomet, enfonçant son turban,
Jure son Dieu d'en faire un musulman.
Ah ! croyez-moi, chassez ce faux prophète,
Et ces héros dont le plus important
A quelque gloire et pas un sou comptant.
Pour le parrain, prenez-le dans la banque ;
Juif, catholique, hérétique ou païen,
Le nom d'un saint ne lui sera de rien
A votre enfant, si richesse lui manque.
Voilà l'église, et s'il a quelque bien,
Fût-il un Turc, il sera bon chrétien (1).

Révolté à l'idée de voir sa pièce interprétée par une artiste de second ordre, il ajoute : « J'aime mieux que la pièce soit arrêtée que de « me figurer Mlle Perraud se démenant dans « la déclaration avec ses extrémités pointues ; « c'est mon désespoir : j'en ai rêvé. »

On regrette que ces vers ne figurent pas dans les œuvres du poète, pour faire connaître le Casimir Delavigne intime, lorsqu'il rit, plai-

(1) C. Delavigne à Fortuné (30 mai 1820). (Inédite.)

sante avec sa famille et laisse à son esprit toute sa fantaisie.

Germain, en 1820, s'occupe encore de faire éditer chez Barba *les Comédiens*, dont le succès est encore plus grand à la lecture qu'à la scène, et les premières *Messéniennes* (1).

Après s'être reposé quelques jours à la Brûlerie, Delavigne y reprend son travail. Il se félicite de cet éloignement qui lui permet d'être tout entier à la littérature, loin des agitations politiques du moment. Que serait devenu ce fougueux démocrate, en face des exigences et des accaparements du parti royaliste ? Il écrit à son frère : « Tu me parles de la « tristesse et de l'inquiétude que la politique « jette dans Paris. Hélas ! nous sommes aussi « tristes que vous ; nous plaignons, nous admi- « rons, nous élevons jusqu'aux cieux nos amis « du côté gauche. Je regrette de ne pas être « parmi vous pour assister aux funérailles « de nos libertés, pour prendre part à l'indi- « gnation générale. Peut-être est-ce un bon-

(1) L'année de leur publication, il en fut vendu 21000 exemplaires.

« heur que je sois ici, où rien ne me distrait de « mes travaux (1). »

Il profite de ce calme pour mettre à exécution le plan d'un nouveau drame. Le 25 juin, nous apprenons que le premier acte du *Paria* est en bonne voie.

Germain raconte que c'est le *Lépreux de la cité d'Aoste* qui inspira à son frère le *Paria.* S'attachant toujours à la cause des disgraciés, Casimir s'émut du sort de l'homme qu'une tare met au ban de l'humanité. Il transforma le mal physique du lépreux en cette infériorité sociale qui aux Indes déclasse le paria comme un être contaminé. Lorsqu'il revint à Paris, en 1821, il y rapportait son œuvre très avancée, puisque la même année elle était terminée et reçue d'emblée à l'Odéon, qui avait foi dans le talent de son jeune protégé.

Le théâtre ne recula même pas devant les nombreux frais d'une mise en scène que le sujet oriental rendait plus importante. Casimir Delavigne écrit à son père : « J'ai vu M. Gen-

(1) Lettre de C. Delavigne à Germain, 1820. (Inédite.)

« til (1), qui montre les meilleures dispositions « pour moi ; il veut prendre à partie les co- « médiens qui refuseront leurs rôles ; il me « donne carte blanche pour mes rochers, mes « palmiers et toute la sainte horreur de ma « forêt. Le machiniste s'est entendu avec moi « et m'a dessiné ma décoration sur le théâtre « avec un morceau de craie pendant une repré- « sentation des *Folies amoureuses*. La distri- « bution n'est pas encore fixée. Victor a des « prétentions si folles et un ton si peu agréable « que je l'ai laissé se rengorger dans la haute « idée qu'il a de son talent (2). »

Le 1er décembre 1821, l'Odéon, qui était alors dans une mauvaise passe, ayant eu à subir après les deux pièces de Casimir Delavigne plusieurs insuccès ruineux, trouva avec *le Paria* une nouvelle source de prospérité. La pièce fut d'ailleurs très appréciée dans le monde littéraire, et Sainte-Beuve la considère

(1) Le nouveau directeur de l'Odéon. Il resta à la direction pendant un an et eut le temps de voir le théâtre péricliter entre ses mains.

(2) Lettre de C. Delavigne à son père, 1821. (Inédite)

comme plus parfaite que ses deux aînées. On y trouve de grandes hardiesses de la part de Delavigne, et le *Journal des débats* écrit :

« M. Casimir Delavigne avait compris la « nécessité de faire quelques pas hors des « chemins battus. Fidèle, d'ailleurs, aux « opinions philosophiques de la France libé- « rale, il dépaysait la censure de plus en plus « ombrageuse, en prêtant à son personnage « d'opposition un costume qui dissimulait « parfaitement son arrière-pensée.

« Le vieux Paria est évidemment un démo- « crate qui, dans sa vie errante, a assisté aux « débats de nos séances législatives. »

Au premier abord, on est étonné et on doute de cette assertion. Casimir Delavigne n'a pas l'habitude de travestir si bien sa pensée ; pourtant il écrit cette pièce à une époque où ses opinions sont constamment choquées, blessées par les agissements du gouvernement ; nous l'avons vu, dans la lettre citée plus haut, en pleine révolte : il n'est pas étonnant qu'il soit venu parfois se glisser lui-même sous les haillons du vieux *Zarès* pour faire en-

tendre à tous le cri de son cœur. C'est ce qui ranime la pièce, un peu froide dans son ensemble.

Béranger, alors absent, écrit à Casimir Delavigne :

« Mon cher Delavigne,

... « On parle beaucoup dans le monde d'une « tragédie du *Paria* ; au choix du sujet j'augure « bien de l'ouvrage ; il est vrai que j'ai vu « *les Vêpres*. Mais on m'a dit aussi qu'on vous « pressait beaucoup de travailler pour les « petits théâtres. Je n'en crois rien. Vos amis « doivent vous aimer assez pour ne pas vouloir « vous détourner de la noble carrière où vous « êtes entré. Du courage, mon ami ! vous êtes « l'espoir de notre littérature ; conservez la « simplicité de vos goûts, et que dans votre « indépendance, votre esprit prenne enfin tout « l'essor dont il est susceptible.... Adieu, mon « cher ami, pardonnez-moi tout ce bavardage, « et voyez-y l'expression de ma sympathie « pour vous. Votre tout dévoué, BÉRAN-« GER » (1).

(1) *Correspondance* de Béranger, t. I, p. 219, du 24 janv. 1821.

Béranger attendait beaucoup de Casimir Delavigne. Il reconnaissait en lui une force, un élan, qui ne se sont pas développés dans la mesure où ces débuts audacieux auraient pu le faire espérer.

Inquiet et se défiant de sa propre opinion, il s'était fait, parmi ses parents et ses amis, un comité de revision, où, bien soigneusement, chaque œuvre du poète était polie, rognée, dépouillée de tout ce qui aurait pu paraître un peu hardi et original. De sorte que cet esprit d'abord large, enthousiaste, se rétrécissait peu à peu au milieu des petits soins de cette brave et excellente famille, et prenait une allure bourgeoise qui sera la note caractéristique de son talent.

Mais aussi quel bon homme et quel charmant caractère ! Les succès ne l'avaient rendu ni plus fier ni moins gentiment affectueux. Morlant, à la fois son ami et son biographe, nous dit : « Ce qu'il lui fallait, après tout ce bruit, « toutes ces acclamations, c'était un mot de son « père, de ses frères, un sourire de sa sœur, un « embrassement de sa mère et de cette bonne

« Babet, sa nourrice, qui par respect se tenait
« toujours cachée derrière les parents : « Eh
« bien, Babet, lui dit Casimir le soir de la pre-
« mière représentation du *Paria*, est-ce que
« tu n'es pas contente de moi aujourd'hui,
« que tu ne m'embrasses pas ? » — « Oh ! si,
« Monsieur, bien contente !..... Mais c'est que
« vous êtes devenu si grand ! »

CHAPITRE IV

Les secondes *Messéniennes.* — Lamartine et Casimir Delavigne. — *L'École des Vieillards.* — La Madeleine. — Fortuné Delavigne. — Casimir Delavigne à l'Académie. — Il refuse la pension de Charles X. — Inauguration du théâtre du Havre. — Casimir Delavigne bibliothécaire du Palais-Royal.

La guerre d'indépendance de la Grèce fournissant à Casimir Delavigne un nouveau motif de montrer ses opinions libérales, il composa trois nouvelles Messéniennes.

Dans *la Grèce chrétienne*, il prête au « jeune diacre » ses accents les plus mélancoliques et ses plus amers sanglots. Le dialogue de *Parthénope et l'Étrangère* est d'une tristesse plus âpre :

O femme, que veux-tu ? — Parthénope, un asile.
Quel est ton crime ? — Aucun. — Qu'as-tu fait ? — Des [ingrats.

Quels sont tes ennemis? — Ceux qu'affranchit mon bras.
. . . .
Entre, quel est ton nom ? — Je suis la Liberté !

Ces deux Messéniennes avec une troisième, *Aux ruines de la Grèce païenne*, parurent en 1824 en même temps que les premières odes de Victor Hugo. L'*Annuaire historique* de Lésur annonce : « Entre quatre ou cinq publi-« cations en vers, on a remarqué un recueil « d'odes et de poésies diverses de M. Victor « Hugo, d'un style chaud, vigoureux, mais « surtout trois nouvelles Messéniennes de « Casimir Delavigne (1). »

Ici encore les quelques allusions d'un libéralisme très hardi donnèrent un retentissement tout particulier à ces œuvres déjà populaires par leur sujet :

Les rois, quand il faut nous défendre,
Sont avares de leurs soldats.
Ils se disputent des Etats,
Des peuples, des cités en cendres :
Et tandis que sous les couteaux
Le sang chrétien à longs ruisseaux
Inonde la terre où nous sommes,

(1) *Victor Hugo avant 1830*, par Biré, p. 253.

Comme on partage des troupeaux
Les rois se partagent des hommes.

Après *Tyrtée aux Grecs, et le Voyageur*, parut l'hymne *Napoléon*, qui fut l'occasion de la première rencontre de Casimir Delavigne avec Lamartine.

« Attirés l'un vers l'autre par le loyal senti-
« ment d'une estime mutuelle, Casimir Dela-
« vigne et Lamartine ayant témoigné le désir
« de se connaître, un ami commun les réunit à
« un déjeuner. Cette entrevue, où nous vîmes
« les deux émules s'entendre dès les premières
« paroles comme deux frères, me fit apprécier
« toute la noblesse de ces deux caractères...
« Cédant tour à tour à une prière amicale,
« chacun à son tour récita des vers inédits. Ils
« lurent : Casimir Delavigne : *Napoléon*, —
« Lamartine : *Bonaparte*.

« La voix de Casimir Delavigne a quelque
« chose de plaintif qui, dans certains passages,
« s'accordait assez bien avec le caractère élé-
« giaque d'une Messénienne, mais son débit
« est monotone. Quand on l'écoute et qu'une
« pensée remarquable vous frappe dans ses

« vers, il faut chercher le poète dans ces yeux « mélancoliquement levés vers le ciel, et surtout « sur ce front large, homérique, si bien rendu « par le marbre de David. Quelle différence avec « la voix un peu monotone aussi, mais si sonore, « si solennelle de Lamartine ! Toutes les taches « de sa poésie disparaissent dans la grave « mélopée de sa récitation.

« Ce qui me ravit surtout dans cette entre- « vue des deux rivaux, ce fut la double révéla- « tion de leur pensée, exprimée par les conces- « sions réciproques de leurs opinions : on eût « dit que le plus libéral des deux était Lamar- « tine, le plus religieux, Delavigne (1). »

Dans ces poèmes, *Bonaparte* et *Napoléon*, on voit comment les deux auteurs, également sévères pour l'empereur, le jugent différemment, selon leurs opinions politiques. Delavigne lui reproche d'oublier son origine :

Fils de la Liberté, tu détrônas ta mère.

Il pleure la mort de tant de braves, de héros

(1) A. Pichot : *Revue de Paris*, août 1832.

obscurs, et déplore ces carnages de l'empire. Lamartine, lui, ne pleure qu'une seule goutte de sang, mais une goutte de sang princier :

La gloire efface tout... tout, excepté le crime !
. . . .
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé.

Casimir Delavigne, malgré ses succès de poète lyrique, revient bientôt au théâtre : c'est son véritable élément ; de plus, il veut y trouver une réparation à sa première blessure d'amour-propre. Le Théâtre-Français avait déjà fait quelques avances au poète, Casimir Delavigne lui porta le manuscrit d'une comédie de mœurs en 5 actes : *l'Ecole des Vieillards*.

Quelle jouissance ce dut être pour lui de se retrouver devant cette porte qu'il avait franchie pâle, timide et gauche, le manuscrit des *Vêpres* à la main, et d'y repasser la tête haute, sollicité par ceux mêmes qui l'avaient jadis méconnu ! Le lendemain de la lecture paraissaient dans le *Mercure* ces quelques lignes : « Tous ceux « qui ont entendu la lecture de *l'Ecole des*

« *Vieillards*, comédie en cinq actes et en vers,
« s'accordent à considérer cette œuvre nouvelle
« comme une production destinée à faire époque
« dans les annales du théâtre. On la doit à un
« jeune poète dont la renommée, fondée sur des
« ouvrages d'un talent éminent, est toute
« française (1). »

Le succès de cette lecture fut la cause d'une petite révolution dans la Maison de Molière. On avait réservé les deux premiers rôles aux deux meilleurs comédiens, Mlle Mars et Baptiste aîné. « Mais après avoir entendu la pièce,
« Talma prit le bras de l'auteur et lui dit :
« Monsieur Delavigne, c'est moi qui jouerai
« Danville, car Danville, c'est moi. » Il était
« en effet lié depuis quelque temps avec une
« femme beaucoup plus jeune que lui, très belle,
« et dont il était extrêmement épris et très
« jaloux (2). »

Cet événement sensationnel bouleversa le théâtre. Damas, le premier comique, en donna sa démission.

(1) *Mercure du XIXe siècle*, 1823.
(1) *Soixante ans de souvenirs* de Legouvé, v. I, p. 22.

Casimir Delavigne pouvait se montrer satisfait : Mlle Mars était alors la meilleure comédienne de Paris ; elle avait déjà 46 ans, c'est vrai, mais elle conservait cette jeunesse qui lui permit aux yeux de bien des gens de dissimuler son âge. Consciencieuse, travailleuse à l'excès, on sait combien l'énergique Mlle Mars avait à la scène un charme exquis, une voix douce et mélodieuse, un regard caressant. Elle faisait partie de la bande des classiques et voyait avec bienveillance Casimir Delavigne défendre le théâtre de l'envahissement des romantiques, « de cette invasion de barbares à laquelle il fallait se soumettre en souriant ». Cependant, le rôle d'Hortense lui donna beaucoup de peine. Elle disait : « J'ai joué peu de rôles « plus difficiles, savez-vous pourquoi ? C'est « qu'il n'a pas le même âge pendant toute la « pièce. Au premier acte, Hortense a 25 ans ; « au cinquième, elle n'en a plus que 18. C'est « une grande coquette dans l'exposition et au « dénouement c'est une ingénue (1) ! » Cette

(1) *Soixante ans de souvenirs* de Legouvé, v. Ier, p. 31.



TALMA

Rôle de Danville.

critique très juste n'empêcha pas l'artiste de se montrer à la hauteur de sa réputation. Le rôle de Talma était de beaucoup supérieur à celui de Mlle Mars. Ce type vivant, net, bien étudié de Danville, du bourgeois havrais comme Casimir Delavigne dut certainement en connaître, est fortement conçu ; il est charmant, ce vieux Danville, et vraiment sympathique. Il fallait seulement que le public admît Talma dans un rôle de comédie : l'essai était scabreux, mais réussit pourtant.

Cette pièce, une des meilleures de Casimir Delavigne, fut le plus brillant succès de l'époque.

Sainte-Beuve dit que « les soixante-six pre-
« mières représentations égalèrent, surpas-
« sèrent même en recette les soixante-six
« premières représentations du *Mariage de*
« *Figaro.* »

Les romantiques eux-mêmes surent apprécier cet ouvrage d'un auteur qui n'était pas des leurs et ne ménagèrent pas leurs éloges.

Le manuscrit de *l'Ecole des Vieillards* fut acheté par le libraire Ladvocat 14.000 francs,

et le *Journal des Débats* du 3 janvier, moins d'un mois après, dit que « il y a longtemps que les 14.000 francs sont rentrés avec l'excédent de la vente. Il a suffi de 24 heures pour épuiser chez les libraires éditeurs les 3.000 exemplaires de la première édition. »

C'est *l'Ecole des Vieillards*, parmi les pièces de Delavigne, qui fut jouée le plus longtemps. Elle resta au répertoire de la Comédie-Française jusqu'en 1849, et n'eut pas moins de 229 représentations.

La gloire et le succès firent connaître aux Delavigne les joies d'une plus grande aisance, et leur permit de réaliser un rêve cher à Casimir en achetant, en 1824, une propriété à la campagne. La Madeleine était située à 3 kilomètres de Vernon. La maison dominait la Seine, divisée à cet endroit en trois bras par de petits îlots verdoyants. Une pelouse en pente douce y descendait. A la Madeleine, ancien prieuré, bâti sans prétention, était accolée une petite chapelle placée sous le vocable de saint Adjutor. Ce saint homme avait ses légendes qu'on lisait sur de vieux parche-

mins gothiques, conservés dans une armoire de chêne de la chapelle. Adjutor, ayant été fait prisonnier aux Croisades, adressa au ciel de si ferventes prières que le Seigneur, touché, le transporta miraculeusement sur la colline qui fait face au château : en reconnaissance, il éleva cette chapelle. On ajoute même que ce sont ses chaînes, jetées alors dans la rivière, qui en rendent la navigation difficile à cet endroit. Une autre légende dit que les chantres ayant manqué un jour pour venir chanter la messe, tous les oiseaux de la forêt entrèrent les remplacer par leur gazouillement.

N'était-ce pas l'endroit rêvé pour un poète ? Casimir Delavigne y vint souvent, soit qu'il voulût trouver le calme et la solitude pour travailler, soit que sa santé lui fît rechercher un lieu de repos. Scribe et Germain s'y installaient pour achever un vaudeville ou un livret d'opéra. Fortuné seul, le plus jeune des trois frères, devenu avoué à Paris en 1824, était retenu par sa charge et pouvait rarement se joindre à eux. Cela n'empêcha pas la fièvre dramatique et littéraire de pénétrer dans son étude.

On y ébauchait des poèmes sur les couvertures des dossiers, et il en sortit beaucoup plus de littérateurs que d'hommes de loi : Jules et Natalis de Wailly, Auguste Barbier, Damas Hinard (1), enfin Louis Veuillot, le futur polémiste, qui avait commencé petit clerc saute-ruisseau chez Fortuné. Les jours de premières représentations, on fermait l'étude à 4 heures, et l'avoué emmenait toute sa troupe grossir la claque.

Au lendemain de *l'Ecole des Vieillards*, Casimir Delavigne est un homme célèbre que les jeunes poètes sont fiers de consulter. Legouvé, en nous racontant le charmant accueil qu'il reçut de lui, nous en fait ce joli portrait : « Je le trouvai dans son très simple salon « de la rue Hauteville, en petite redingote « noire, en pantalon noir, avec des bas blancs « et des chaussons de lisière. La fenêtre était « ouverte et le soleil y entrait à pleins rayons... « Je fus surpris d'abord de le trouver si petit : « il me semblait qu'un grand poète devait être

(1) Auteur des *Mémoires de Mme du Barry*.



Fortuné Delavigne

Dessin par Monvoisin.

(*Appartient à Mme A. D.*)

« grand. Plus surpris encore de le voir si jeune
« d'aspect, de physionomie. Pas de barbe, un
« sourire charmant, mais un sourire d'enfant;
« un bas de visage très mince, mais le haut
« de la figure superbe. Un front très large
« et très découvert, des yeux étincelants de
« lumière. »

La sanction naturelle à une célébrité si légitime et universelle était le titre d'académicien. Casimir s'était présenté deux fois sans succès en 1823. La première fois, il avait pour rival le célèbre Mgr de Frayssinous, évêque d'Hermopolis, son deuxième concurrent fut l'archevèque de Paris, Mgr de Quélen. Lorsque des amis vinrent encore conseiller à Casimir Delavigne de se remettre sur les rangs, il repoussa leur offre, disant avec esprit : « Non, cette « fois on m'opposerait le pape. » Pourtant, après le succès de *l'Ecole des Vieillards*, devenu à peu près certain de la victoire, il se présenta en 1825 au fauteil du comte Ferrand, et fut admis par 26 voix sur 27.

Les opinions politiques de Casimir Delavigne avaient été la principale cause de ses

échecs. « On assure que depuis longtemps « tout le monde était d'accord sur les droits « de M. Delavigne, mais on était aussi convenu « de le tenir en pénitence. Nous connaissons « une des notabilités du noble corps qui, à « chaque élection, disait : « Encore une petite « rigueur, et puis cela s'arrangera (1). »

Il ne cachait pas, en effet, ses opinions réactionnaires. Cet homme de premier mouvement, enthousiaste, sincère, ne manquait jamais une occasion de faire preuve de son esprit d'indépendance. Après sa réception à l'Académie, le roi Charles X lui ayant fait offrir une pension de 1200 francs, il la refusa, disant qu'il préparait son discours de réception, que ce discours serait terminé par un éloge du roi et qu'il ne voulait pas que cet éloge ait l'air d'être acheté. Le prétexte est bien trouvé. Enfin il écrit au roi avec la même galanterie :

« Souffrez que je remette ma pension aux « pieds de Votre Majesté. Veuillez la reprendre « sans vous offenser de ma respectueuse fran-

(1) *Le Globe*, samedi 26 février 1825.

« chise. Oui, Sire, me permettre de ne point
« accepter cette faveur, c'est porter au comble
« vos bontés en me laissant prouver que je
« n'en étais pas indigne (1). »

Les rapports avaient été jusque-là pleins de courtoisie entre le poète et la cour. Mais un article du *Morning Herald*, insistant sur le noble et dédaigneux refus du jeune homme, vint blesser l'amour-propre du roi. « M. Sos-
« thène de la Rochefoucault, dit le journal
« anglais, ayant eu connaissance du refus
« que faisait Casimir Delavigne d'une pen-
« sion qu'on lui offrait, lui écrivit une lettre
« très polie pour le prier de se rendre au mi-
« nistère. Casimir Delavigne s'y rendit. Il
« paraît que M. de la Rochefoucault avait fini
« par sentir l'inconvenance de donner à cet
« homme de lettres une misérable pension de
« 50 livres sterling, tandis que deux autres
« écrivains venaient d'obtenir la décoration de
« la Légion d'honneur. S'imaginant donc que

(1) Lettre de C. Delavigne au roi Charles X, 28 avril 1825. (Inédite.)

« c'était pour ce seul motif que Casimir Dela-
« vigne rejetait la pension, il s'efforça de ré-
« parer la faute autant que la chose était pos-
« sible. Casimir Delavigne s'étant présenté,
« M. de la Rochefoucault lui dit avec une sur-
« prise affectée, en jetant les yeux sur la bou-
« tonnière du poète : « Eh quoi ! n'avez-vous
« point la croix d'honneur ? » — « Non, Mon-
« sieur, » dit M. Delavigne en souriant. — « Si
« j'avais pensé que vous ne fussiez pas décoré,
« ajouta M. de la Rochefoucault, vous auriez
« déjà reçu la croix ; je vais la demander pour
« vous à Sa Majesté ; avant deux jours cet oubli
« sera certainement réparé. » — « Ah ! Monsieur
« le comte, répondit M. Delavigne, je vous
« supplie de ne pas me mettre dans la nécessité
« d'exprimer un second refus. » Ici l'étonne-
« ment de M. le comte devint extrême, il s'é-
« cria : « Comment donc, Monsieur Delavigne,
« pouvez-vous penser ainsi ? Je vous fais cette
« offre au nom du roi ; c'est au roi, c'est à Sa
« Majesté que vous refusez. Avez-vous bien
« réfléchi à ce que vous faites ? Ignorez-vous
« que vous n'êtes pas plus en droit de refuser la

« pension qui vous est donnée par le roi qu'il « ne vous serait permis de ne pas accompagner « le roi à la chasse s'il vous faisait l'honneur « de vous y inviter. » — « Permettez-moi de « vous répondre, Monsieur le comte, répondit « M. Delavigne, que si Sa Majesté avait la « bonté de m'inviter à chasser avec elle, je « n'accepterais pas cet honneur, par la raison « que je ne suis pas chasseur. » — « Mais cela « serait contraire aux principes de la monar- « chie. » — « Sans doute, observa M. Delavigne « en souriant, vous parlez de l'ancienne mo- « narchie et non du régime sous lequel nous « vivons. »

Cet article faillit envenimer le différend. Casimir Delavigne écrit une lettre à la Rochefoucault pour se défendre de tout ce qu'on lui impute, mais sa défense est molle ; on sait d'ailleurs que tout n'était pas faux dans cet article ; il suffit pour cela de connaître le caractère franc, plutôt frondeur et très ardent de Casimir Delavigne à 25 ans. Rien ne l'indique mieux que ces mots ajoutés en marge sur le brouillon de sa lettre : « Au reste, vous savez

« jusqu'à quel point j'aime mon indépen-
« dance (1). »

On craignait qu'il ne le laissât voir dans son discours de réception, et les immortels s'en tourmentent. Casimir écrit à son frère : « J'ai « vu mon secrétaire perpétuel : la conversa- « tion a été inquiétante. Il croit que la com- « mission qui doit entendre mon discours au « plus tôt mardi prochain me demandera « quelques retranchements, le commence- « ment par exemple. J'ai pris feu et j'ai été « opiniâtre comme un Normand ; nous « verrons mardi (2) ».

Le *Mercure de France* du 8 juillet, le lendemain de la séance, donne les détails de cette réception sensationnelle. « Enfin l'Académie « commence à rentrer dans le sentier que « l'opinion publique lui trace, et, après avoir « fléchi tant de fois sous les ordres des « bureaux, elle a reconquis pour un moment « son libre arbitre. La nomination de M. Ca-

(1) Brouillon de lettre de C. Delavigne. (Inédit.)
(2) Lettre de C. Delavigne à Germain, 1824. (Inédite.)

« simir Delavigne, qui est aussi bien avec
« Apollon qu'il est mal avec M. le surinten-
« dant des beaux-arts, est un hommage rendu
« à l'opinion générale en admettant dans son
« sein le poète de la Patrie et de la Liberté !...

« Le jour de la réception, une foule immense
« environnait le docte corps dont elle avait
« même envahi les sièges. De grands person-
« nages se faisaient remarquer dans l'audi-
« toire : à la tribune de Descartes, on distin-
« guait Monseigneur le duc d'Orléans, qui
« venait assister au triomphe d'un jeune écri-
« vain dont il s'était proclamé le protecteur.
« Un prince persan étalait au milieu d'un
« cercle de dames sa longue robe de soie, sa
« barbe touffue et son bonnet de laine noire.
« Plus haut, on remarquait l'éloquent général
« Foy et Mlle Delphine Gay, qui, assise tout
« près de la tribune académique, semblait être
« là comme une historiographe poétique. »

Le nouvel académicien, qui avait tant brigué ce titre, fut peu assidu aux séances. Il disait plus tard à Legouvé avec sa douce et charmante bonhomie :

« Je suis un fort mauvais académicien ; je ne
« gagne pas mes 83 fr. par mois. Je n'y vais
« presque jamais : j'ai tort, car le peu de fois
« que j'y vais je m'y amuse. Mais le travail,
« les répétitions, et surtout le mauvais pli
« pris, m'en détournent. C'est affaire de rou-
« tine : mes pieds n'ont pas l'habitude de se
« diriger le jeudi vers le pont des Arts. Je n'y
« vais pas parce que je n'y vais pas. Quand vous
« en serez, car il faut que vous en soyez, vous
« devez cela à votre père, soyez exact. Nous
« nous y retrouverons peut-être, car je serai
« vieux alors, et j'irai. L'Académie a un grand
« avantage : grâce à elle, quand on n'est plus
« quelqu'un, on est encore quelque chose (1). »

On s'est plu à représenter Delavigne à l'Académie comme un sévère classique, refusant sa voix à Victor Hugo. Dumas le lui reproche vivement. Au dire des membres de la famille Delavigne, ce refus est très peu probable, et Riré, dans son étude si forte et si serrée sur Victor Hugo, le tient pour faux. Le vote de

(1) Legouvé : *Soixante ans de souvenirs*,

Casimir Delavigne en faveur de Lamartine est une preuve de son impartialité.

Il avait peine à se faire à tous les honneurs que lui valait sa popularité.

En 1825, la ville du Havre lui demanda un discours pour l'inauguration de son nouveau théâtre. Delavigne aimait trop sa ville natale pour refuser ce service; il partit avec Germain le 25 août, emportant un à-propos.

« J'ai donné le discours à un acteur senti-
« mental, écrit-il, qui dit tout en pleurant et
« qui mouillerait dans une soirée tous les
« madras de Bolbec. Mais il fallait choisir
« entre lui et la basse-taille du lieu, qui aurait
« chanté mes vers au lutrin. Je me suis décidé
« pour la haute-contre : les femmes l'aiment
« mieux. Ce sera un triste quart d'heure à
« passer que celui où je serai dans la bouche
« de ce colin désorienté (1). »

Toujours gai, il prend en riant ses mésaventures et s'amuse à jouer un bon tour au pauvre Germain, en lui laissant supporter à sa place

(1) C. Delavigne à son père, 20 août 1835. (Inédite.)

les acclamations d'un public enthousiaste :

« Je t'apporte, écrit-il à sa sœur, deux cou-
« ronnes dans ma malle qui m'ont été adres-
« sées hier par le public chez M. Béguoin. Je
« suis ici comme un chien perdu ; j'ai toujours
« peur de rencontrer un compliment ou une
« invitation à dîner. Delavigne vous a parlé
« de son embarras, et je te dirai entre nous que
« c'était pour moi un spectacle fort amusant
« de le voir se débattre contre le parterre avec
« le secours de M. Chaussé le père. Celui-ci
« criait tout bas : « Diable d'affaire ! » et au
« public : « Mais, Messieurs, ce n'est pas lui. »
« Germain voulait se cacher sous sa banquette ;
« Raoul riait comme un fou, et moi, des
« hauteurs du paradis où j'étais caché, je
« riais aussi de tout mon cœur (1). »

N'est-il pas sympathique et amusant, ce poète illustre et cet académicien de 30 ans ? Farceur comme un gamin, enthousiaste, sincère, libre de toute entrave, trop libre même, puisque le roi, lassé de ses perpétuelles attaques,

(1) C. Delavigne à sa sœur, 27 août 1823. (Inédite.)

finit par lui supprimer sa charge de bibliothécaire de la chancellerie. Le jour même, il reçut ce mot du duc d'Orléans : « J'apprends, mon « cher poète, que le tonnerre est tombé sur « votre maison ; je vous offre un appartement « dans la mienne », et il reçut le titre de bibliothécaire du Palais-Royal.

CHAPITRE V

Voyage en Italie. — Marseille. — Naples. — Rome. — La reine Hortense à Rome. — Venise. — Arenenberg.

De 1825 à 1830, deux événements importants vinrent modifier les idées et les sentiments de Casimir Delavigne :

Son mariage d'abord, qui transforma le jeune sceptique irréligieux en un amoureux tendre et croyant : « On croit quand on aime « et quand on tremble, » écrit-il. Puis l'avènement de son prince favori, Louis-Philippe, qui fit du fougueux réactionnaire un ami du pouvoir.

Un travail opiniâtre, au-dessus de ses forces, ayant ébranlé la santé déjà si délicate de Casimir Delavigne, il quitte Paris au commen-

cement d'octobre 1825, emmenant Germain dans un voyage en Italie.

On peut suivre les deux frères pas à pas dans ce voyage et saisir sur le vif la moindre impression ressentie, grâce aux lettres presque journalières qu'ils adressent à leur famille.

Ils traversent la France en triomphateurs : à Lyon, Casimir apprend que l'on donnait en son honneur une représentation extraordinaire des *Comédiens*.

A Marseille, « nous avons reçu un accueil « auquel nous étions loin de nous attendre, « et dont nous sommes très reconnaissants « et très confus. Plusieurs personnes des plus « recommandables de la ville, nous ont offert « un banquet que nous ne pouvions refuser « sans les blesser. Il a eu lieu. Cinquante « personnes se sont réunies pour nous fêter. « Toi qui connais mon horreur pour la louange « en face, juge de mon embarras. Cependant « je me voyais environné de tant d'égards, « traité avec tant de bienveillance et d'amitié, » que j'en étais touché jusqu'au fond du cœur. « Des hommes d'un mérite éminent, des

« jeunes gens, des vieillards, m'entouraient
« pour me combler de soins et de politesses.
« On a lu des vers où on me comparait à
« Racine et à Molière : c'était ravaler terrible-
« ment ces deux pauvres grands hommes. Une
« calèche m'attendait après le repas pour me
« conduire au théâtre (on donnait *l'Ecole des*
« *Vieillards*), où j'ai refusé de me rendre. Je
« n'ai résisté qu'avec beaucoup de peine ; on
« voulait même m'y traîner malgré moi. On
« m'a parlé ce matin d'un second banquet de
« 200 couverts. J'ai répondu que le mauvais
« état de ma santé ne me permettait pas
« d'accepter cette invitation. Juge de mon
« supplice et de ma confusion au milieu de
« tous ces honneurs qu'un vieillard mériterait
« à peine après 60 ans de succès (1). »

Comme tous les modestes, il a le sentiment de la reconnaissance : c'est ce qui lui dicte ces mots écrits à Mlle Mars au moment de s'embarquer :

(1) Lettre de Casimir à sa sœur, Marseille, 23 octobre 1825. (Inédite.)

« Madame,

« Je n'ai pu vous faire mes adieux ni à Paris,
« ni à Lyon : il faut, bien malgré moi, que je
« me borne à vous les adresser dans une lettre,
« encore ne puis-je vous écrire qu'un mot.

« Le capitaine napolitain qui se charge de
« nous ne veut rien entendre : d'abord parce
« qu'il n'entend pas le français, ensuite parce
« que le vent est bon. Son navire s'appelle
« *la Madone du Laurier* : cette madone-là doit
« être votre patronne, et je partirai sans
« inquiétude si vous voulez bien me recom-
« mander à elle. Grâce à vous et à mon ami
« Talma, je suis déjà sorti heureusement d'une
« traversée plus périlleuse que celle que je
« vais tenter.

« Recevez nos adieux et l'assurance de l'in-
« violable attachement des deux frères.

« Casimir DELAVIGNE (1). »

C'est à bord de *la Madone* et encore dans le port de Marseille, qu'il écrivit, en entendant chanter un matelot, sa ballade de *la Brigantine.*

(1) Lettre à Mlle Mars, 22 octobre 1825. (Inédite.)

En voyage, il composera souvent ainsi de petits poèmes qui ne sont que des impressions fugitives. Il n'en continue pas moins ses Messéniennes. Pendant les cinq jours de quarantaine dans la baie de Naples, où il arrive le 1er novembre, il écrit la Messénienne sur Christophe Colomb; puis, pendant son séjour : *le Vaisseau*, *la Sibylle*, enfin *la Mort du général Foy*, qu'il voulut dater de Rome, mais qui, d'après une lettre de Germain, fut écrite à Naples. Casimir Delavigne avait compris que cette mort était un événement national, et par ce poème il accrut encore sa popularité.

Germain, de son côté, veut s'occuper aussi, il dit à sa famille :

« Quant à moi, j'ai cherché dans le théâtre
« napolitain quelque idée dramatique dont
« on pût tirer parti ; mais jusqu'à présent je
« n'ai rien trouvé. Ces diables de Napolitains
« traduisent des pièces françaises dont ils
« changent le titre, et ils donnent cela comme
« des ouvrages originaux (1). »

(1) Lettre de Germain à son père, Naples, 4 janvier 1826. (Inédite.)

Leur temps est d'ailleurs occupé presque tout entier par les nombreux hommages qu'ils reçoivent. Dans la ville, on s'arrache les deux auteurs. Casimir est invité plusieurs fois à Naples par M. de Saint-Aulaire et par l'archevêque de Tarente.

Même au théâtre on veut accaparer le poète. « Il y a quelques jours, Casimir a reçu la visite « du directeur du Théâtre des Florentins. « (C'est le théâtre où l'on joue la comédie et la « tragédie.) Déjà on avait représenté avec « succès *l'Ecole des Vieillards;* mais comme « la traduction ne nous a pas paru bonne, on « en a fait une autre et le directeur venait prier « Casimir de donner quelques conseils aux « acteurs (1). »

Plus que les curiosités de la ville, les souvenirs poétiques de Naples intéressent et émeuvent Casimir Delavigne :

« Je suis allé il y a quelques jours rendre « ma visite au tombeau de Virgile : c'est un « petit caveau dans le flanc du Pausilippe ; il est

(1) C. Delavigne à son père, de Naples, 27 décembre 1825 (Inédite.

« environné de vignes et de figuiers ; un vieux « chêne vert qui sort d'un rocher voisin le « couvre de son ombrage : c'est un chêne qu'il « est convenu d'appeler le laurier de Virgile... « J'ai salué ce matin avec tout le respect « d'un écolier un petit temple élevé au bord « de la mer à la mémoire du Tasse. J'irai le « visiter souvent, et si je fais de beaux vers ici, « je lui en devrai quelques-uns (1). »

A côté de l'enthousiasme du poète, l'esprit gai et moqueur du Parisien reparaît dans plusieurs de ses lettres.

Lui, si entreprenant, rit des terreurs de son excellent frère qui, plutôt timoré et peu ami des voyages, recule devant les expéditions périlleuses. Il l'a surnommé, à cause de son calme, le Morave.

Voici le Morave en ascension sur le Vésuve : « Le Morave s'habille ; il se cuirasse. « Il met son habit noir, par-dessus son habit « noir sa redingote, et par-dessus sa redingote « son manteau. Sa tête est bien empaquetée

(1) Casimir à son père, Naples, 1825. (Inédite.)

« dans son bonnet de soie noire que recouvre
« son chapeau. Cependant, pour mettre entre
« son bonnet et son chapeau, il regrette sa
« casquette de la Madeleine. Comme il n'a pas
« maigri pendant le voyage, il est si gros qu'il
« peut à peine tenir dans la voiture ; le cocher
« veut lui faire payer deux places... Enfin il
« arrive en gémissant à l'Ermitage ; on fait
« grand feu ; on lui apporte le registre des
« voyageurs, et sa figure s'épanouit, car ce re-
« gistre lui fait l'effet d'un journal. Il est forcé
« de renoncer à cette douce illusion pour
« gravir le cône du volcan : c'est là que com-
« mencent ses lamentations véritables, ses
« soupirs étouffés.

« Au bord du cratère, comme je prodiguais
« au volcan mille injures, irrité sans doute de
« mon mépris, il se met à fumer de plus belle.
« La figure du Morave s'allonge : « Hem ! hem !
« cela commence à se gâter. » Puis, s'adressant
« à son guide avec une inspiration italienne :
« Andiamo, presto, presto (1) ! » Et les voilà

(1) Lettre de Casimir à sa sœur, Naples, sans date. (Inédite.)

« tous deux descendant, courant, ou plutôt « roulant à travers la neige et la cendre. »

Casimir a pris l'habitude, en Italie, lorsqu'il correspond avec sa sœur, de s'intituler Pierrot et de l'appeler Colombine. De Rome, Pierrot écrit à Colombine qui lui reproche de ne pas travailler.

COLOMBINE

Tu t'amuses, Pierrot, mais travailles-tu ?

PIERROT

Colombine, le repos entretient la santé.

COLOMBINE

Et puis l'on vous oublie, Monsieur Pierrot.

PIERROT

Je ne veux plus être poète, Colombine ; je veux voyager, je suis Pierrot Humbolt, le voyageur.

COLOMBINE

Pierrot, je perds patience ; parlez-moi des *Messéniennes*.

PIERROT

Les anciens appelaient Messéniennes...

COLOMBINE

Pas d'érudition, Pierrot, vous n'êtes pas fort. Avez-vous achevé votre *Christophe* ?

PIERROT

Oui, Colombine.

COLOMBINE

Ecrivez-moi une strophe, Pierrot.

PIERROT

Fuyez, et retournez, Colombine...

COLOMBINE

Pierrot ! Pierrot !

PIERROT

Dans votre Thessalie.

COLOMBINE

Pierrot, mon cher, vous serez battu ; voyons, cherchez.

PIERROT

« Le pilote en silence »... Ma foi non, pas celle-là, Colombine.

COLOMBINE

Eh bien, une autre, mauvais Pierrot.

PIERROT

Une autre ? Attendez : « Le second jour a fui... » je ne me souviens plus.

COLOMBINE

Tiens, Pierrot !

(*Colombine lui donne un soufflet. Pierrot se met à pleurer de grosses larmes qu'il essuie avec sa manchette et son chapeau pointu.*)

Pierrot, j'ai encore une main et un soufflet à ton service si tu ne commences pas à l'instant même.

PIERROT

M'y voilà, m'y voilà... hum... que dirai-je ? Laisse-moi me rappeler. — Il s'agit de cet empire américain que le beau Léandre a visité dans son voyage à Cayenne, quand il fut déporté avec le curé de Rouel à Rochefort :

« L'héroïque leçon qu'il offre aux opprimés
« En semant la vertu produit l'indépendance.
« D'autres républicains contre l'Espagne armés,
« Sous les feux du midi chantent leur délivrance : »
C'est là qu'on applaudit Colombine.

COLOMBINE

Quand on veut, Pierrot.

PIERROT

Tu n'as pas de goût, Colombine.

COLOMBINE

J'en ai assez pour me moquer de toi, Pierrot.
Mais tu as fait une autre Messénienne.

PIERROT

Ce n'est pas vrai, foi de Pierrot.

COLOMBINE

Vous mentez !

(*Colombine prend Pierrot et l'étrangle tout net. Le corps de Pierrot reste inanimé, et Colombine pleure ses excès.*)

« Qui croira jamais que ces bêtises-là aient
« été écrites au pied du Capitole (1) ? »

(1) Lettre de Casimir à sa sœur, Rome, février 1826. (Inédite.)

Cette amusante épître de Pierrot à sa sœur cachait, hélas ! un fond de triste vérité : la santé du poète n'était pas encore suffisamment rétablie pour lui permettre un travail suivi, et pourtant c'était presque une nécessité.

« Nous sommes bien fâchés que notre « répertoire ne marche pas mieux : nous « espérions que, sans être riches, cependant, « vous n'éprouveriez pas de gêne pendant « notre absence (1). »

Il fait effort, veut écrire malgré tout : « Je « travaille, mais avec lenteur. » Lorsqu'on lui demande de Paris sa tragédie de *Louis XI*, en partie composée (2), il répond à sa famille :

« Je ne puis faire *Louis XI* pour le temps « où Armand voudrait le faire jouer. Ma poi- « trine n'est pas encore en assez bon état. Je « mourrais à la peine et en pure perte : je ne « serai jamais prêt pour l'époque indiquée. « Si Armand voulait faire représenter *les* « *Vêpres* par Talma, je pourrais m'engager à

(1) Germain à son père, Rome, 18 février 1825. (Inédite.)
(2) Il devait l'abandonner bientôt en apprenant la mort de Talma, à qui il destinait le principal rôle.

« lui faire une comédie en 3 actes pour
« accompagner cette reprise. Dans le cas où
« il accepterait, il faudrait m'envoyer tout
« de suite le plan du *Diplomate* et celui des
« *Trois Ministres*, qu'on reprendrait à Scribe
« en lui montrant qu'il est important pour
« moi de saisir la circonstance qui se pré-
« sente (1). »

Scribe, le meilleur et le plus serviable ami du monde, accepte le marché. C'est dans ces déplorables conditions que fut commencée *la Princesse Aurélie*.

A Rome comme à Naples, les deux auteurs trouvent le même accueil chaleureux. « Jeudi
« dernier, les Français réunis à Rome au
« nombre de 80 nous ont donné un grand
« dîner dans une des magnifiques galeries du
« palais Rospoli. La salle était décorée de
« petites statues, portant des couronnes de
« laurier, et à leurs pieds se trouvaient écrits
« les titres des ouvrages de Casimir. Tout s'est
« passé de la manière la plus aimable (2). »

(1) Casimir à son père, Rome, 1825. (Inédite.)
(2) Germain à son père, Rome, 18 février 1825. (Inédite.)

« Vous avez encore un compliment à faire « à Casimir, ajoute Germain : il vient d'être « nommé membre de l'Académie des Arcades « de Rome. Mais il est d'usage dans cette « académie de donner à tous les récipien- « daires le nom d'un berger d'Arcadie, et « Casimir a été nommé Timothée. Il est « d'usage encore d'assigner à tous les bergers « des terres dans l'Arcadie : on a donné à « Casimir les plaines de Messénie, de sorte « qu'il s'appelle maintenant Timothée le « Messénien. Ne contez pas cela à tout le « monde, car on pourrait faire sur notre poète « quelques mauvaises plaisanteries (1) ! » Casimir prend le parti d'en rire et signe les lettres à sa famille « Timothée le Laborieux ».

Si l'auteur pouvait se plaindre en Italie d'une admiration un peu trop exubérante, il dut cependant garder un souvenir reconnaissant à ces fêtes de Rome, dont l'une d'elles décida de son avenir. Germain fait le récit de cette soirée :

(1) Germain à son père, février 1825. (Inédite.)

« Nous avons été au bal donné par M. de « Torlonia ; il y avait environ 2.000 personnes « dans ces magnifiques appartements, et pas « une seule personne qui ne fût costumée. « Quelques minutes après notre entrée, nous « avons rencontré M. de Saint-Aulaire ; il « donnait le bras à une dame d'une fort belle « tournure, déguisée en jeune Grecque « d'Hydra. Lorsque nous avons salué M. de « Saint-Aulaire, cette dame a demandé qui « nous étions, et aussitôt elle s'est approchée « de Casimir et lui a dit : « Tenez, voilà un « costume que j'ai pris pour vous, car j'espé- « rais vous rencontrer ce soir ; il faut que « nous causions ensemble. Alors elle l'a « intrigué pendant trois heures de la manière « la plus aimable, sans qu'il lui fût possible « de la reconnaître ; enfin, en réunissant « toutes nos conjectures, nous sommes pour- « tant venus à bout de deviner. C'est une « dame pour laquelle Brack (1) nous avait « envoyé une lettre de recommandation, et tu

(1) Mari morganatique de la reine Hortense.



La Reine Hortense de Beauharnais

Aquarelle.

(Appartient à Mme A. D.)

« pourras retrouver son nom en relisant la « liste des personnages de *l'École des Vieil-* « *lards.* (1)

Cette mystérieuse personne n'était autre que l'infortunée Hortense de Beauharnais, reine de Hollande, qui depuis son exil était venue s'installer à Rome, à la villa Paolina, chez sa sœur, la princesse Borghèse.

Elle avait conservé assez d'entrain et de gaîté pour réunir l'élite de la société artistique et littéraire de Rome, et les étrangers de marque étaient certains de recevoir dans son salon l'accueil le plus charmant.

En 1826, malgré ses quarante ans, la reine avait encore la grâce de la jeunesse. La comtesse Potocka, qui la vit à cette date, écrit : « J'ai trouvé une personne pleine de bienveil- « lance. Elle a conservé une assez belle taille et « une allure encore jeune. »

Parlant ensuite de la villa Paolina, elle ajoute : « C'est Paris naturalisé ; c'est toujours « la chaussée d'Antin..... La comtesse de

(1) Germain à son père, Rome, 1825. (Inédite.)

« Saint-Leu reçoit tous les vendredis prin-
« cipalement les étrangers et les artistes ;
« on danse quelquefois jusqu'au jour : la maî-
« tresse de maison aime cet exercice à la folie,
« les flatteurs disent qu'elle y excelle (1). »

Les deux frères reçurent le meilleur accueil dans ce salon si français. L'art dramatique devint à l'ordre du jour : « Je me suis fait à
« Rome une grande réputation dans les pre-
« miers rôles de la comédie, en lisant à la villa
« Paolina *la Suite d'un bal masqué, Valérie* et
« *l'Ecole des Vieillards ;* Germain joue les Pré-
« ville à merveille. La reine elle-même a un
« rôle dans ces lectures (2). »

Toutes leurs journées se passent en compagnie de cette femme si séduisante qui les a tout à fait adoptés ; ils se promènent ensemble :

« Nous avons passé deux jours à Tivoli avec
« la duchesse de Saint-Leu (3) ; nous avons

(1) Comtesse Potocka, *Voyage en Italie*, pp. 54-87.
(2) Casimir à sa sœur, 1826. (Inédite.)
(3) Casimir et Germain ne voulaient jamais la nommer dans leurs lettres et l'appelaient soit Mme Danville, à cause de sa similitude de nom avec l'héroïne de l'*Ecole des Vieillards*, soit la comtesse de Saint-Leu, titre de l'un de ses fils.

« dessiné et chanté des romances auprès du « temple de la Sibylle, sous les oliviers et les « arbres de Judée en fleurs qui croissent au « milieu de ces rochers couverts de mousse et « de lierre (1). »

Ces promenades avec un poète accentuaient encore pour la reine le charme poétique de la ville.

« Nous avons été nous promener dans les « ruines du Colisée ; nous y avons rencontré « Mme Danville et là, au milieu des décombres, « Casimir nous a récité une Messénienne qui « a produit le plus bel effet (2). »

Il fallait pourtant mettre un terme à cette existence enchanteresse ; les deux frères s'éloignèrent de Rome le 1er mai, après y avoir passé trois mois, et en promettant à la reine de terminer leur voyage par une visite à Arenenberg, en Suisse. C'est là qu'elle habitait presque toute l'année, dans les sombres forêts dominant le lac de Constance.

A Florence, où ils se dirigent d'abord, les

(1) Casimir à son père, 19 avril 1826. (Inédite.)
(2) Germain et son père, Rome, 10 avril 1826. (Inédite,)

artistes se disputent l'honneur d'immortaliser le poète. Bartholoni, le sculpteur, réclame la faveur de faire son buste. Schultz fit un portrait à propos duquel la reine Hortense écrit : « Le grand sorcier (1) a fait le plus beau portrait « qu'on puisse voir. Il a peint la véritable ex- « pression du poète inspiré. Il a mis aussi un « peu de l'homme passionné dans la main qui « écrase de pauvres fleurs. Ses amis tremble- « raient à cette peinture fidèle, mais comment « craindre ? Le frère Germain n'est-il pas là, « lui qui prévoit les dangers et les évite ? c'est « plus sage que d'avoir à les réparer (2). »

De Florence, les deux voyageurs passent à Venise, où Casimir puise une inspiration nouvelle.

Ce décor de palais réfléchis dans l'eau, cette mise en scène, ces rameurs, ces chants, ces lumières glissant dans la nuit, cette légende mystérieuse et terrible qui enveloppe l'histoire de Venise, tout en elle semble un drame vibrant.

(1) Schultz disait la bonne aventure.
(2) Lettre de la reine Hortense à Germain. (Inédite.)



Casimir Delavigne récitant une Messénienne
à la reine Hortense dans les ruines du Colisée.

Aquarelle de Fortuné Brack.

(*Appartient à M. H.*)

A Rome déjà, en rappelant le souvenir de Rienzi, « pauvre tribun qui croyait qu'on peut refaire des Romains quand on veut », il avait écrit : « Je voudrais trouver un sujet de tra-« gédie pour la placer à Venise, c'est ma chi-« mère (1). »

Il réalisa ce rêve dans *Marino Faliero.*

Plusieurs poèmes et impressions d'Italie furent composés par lui à Venise : *Promenade au Lido*, *les Limbes*, *le Retour de l'église*, *Une étoile sur les lagunes*, *le Gondolier*, etc...

Ici, loin des souvenirs académiques, il parle à cœur ouvert, et laisse courir sa plume au hasard d'une inspiration très personnelle. Dans *les Limbes*, il trouve un rythme évoquant bien ce lieu terne et doux.

Rien de bruyant, rien d'agité
Dans leur triste félicité :
Ils se couronnent sans gaîté
De fleurs nouvelles,
Ils se parlent, mais c'est tout bas ;
Ils marchent, mais c'est pas à pas ;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes.

(1) Lettre de Casimir à son père, Rome, 1826. (Inédite.)

En entrant en Suisse, il écrit une villanelle destinée à la reine Hortense, pendant que Germain tremble au milieu de ces pics neigeux et regrette le boulevard des Italiens. Puis il évoque le souvenir de Jean-Jacques Rousseau pour traverser le lac de Genève : « Te souviens-« tu, écrit-il à sa sœur, avec quelle chaleur je « te lisais la belle, la divine lettre où se trouve « le récit de la promenade sur le lac ? Je l'ai « relue dans le bateau à vapeur en passant « devant les rochers de Mullerie. J'ai parcouru, « mon *Héloïse* à la main, Lausanne, Clarence « et Vevey. Conviens que j'ai fait là un déli-« cieux pèlerinage (1). »

Enfin ils arrivent le 1er août au but de ce voyage, à Arenenberg.

« Arenenberg, écrit Chateaubriand, est « situé sur une espèce de promontoire, dans « une chaîne de collines escarpées. La reine de « Hollande, que l'épée avait faite et que l'épée « a défaite, a bâti le château, ou si l'on veut le « pavillon d'Arenenberg. On y jouit d'une

(1) Casimir à sa sœur, Constance, 30 juillet 1826. (Inédite.)

« vue étendue mais triste ; cette vue domine le
« lac inférieur de Constance, qui n'est qu'une
« expansion du Rhin sur des prairies noyées ;
« de l'autre côté du lac, on aperçoit les restes
« de la forêt Noire, quelques oiseaux blancs
« voltigeant sous un ciel gris et poussés par
« un vent glacé. Là, après avoir été assise sur
« un trône, après avoir été outrageusement
« calomniée, la reine Hortense est venue se
« percher sur un rocher (1). »

L'existence en Suisse comme à Rome est pleine de gaîté et d'entrain ; la reine porte le mouvement et la vie partout où elle se trouve.
« Je t'écris dans le salon d'Arenenberg, où
« l'on copie de la musique, où l'on dessine,
« où l'on chante à pleine voix des airs de Ros-
« sini, où l'on danse la tarentelle ; il ne faut
« donc pas t'étonner si ma lettre ne ressemble
« à rien ; Pierrot a la tête brisée (2). »

On fait pourtant à Pierrot une existence qui le ravit et rétablit tout à fait sa santé ; il est

(1) Chateaubriand. *Mémoires d'outre-tombe.*
(2) Casimir à sa sœur, Arenenberg, 11 septembre 1826. (Inédite.)

choyé, ménagé, entouré de soins, et travaille tout à son aise :

« Le matin, à 7 heures, on nous apporte « une tasse de café ; à 11 heures, tout « le monde se réunit pour le déjeuner ; à « 5 heures, on va faire une promenade en ca- « lèche dans les environs ; à 6 heures, le dîner, « et le soir le billard, la musique et la lecture. « Tu vois que nous ne pouvons pas être mal- « heureux (1). »

Aussi écrit-il à sa sœur :

« Nous sommes établis ici depuis dix jours ; « nous passons notre temps si doucement « dans cette charmante retraite que notre « intention est de ne la quitter que pour « revenir en France.

« Nous ferons seulement une petite excur- « sion avec les dames pour aller voir les « chutes du Rhin à Schaffhouse (2). »

Les deux frères se partagent la sympathie générale. Germain fait avec succès des lectures de ses vaudevilles ; on monte quelques-

(1) Germain à sa sœur, 12 août. (Inédite.)
(2) Germain à sa sœur. (Inédite.)

unes de ses œuvres. Mais il faut pourtant rentrer en France, et au bout d'un mois, le 7 septembre, Casimir quitte cette vie douce, ce site pittoresque, cette hôtesse charmante, et ce qui lui coûte le plus, la séduisante lectrice de la reine, Mlle de Courtin.

CHAPITRE VI

LE ROMAN D'AMOUR DE CASIMIR DELAVIGNE.

1827-1830.

Mlle de Courtin. — Les premières rencontres. — Casimir à l'Académie. — *La princesse Aurélie.* — *L'Ecole des Vieillards* à l'Odéon. — *Marino Faliero.* — Discours en l'honneur de P. Corneille. — *La Parisienne.* — Mariages de Germain et de Casimir.

Mlle de Courtin, qui fut, pour Casimir Delavigne, l'âme, la vivante image de cette délicieuse Italie, était la fille du comte de Courtin. Son enfance avait été triste. Elevée au pensionnat d'Ecouen, chez Mme Campan, on lui apprit tout à coup que ses parents l'avaient abandonnée ; ne pouvant supporter un tel chagrin, elle voulut s'empoisonner. Cet acte de déses-

poir attira sur elle l'attention de la reine Hortense, ancienne élève d'Ecouen; émue par la situation de cette orpheline, elle s'intéressa à la jeune fille et en fit sa protégée. Ce drame qui assombrit la jeunesse d'Elisa de Courtin avait jeté un voile de mélancolie sur ses yeux rêveurs et donné un charme poétique à sa personne. On cite, à propos de sa beauté, l'anecdote suivante : l'empereur Napoléon Ier, visitant la pension d'Ecouen, s'arrêta longuement devant elle : « Je souhaite que vous ayez « beaucoup de belles filles comme cela ici », dit-il à Mme Campan en s'éloignant.

Ces marques si flatteuses d'admiration ne troublaient pas la pure et douce tranquillité de l'enfant. Mme Campan était ravie de son élève :

« Je suis enchantée d'Elisa de Courtin, de-« puis quelque temps, ses progrès surprennent « tout le monde et elle n'a que 15 ans. Deux « ans de plus, et elle écrira, comptera, lira « comme un ange, dessinera à merveille, jouera « bien de la harpe et chantera aussi bien ; « elle travaille très bien à l'aiguille et a une « émulation que je n'ai pas encore rencontrée.

« Votre Majesté en sera bien contente (1). »
Et deux mois après :

« Cette petite personne que j'élève à Votre « Majesté est d'un caractère qui attache beau- « coup. Je lui voudrais deux ans de plus : ce « sera une femme très aimable et très ver- « tueuse (2). »

La reine aurait bien voulu jouir de toute la grâce et la jeunesse de sa jolie protégée; mais l'étiquette à la cour de l'empereur était rigoureuse et ne permettait qu'à des femmes mariées de porter le titre de dame d'honneur. Ce ne fut qu'en 1815, à la chute de l'Empire, lorsqu'Elisa avait 23 ans, que la reine put l'attacher à sa personne et l'entourer de la tendresse la plus maternelle.

Lorsque Casimir Delavigne rencontra Mlle de Courtin à Rome, en 1826, elle était devenue la lectrice et la compagne préférée de Mme de Saint-Leu. Agée de 34 ans, un an de plus que le poète, elle avait pris le titre de chanoinesse. Les deux jeunes gens se prome-

(1) Correspondance de Mme Campan, lettre du 17 déc. 1807.
(2) *Ibidem*, 20 avril 1807.



Mademoiselle de Courtin

Miniature.

(Appartient à Mme D. B.)

nèrent souvent dans le parc de la villa Paolina, dont les ombrages épais, les ruines et les eaux dormantes étaient un décor choisi pour de premières rencontres. Ils élargissent leurs promenades, et toutes les beautés de la ville vues à deux s'éclairent et prennent aux yeux du poète un aspect nouveau.

Ses lettres, d'ailleurs, suffiront à peindre son amour.

Comme il sait qu'elle s'intéresse à ses travaux et qu'elle aime le voir écrire, il lui envoie, quelques jours après l'avoir quittée à Rome, sa ballade *la Fleur du Colisée*, ajoutant ces quelques vers :

Tout me sera l'Elysée.
Le ciel plus pur, l'air plus doux,
Me rendront auprès de vous
Les beaux jours du Colisée.
Dans un mois, bientôt, demain,
Je baiserai cette main
Que mes lèvres ont baisée.

« Quand je pense à ces belles journées de la « villa, j'écris des vers sans le vouloir. »

Que de fois il devait reprendre ainsi sa

plume pour rêver avec elle de Rome et de ce temps passé si vite. Pendant trois ans, il attendit la décision de Mlle de Courtin, qui semblait partager les sentiments de Casimir, mais voulait d'abord le mettre à l'épreuve. Supposait-elle qu'un amour de poète est toujours farouche et éphémère ? Il devait lui prouver le contraire et toucher enfin son cœur par la fidélité et la constance de sa tendresse. Il lui écrit à peu près journellement :

« Ah ! que Rome était belle l'année dernière « à la même époque, quand nous l'habitions « tous deux ! Que l'influence de cette saison où « tout verdit, où tout se parfume, s'y faisait « doucement sentir ! Je crois parcourir encore « ces déserts de la campagne de Rome, cette « villa Adrienne où je me suis assis plus « d'une fois sur la mousse à vos genoux, « cette fraîche vallée de Tivoli où je vous ai « fait descendre un peu vite et presque mal- « gré vous au pied des cascatelles. Ah ! mon « Elisa, le beau jour ! le délicieux voyage ! « Amie, que vous étiez jolie et que vos joues « se couvraient d'une agréable rougeur quand

« tant de grâce vous attirait sans le vouloir
« quelque compliment italien du passant! Et
« moi, donc ? Que portais-je dans mes yeux ?
« Quel feu les animait ? Quel sentiment in-
« volontaire perçait dans mes discours les plus
« indifférents et dans mes moindres actions,
« puisque le petit page qui vous servait de
« guide disait à son camarade, en me mon-
« trant du doigt: *fa l'amore*! Etait-ce, Elisa,
« que mes regards, pleins d'amour comme mon
« cœur, lui faisaient comprendre une langue
« qu'il ne savait pas ? Ou vous trouvait-il si
« charmante qu'il pensait qu'on ne pouvait
« pas vous connaître sans vous aimer d'a-
« mour (1) ? »

Son âme, d'une sensibilité féminine, se laisse aller au souvenir avec volupté. Il repasse par tous les lieux qui ont vu son bonheur, et sont par cela même embellis à ses yeux.

« Si nous étions en Italie, je vous dirais :
« Samedi prochain, à Saint-Pierre ! Il était si
« doux de se parler tout bas en se promenant

(1) Casimir à Elisa, 1827. (Inédite.)

« sous la nef à la nuit tombante. Quel calme !
« Quelle solitude au milieu de la foule !
« Comme on oubliait les autres et comme ils
« vous oubliaient ! On n'était vu que de Dieu,
« et lui seul est indulgent. C'est là que j'ai
« commencé à vous aimer, Madone chérie ;
« aussi, dans mon amour, il y a quelque chose
« d'exalté, de divin, d'éternel ; mais il tient
« cela bien plus de vous que des lieux où il a
« pris naissance. Mon Elisa de Foligno, je
« me sens pour vous cette ferveur de tendresse
« dont nous aimons ce qui nous élève au-des-
« sus de nous-mêmes ; mais cependant, moi qui
« ne suis pas d'une nature toute divine comme
« la vôtre, il faut bien que je mêle à mes ado-
« rations quelque peu de cette flamme ter-
« restre que les anges peut-être dédaigne-
« raient moins que vous, s'ils pouvaient la
« connaître (1). »

Le voici qui se laisse aller peu à peu au sentiment religieux ; son cœur, en s'ouvrant, jouit si magnifiquement du bonheur d'aimer qu'il

(1) Casimir à Elisa, 1829. (Inédite.)

embrasse dans son amour la nature et Dieu même : cet amour fait naître la foi.

« N'y a-t-il pas quelque chose de sacré dans « un amour qui nous a tant de fois réunis dans « les temples d'Italie et de France ? Ne sera- « t-il pas éternel comme ce Dieu qui en a été « le confident, et qui m'a entendu mêler des « prières pour toi aux tendres promesses que « je te faisais ? N'est-ce pas dans un temple « que pour la première fois j'ai osé presser ton « bras, que j'ai murmuré mon premier aveu, « que je t'ai donné cet anneau qui est un pré- « sage... Dieu nous bénissait de venir nous « aimer sous ses yeux, de Lui offrir l'hom- « mage de notre félicité sur la terre (1). »

« J'ai prié, j'ai prié avec ferveur, vous « m'avez converti. Je suis pieux. Comme le « malheur a son comble, l'excès du bonheur « fait naître la crainte, et la crainte ramène « les hommes à Dieu. J'ai humilié mon cœur « devant Lui ; j'ai déposé à ses pieds toute « vanité humaine ; je Lui ai demandé dans

(1) Casimir à Elisa, 22 juin 1829. (Inédite.)

« l'ardeur de mon amour, dans l'effusion de « ma reconnaissance, qu'Il me rendît, mon « Elisa, digne de votre tendresse, ou que vous « fussiez toujours assez aveugle pour qu'au- « cun autre ne vous parût plus digne d'être « aimé (1). »

« Je ressemble à un enfant qui joue avec « la flamme qui peut le consumer. Oui, tu « l'as souvent remarqué, il y a quelque chose « d'un enfant dans ma nature. Je pourrais « mêler une folie aux paroles les plus sérieu- « ses, rire au milieu des larmes, et je n'en ai « pas pour cela un cœur moins profondément « sensible, moins ferme dans sa résolution, « moins capable d'un éternel attachement (2). »

Par ces lettres, nous suivons les phases du roman, et nous pénétrons dans l'intimité de ce cœur amoureux. Il avoue la naïveté de ses croyances qui s'attachent aux moindres signes. Lui, le sceptique, a foi dans les présages. Un arbre à la Madeleine a été surnommé le marronnier d'Elisa, et chaque fois que

(1) Casimir à Elisa, 1829. (Inédite.)
(2) Casimir à Elisa, 9 juillet 1829. (Inédite.)

cet arbre paraît souffrir, Casimir croit qu'Elisa souffre aussi :

« C'en est fait ! je crois aux pressentiments,
« je crois aux rêves, à ce langage mystérieux,
« à tous ces liens invisibles qui unissent encore
« deux âmes séparées l'une de l'autre. Hier
« soir, j'ai trouvé votre petit arbuste planté
« dans mon Elysée moins vert que de cou-
« tume ; j'ai vu avec effroi qu'il avait perdu
« une partie de ses jolies feuilles argentées
« que vous aimez tant. J'ai appelé le jardinier
« pour lui reprocher sa négligence et pour
« lui dire qu'il ne gagnait pas la rente que lui
« faisait votre arbuste. Il s'est excusé ; il m'a
« montré les nouveaux bourgeons qui cou-
« vrent ses rameaux, qui s'ouvrent déjà et
« prouvent que son feuillage va redevenir plus
« touffu et plus beau que jamais. Ah ! que sa
« fraîcheur renaissante soit un présage comme
« le deuil de ses feuilles à demi fanées en
« était un pour moi. J'ai foi dans ses promesses
« comme dans les vôtres ; si je perdais cet
« espoir, je quitterais à l'instant la Madeleine
« pour vous, au risque de vous faire des

« ennemis. Si vous avez le courage de rire « encore, ne riez pas cependant de ma supers« tition : sa force, sans doute, vient de ma « faiblesse. Mais serais-je aussi faible si j'ai« mais moins ? La superstition est naturelle « à tous ceux qui ont beaucoup à perdre... « Elle est la religion de toutes les âmes sen« sibles et passionnées, elle est la mienne (1). »

Nulle part, dans ses poèmes ni dans ses pièces, l'âme de Casimir Delavigne ne se révèle plus délicate et plus sensible que dans ces lignes :

« Je passe des journées entières plongé, « enseveli dans ton souvenir. Je deviens comme « insensible à tout ce qui se passe autour de « moi ; le soir, j'ai de longues conversations « avec ton étoile, quand les nuages me per« mettent de la voir. Je cause avec elle de ses « amours ; oui, je suis sûr qu'il y a dans un « coin du ciel, loin, bien loin, au fond de « l'infini, un astre qu'elle aime et dont elle ne « peut se rapprocher. Peut-être est-ce folie, « mais je lui crois une passion malheureuse,

(1) Lettre de Casimir à Élisa, 1829. (Inédite.)

« parce qu'elle a l'air de rêver tristement « comme ton Casimir (1). »

Voici comment il les écrit, ces lettres.

« Quelle est celle de mes lettres qui s'est « perdue ? que renfermait-elle si ce n'est « l'expression d'un amour plus passionné, « plus malheureux que jamais ? J'écris comme « je parle, sans chercher ni mes sentiments, « ni mes mots. Comme je n'ai qu'une pensée, « mes lettres doivent se ressembler toutes et « pas une d'elles ne laisse dans ma mémoire « plus de trace qu'une autre. Je n'en conserve, « quand elles sont parties, que l'impression « qui me reste après un entretien où je t'ai dit « beaucoup de choses tendres (2). »

Il ne se laisse pas aller seulement au charme de son amour ; il ne s'endort pas dans des rêveries poétiques. Ses convictions lui tracent un devoir au point de vue politique, et il tient à le remplir. « En 1827, sous le ministère « Villèle, l'Académie, qui formait alors un « groupe réactionnaire, inquiète de l'aggrava-

(1) Casimir à Elisa, 1829. (Inédite.)
(2) Casimir à Elisa, 30 juillet 1829. (Inédite.)

« tion de la loi contre la presse, proposa par
« la voix de M. de Lacretelle d'aller porter aux
« pieds du roi l'expression de son inquiétude.
« Aussitôt les journaux conservateurs prennent
« très vivement l'Académie à partie. Les
« foudres ministérielles s'abattent sur les fron-
« deurs les plus en vue. Lacretelle est révoqué
« de ses fonctions de censeur ; Villemain,
« chassé du Conseil d'Etat ; Michaud, destitué
« de sa place de lecteur du roi. A la séance
« suivante, les trois académiciens sont accueillis
« avec transports, embrassés par leurs col-
« lègues, et Casimir Delavigne propose qu'on
« envoie une délégation au domicile des trois
« victimes du despotisme, pour les féliciter de
« leur disgrâce (1). »

Pendant ces débats, Casimir écrit à sa fiancée :

« Des intérêts que je ne pouvais pas négliger,
« car ils sont plutôt ceux des lettres que les
« miens, m'ont privé jusqu'à présent du plai-
« sir de vous répondre. Je ne m'excuse point

(1) *Journal des Débats* du 13 au 26 janvier 1827.

« ici, je sais que vous me louerez d'avoir sacrifié
« mon plaisir et mon bonheur à un devoir.
« Vous savez par les journaux ce qui s'est
« passé à l'Académie, et vous comprendrez
« pour quelles raisons je ne vous en parle
« point. C'est pour l'Académie que je vous
« abandonne. Elle s'honore trop aujourd'hui
« pour que je ne sois pas justifié par ce seul
« mot (1). »

Il fait toujours passer le bonheur des autres avant le sien :

« Que mon Elisa me pardonne : je ne la
« verrai que ce soir ; une pauvre vieille femme
« réduite à la dernière misère me force d'aller
« à l'Académie. Il faut que je la protège et
« que je lui donne ma voix ; elle assure que la
« dernière séance pour les *prix de vertu* doit
« avoir lieu aujourd'hui, et la vertu, même dans
« ce monde, n'obtient pas sa récompense sans
« protection. Elle m'a raconté en pleurant
« ce qu'elle a fait ; j'espère pouvoir lui être utile.
« Je retarderai donc de quelques heures le

(1) Casimir à Elisa, 1827. (Inédite.)

« bonheur dont je dois jouir aujourd'hui ; mon « amie ne saurait m'en vouloir (1) ? »

Et ceci encore : « Il y a de cela bien long- « temps, j'étais encore écolier, et je lisais l'*E-* « *mile* sous les arcades du Panthéon ; j'ai senti « naître en moi le désir d'être meilleur. Je « l'aime, ce livre qui le premier m'a fait trou- « ver du goût à tout ce qu'il y a de bon et de « noble ; il restera un des livres de ma prédi- « lection. Eh bien ! mon Elisa, le croiras-tu, « tes lettres reproduisent en moi cette impres- « sion profonde dont peu à peu le souvenir « s'était presque effacé. Oui, elles aussi, lais- « sent au fond de mon âme le besoin de « devenir meilleur (2). »

Dès que sa santé le lui permit, Casimir Delavigne travailla de nouveau pour la scène. *La Princesse Aurélie*, commencée pendant le voyage en Italie, va être achevée en mars 1824. Cette interruption de deux années nuisit à la composition de la pièce. Lorsque Delavigne la commença, il y avait glissé, comme c'était de

(1) Casimir à Elisa, 1829. (Inédite.)
(2) Casimir à Elisa, 21 octobre 1829. (Inédite.)

mode alors, quelques allusions ironiques sur la tyrannie du ministère Villèle : Barthélemy dans *la Villiade*, P.-L. Courier, Béranger, lui avaient donné l'exemple. Lorsque la pièce fut jouée, le ministère Villèle était remplacé par le ministère Martignac, libéral. Toutes les allusions tombaient.....

Le moment de la lecture arrivé, Delavigne n'est pas encore prêt ; sans Mlle de Courtin, il reculerait une fois de plus.

« Tu l'as voulu, chérie, et la lecture que je
« désirais retarder de quelques jours encore a
« été faite vendredi. Tes ordres sont exécutés,
« mais ton Casimir en est resté un peu pâle et
« fatigué. Cependant il se porte à merveille,
« ses couleurs lui reviennent, et demain soir
« tu le verras tout fier de sa santé (1). »

La pièce est reçue à la Comédie-Française et représentée le 6 mars 1828, mais n'y obtient pas le succès des précédentes.

L'auteur se rend compte de son erreur et des raisons de cette chute :

(1) Casimir à Elisa, 12 avril 1827. (Inédite.)

« Le laurier qu'on a planté pour moi derrière « ton banc a un peu souffert. Est-ce de l'orage « d'*Aurélie* ? Je l'avoue, ton rosier a été malade « dans le même temps. Mais quand le laurier « de Casimir souffre, il faut bien que le rosier « d'Elisa partage son sort. Aussi pourquoi « ai-je fait un ouvrage où je mettais mon « esprit à la place de mon âme ? C'est ma « faute. Tu lui cherchais un mérite à cette « comédie, mais tu ne pouvais l'aimer. Elle « laissait ton cœur tranquille. Ah ! mes vers « l'agiteront violemment désormais ; je m'es- « sayerai sur lui à émouvoir tous les autres et « puissé-je te faire assister avant un an à « l'un des plus beaux triomphes de ma « vie (1). »

Il parle sans amertume de son insuccès. Son plus grand chagrin est de penser qu'Elisa peut en souffrir. Scribe, qui voyait en son ami uniquement un poète lyrique, disait à propos d'*Aurélie* :

« Nous aurions eu Germain et moi le même

(1) Casimir à Elisa, 1829. (Inédite.)

« succès avec *la Princesse Aurélie* qu'avec *le* « *Diplomate*, parce que nous l'aurions fait en « deux actes et non en cinq, et que nous l'au- « rions écrite en prose. Ce sont les vers qui « ont perdu Casimir ; il les fait trop bien, il en a « trouvé de trop jolis. L'étoffe était trop mince « pour les broderies, l'habit a craqué. Voilà ce « que c'est que d'être poète. »

La pièce eut en tout quatorze représentations.

En 1828, Casimir Delavigne fit recevoir au Théâtre-Français un nouveau drame, *Marino Faliero*. Il attendit d'abord trois mois, pendant lesquels Mlle Mars, l'interprète principale, répétait *Henri III*, puis, voyant que cette artiste devait prendre ensuite deux mois de congé, Casimir s'impatienta et Jouslin de la Salle lui ayant déjà offert son théâtre de la Porte-Saint-Martin, il lui écrivit :

« Mon cher ami,

« Une distribution impossible à la Comédie- « Française me laisse entièrement libre. Avec « Ligier, Lockroy et Mme Dorval, *Marino* vous « appartient. Je voudrais m'entendre avec vous

« sur bien des choses. Seriez-vous assez bon « pour venir me voir aujourd'hui (1)? »

La Porte-Saint-Martin, fière de sa conquête, fit tout pour contenter l'auteur : Ligier, qui venait d'entrer à l'Odéon, rompit son engagement pour créer le rôle du Doge. Lockroy en fit autant au Gymnase, où Poirson lui réclama un dédit de 10.000 francs. Enfin Mlle Dorval accepta le rôle d'Hélène qui ne lui convenait guère. Autant Mlle Mars était la femme des créations de Casimir Delavigne, autant la fougueuse Mlle Dorval l'était peu. Ces deux artistes représentaient par leurs talents si opposés les deux genres littéraires de l'époque.

« Marie Dorval, la voix rauque, les épaules « voûtées, le geste si familier que dans les scènes « sans passion il devenait vulgaire, était roman- « tique par son physique autant que par son « jeu ; elle avait un feu et une âme qui lui fai- « saient regarder avec dédain sa gracieuse « rivale du Théâtre-Français. »

C'est elle qui, à l'une des répétitions d'*Antony*,

(1) Jouslin de la Salle : *Souvenirs*. (*Revue française*, 1858.)

à la Porte-Saint-Martin, ne trouvant pas l'intonation de sa dernière phrase, interpella Dumas : « Es-tu là, mon auteur ? — Oui, qu'y « a-t-il ? — Comment Mlle Mars disait-elle : « Mais je suis perdue, moi ? — Elle était « assise et se levait. — Bon, reprit Dorval, « alors je serai debout et je m'assiérai (1). »

Le passage de Delavigne chez les « Volsques du boulevard Saint-Martin » fit sensation dans Paris, et la pièce eut 130 représentations consécutives avant d'être jouée aux Français.

Les louanges ne furent pas ménagées à Delavigne. Charles Nodier disait : « Il n'y a « nulle part, selon moi, de scène plus magni- « fique, et je n'excepte ni Shakespeare, ni Es- « chyle, que celle de la dernière entrevue de « Faliero et de sa femme... »

Le 30 mai 1830, le jour anniversaire de la première de *Faliero*, Casimir écrivit à Mlle de Courtin :

« Je me suis rappelé avec attendrissement « vos inquiétudes pour un ouvrage que j'avais

(1) *Mémoires* d'Alexandre Dumas.

« si rapidement composé, dans le seul but de « vous plaire, que j'avais mis sous votre pro- « tection, et dont vous avez fait la destinée. « Vous souvenez-vous, ange adorable, de cette « soirée, de ce moment décisif et terrible où « le public en silence recueillit son attention « pour prononcer mon arrêt ? Quelle émotion « s'éleva dans mon âme ! Nous ne pouvions « nous voir, et nous étions à si peu de distance « l'un de l'autre ! Mais je savais que vous par- « tagiez mon supplice, et je souffrais pour « tous deux. »

C'est pour elle qu'il travaille désormais, c'est en pensant à elle qu'il espère trouver l'inspiration.

« Que Dieu qui m'entend et qui bénira « notre union renouvelle encore plus d'une « fois pour vous cette heureuse soirée ! Que « *Louis XI* (1) vous donne le spectacle d'un « triomphe plus beau et plus glorieux encore ! « qu'il inonde votre cœur d'une joie plus déli-

(1) Il avait commencé cette pièce en Italie en 1826. La mort de Talma la lui fit abandonner ; il ne la reprit qu'en 1830, après avoir vu Ligier dans Marino Faliero.

« cieuse au moment de recevoir un titre qu'il me
« sera doux de vous donner! Que vous puissiez
« vous parer de mon triomphe à tous les yeux
« et en accepter l'hommage au milieu de ma
« famille ! Ah ! je l'aurai, je l'espère, ce bonheur;
« il ne me sera refusé ni par le public ni par
« vous, et quel vœu me restera-t-il à former,
« que me manquera-t-il sur la terre quand je
« posséderai pour toujours le trésor conquis
« par mes travaux et que vous aurez reçu, sous
« de si heureux auspices, le nom de votre
« Casimir (1). »

« Vous voulez que je travaille ; vous me de-
« mandez des triomphes... Que j'aime à vous
« voir user de votre empire ! Que votre puis-
« sance est grande et qu'il m'est doux de m'y
« soumettre !... Ecoutez bien, et vous saurez
« comment votre lettre a changé une résolution
« que j'avais prise la veille : on m'avait écrit
« au nom de la ville de Rouen pour me de-
« mander un discours en l'honneur de votre
« vieil ami Corneille, à qui l'admiration un

(1) Casimir à Elisa, s. d. (Inédite.)

« peu tardive de ses compatriotes veut enfin
« élever une statue. Ce discours doit être lu
« dans une représentation solennelle donnée
« au théâtre du 12 au 15 de ce mois. Me
« sentant incapable de faire des vers, je m'étais
« excusé sur le mauvais état de ma santé ; ma
« lettre, que j'avais relue avec joie, parce qu'elle
« m'assurait la douce liberté de penser à vous
« pendant huit jours tout à mon aise, ne
« devait partir que le soir. La vôtre est arrivée.
« Vous connaissez toutes mes superstitions,
« toutes mes folles idées. Il m'a semblé qu'en
« me donnant l'ordre de travailler vous me
« commandiez de faire ce discours et qu'il
« serait beau si je n'hésitais pas à vous obéir.
« J'ai déchiré ma réponse à la ville de Rouen ;
« j'ai promis d'entreprendre cette tâche difficile
« qui devient presque une improvisation (1). »

« Il est achevé, mon amie, il est achevé, ce
« discours. Mais sera-t-il digne de lui et de vous ?
« S'il manque de pureté, aura-t-il au moins
« cette chaleur, cet entraînement que donne

(1) Casimir à Elisa, 4 août 1829. (Inédite.)

« l'improvisation ? L'aurai-je bien loué, ce poète
« que vous portez dans votre cœur ? Si cela
« est vrai, que je vous en remercie ! Je ne puis
« vous envoyer ces vers ; je n'ai pas eu le temps
« de les écrire et ils sont encore dans ma tête.
« Demain, de grand matin, je pars pour
« Rouen... Je vais tout brusquer ; je n'ai
« qu'une idée : celle de vous revoir. Que m'im-
« porte le reste (1) ? »

« Nous venons d'arriver, mon Elisa ; tous
« les voyageurs dorment déjà et moi je veille
« pour vous écrire. Ils ne savent pas combien
« le bonheur vaut mieux que le repos, ou
« plutôt ils n'aiment pas et ne peuvent com-
« prendre qu'une lettre écrite à une personne
« qu'on aime délasse plus que le plus doux
« sommeil.

« Je vous le raconterai, ce voyage, amie...
« Germain est descendu vers 6 heures 1/2, au
« moment où je cachetais le petit billet que je
« vous ai adressé hier ; il a donné le signal du
« départ et nous sommes montés en voiture

(1) Casimir à Elisa, 11 août 1829. (Inédite.)

« avec ma sœur et deux jeunes personnes. Vous
« avez abrégé pour moi les ennuis du voyage,
« grâces vous soient rendues ! Votre image
« ne m'abandonne jamais dans mes peines, et
« elle donne un charme de plus à mes jouis-
« sances. Tout le monde est arrivé en bonne
« santé, et nous avons ri en passant devant le
« théâtre où l'on se battait déjà pour s'assurer
« des places. Après un grand dîner de céré-
« monie, nous sommes allés nous ensevelir
« dans une loge de rez-de-chaussée, noire
« comme une caverne mais plus grande
« encore que cette loge de Rome où j'ai été
« si heureux près de vous. Le directeur nous
« l'avait gardée ; par cela même notre secret
« avait un peu transpiré, et votre pauvre
« Messénien n'était pas sans inquiétudes. On
« a joué d'abord un opéra de Boïeldieu, qui
« est né à Rouen et qui avait aussi voulu
« fêter Corneille. Ensuite est venu le discours.
« Lafon l'a récité mieux que je ne le croyais,
« bien qu'il n'ait pu se corriger de quelques-
« uns de ces défauts dont je vous ai parlé. Mais
« le public était tout indulgence pour l'auteur

« et pour l'acteur ; les vers ont été reçus avec
« un enthousiasme patriotique, interrompus
« par des bravos et des trépignements prolon-
« gés, car le parterre est debout, et c'est
« surtout avec ses pieds qu'il applaudit. Les
« derniers mots du discours ont produit un
« effet que je n'osais en attendre. L'assemblée
« entière s'est levée en battant des mains ; les
« cris ont redoublés ; on a couvert de laurier
« le buste de notre Corneille ; son nom était
« dans toutes les bouches, et j'ai senti un mou-
« vement de joie au fond de mon cœur en
« pensant que tout cela était votre ouvrage et
« que pour vous obéir j'avais contribué en
« quelque chose aux hommages dont on se
« plaisait à entourer le poète qui vous est
« cher.

« Mais le public ne s'est pas borné là : il a
« voulu voir un autre poète que vous admirez
« moins mais que vous aimez plus ; il a de-
« mandé votre Casimir à grands cris ; on a dit
« de tous côtés qu'il était dans la salle ; quel-
« ques regard se sont tournés vers notre loge
« et nos dames ont été forcées de se retrancher

« derrière leurs grilles contre les entreprises
« de l'orchestre. On est venu du théâtre frap-
« per à notre porte : jugez de l'effroi général.
« Heureusement, dans une petite pièce
« voisine, se trouvaient des décorations et des
« meubles. Je me suis caché derrière le coffre
« aux sequins du Calife de Bagdad, et Germain
« a répondu intrépidement que je n'étais pas
« là ; les dames l'encourageaient, et l'on a eu
« toutes les peines du monde à commencer la
« tragédie. Mais après la Messénienne des
« *Adieux à Rome*, chantés par Nourrit avec
« l'âme et le talent que vous lui connaissez, le
« bruit s'est renouvelé de plus belle, et le
« public est devenu si terrible que je me suis
« enfui ; on ne savait que faire ni que dire pour
« le calmer ; mais rien au monde ne m'aurait
« décidé à paraître : vous savez que je ne puis
« souffrir le triomphe en face. A la bonne
« heure quand je serai en marbre, si je mérite
« jamais qu'on m'apporte ainsi sur un théâtre ;
« alors le temps aura passé sur mes ouvrages,
« et s'ils vivent encore l'hommage sera juste.
« Après des cris inutiles, le public s'est retiré

« de lassitude. Je suis retourné au théâtre pour « remercier et féliciter les acteurs ; ensuite « nous avons assisté à un grand souper qui nous « attendait, et à deux heures du matin nous « étions sur la route de la Madeleine (1). »

C'est encore là qu'il se trouvait le 29 juillet 1830, étant allé prendre un peu de repos à la campagne. Il n'assista donc pas aux trois Glorieuses, et lorsqu'il revint à Paris avec son frère, rappelé par le bruit du canon, la révolution était terminée. Ils s'attendaient tous deux à apprendre la défaite de la cause populaire et, tout surpris, n'eurent que le temps de courir féliciter leur prince favori.

Lorsque Zimmerman voulut faire la musique d'une cantate pour glorifier la victoire du peuple, Dumas raconte qu'il vint d'abord le trouver :

— « Mon ami, lui dis-je, allez demander « cela à un homme qui ne se soit pas battu, à « un homme qui n'ait rien vu, à un poète qui « ait une campagne et qui par hasard soit resté

(1) Casimir à Elisa, août 1829. (Inédite.)

« à cette campagne pendant les trois jours, et
« il vous fera cela à merveille. Mais moi qui
« ai vu, moi qui ai agi, moi qui ai pris part à
« la chose, je ne ferai rien de bon et resterai
« toujours au-dessous de ce que j'ai vu (1). »

On alla trouver Delavigne, qui fit *la Parisienne.* Il écrit aussitôt à Elisa.

« Demandez à cette Liberté si belle et à cette
« France qui pleure de m'inspirer un hymne
« digne de vous. Je consacre le peu que j'ai de
« force à chanter mes concitoyens morts pour
« la patrie et à vous mériter par quelque gloire. »

Ce chant populaire, qui eut en 1830 une vogue universelle, donna lieu à bien des commentaires : certains dirent que ce n'était qu'une cantate inspirée par les enrôlés d'Italie et remaniée pour la circonstance, et Castille-Blaze écrivait à Dumas :

« Un fait assez curieux, c'est que ce sont les
« Allemands qui nous ont fourni deux airs
« pour deux révolutions : l'un, un cantique
« allemand qui devint *la Marseillaise*; l'autre,

(1) *Mémoires* d'Alexandre Dumas, v. VII, p. 65.



Assiette de la Parisienne.

« un air que Marie-Antoinette avait apporté
« de Vienne, celui de *la Parisienne.* »

La Parisienne devint en 1830 le chant populaire par excellence : « Quelques mois après « la révolution de Juillet, dit Legouvé, je me « trouvais un soir à l'orchestre du Théâtre-« Français assis à côté de Nourrit. Tout à coup « s'élève au milieu du parterre un assez grand « bruit ; quelques spectateurs qui l'avaient « reconnu se retournent de son côté en l'ap-« plaudissant, et j'entends des voix s'écrier : « *La Marseillaise ! la Marseillaise !*... On sait « qu'à ce moment *la Marseillaise* se chantait « sur tous les théâtres. Nourrit entend l'appel, « monte sur la banquette, entonne l'hymne « patriotique et en chante tous les couplets « avec autant d'énergie et de puissance de « voix que s'il eût été sur la scène... Enthou-« siasmé, le public s'écria : *La Parisienne !*... « *la Parisienne !*... Nourrit remonta sur la « banquette et chanta *la Parisienne* avec la « même fougue (1). »

(1) *Soixante ans de souvenirs* de Legouvé, v. II, p. 127.

La situation très modeste qu'avait Casimir Delavigne comme bibliothécaire du duc d'Orléans prit une importance tout autre quand il devint bibliothécaire du roi. Dumas brigua longtemps ce titre. Lorsque Oudard (1) lui demanda, après le succès d'*Henri III*, quelle place il désirait dans la maison du roi : « Celle de collègue de Casimir Dela-« vigne à la bibliothèque. » — Oudard laissa « échapper un mouvement qui voulait dire : « Vous êtes bien ambitieux, mon ami. — « Ah ! oui, je comprends, reprit-il, ce sera dif-« ficile. — Dame, nous avons déjà Casimir « et Vatout, un bibliothécaire et un sous-« bibliothécaire. » — « Sans doute, et c'est « beaucoup, n'est-ce pas, quand on n'a pas « de bibliothèque (2) ? »

Les grands événements se succèdent pour Casimir Delavigne. Le 1er novembre 1830 est le jour si désiré de son mariage. Dans cette circonstance, la destinée réunit encore le sort des deux frères. Germain épousa le même jour

(1) Attaché à la Maison du roi.
(2) *Mémoires* d'Alex. Dumas, v. V, p. 132.

Mlle Letourneur. Ils se marient tous deux à minuit, à Saint-Vincent-de-Paul.

— « Nous nous marions tous les deux jeudi soir », dirent-ils au roi.

— « Ah! »

— « A la même heure. »

— « Ah! »

— « Dans la même église ».

— « Ah! et avec la même femme? »

Ce fut une vraie joie pour la reine Hortense que cette union de sa fille d'adoption avec le poète pour lequel elle avait tant de sympathie. Ne pouvant assister au mariage, elle écrit à Casimir : « Combien votre lettre m'a fait plaisir !
« Vous réalisez un de mes vœux les plus chers,
« et mon seul regret est que ce bonheur soit
« placé si loin de moi. Je vous remercie de
« m'en rapporter quelque chose. Oui, c'est
« bien à vous à qui j'aurais confié le sort de
« la femme qui m'intéressait le plus ; aussi vous
« savez que mes désirs depuis longtemps
« étaient d'accord avec vos projets. Je n'ai pas
« besoin de faire des vœux pour vous. J'en fais
« pour moi : c'est de pouvoir être un jour

« témoin de votre bonheur. Le sort qui me « poursuit toujours me doit des compensa- « tions, et c'est dans la félicité de ceux que « j'aime que j'espère les trouver (1). »

(1) La reine Hortense à Casimir Delavigne, Rome, 26 décembre 1830. (Inédite.)

CHAPITRE VII

La famille Delavigne aux Menus-Plaisirs. — Germain dans son nouveau poste. — Casimir à Fontainebleau. — *Une semaine à Paris.* — *La Varsovienne.* — *Louis XI.* — *Les Enfants d'Edouard.* — Casimir refuse la députation. — Son séjour à Plombières.

Rue Bergère, n° 2, au Conservatoire du mobilier de la couronne et des Menus Plaisirs du roi, toute la famille Delavigne s'installa en 1832.

Elle s'était augmentée par les nouveaux mariages de deux charmantes femmes et de deux enfants. C'est Germain, cette fois, qui, nommé au poste de conservateur du Mobilier de la couronne et directeur des Menus Plaisirs du

roi, eut la joie de pouvoir offrir à ses parents cette hospitalité.

Il conserva dans sa nouvelle situation son caractère simple, recherchant toujours la tranquillité; il lui fallait ses chers livres pour les consulter à sa guise, et son bonheur était au comble s'il pouvait ensuite faire profiter son frère et ses amis de ses connaissances si étendues. Sa mémoire prodigieuse était rarement en défaut. Casimir disait de lui : « Quand il « me manque un renseignement, je feuillette « Germain. »

Avec un jugement très sûr pour toutes les œuvres littéraires et surtout dramatiques, il voyait du premier coup d'œil si une pièce devait réussir. Legouvé, qui ne manquait jamais de prendre son avis avant de présenter un ouvrage au théâtre, l'appelait son conseiller dramatique.

« Quelle aimable et originale figure que « celle de Germain Delavigne! dit-il. Un grand « nombre de comédies charmantes sont signées « de lui, pas une de lui seul. Il était incapable « de faire une pièce sans collaborateur, non

« par stérilité d'esprit : je n'en ai pas connu
« de plus fin, de plus fécond, de plus
« plein d'idées de détail et d'idées d'en-
« semble ; mais sa chère paresse l'empêchait
« d'accomplir à lui tout seul la rude besogne
« de l'enfantement dramatique... Lorsque
« les trois amis se réunissaient, Casimir
« apportant un canevas de tragédie, Scribe
« une idée de vaudeville, Germain apportait,
« lui, son goût exquis et sa part d'invention
« dans les pièces des deux autres. Avec sa
« bonne figure rouge et placide, son sourire
« spirituel, il jouait le rôle de Chapelle dans
« les soupers d'Auteuil, ou plutôt, entre ses
« deux ardents amis toujours en gestation, il
« était à l'état de père suppléant, donnant un
« mot spirituel à celui qui demandait un mot
« spirituel, et mettant à leur disposition son
« immense lecture. Le contraste du caractère
« des trois amis était écrit dans leurs habitudes
« de travail : Casimir travaillait toujours en
« marchant : Scribe, toujours assis ; Germain,
« toujours couché. A peine sorti de son lit, il
« s'installait sur un canapé. Il vivait sur le

« dos comme un Oriental ; seulement, au lieu « de fumer, il prisait, et au lieu de rêver, il « lisait (1). »

En collaboration avec Scribe, Germain continuait toujours à travailler pour le théâtre. Ils avaient donné au Gymnase, en 1827, *le Diplomate*, en 1828, *le Baron de Trink*, puis, la même année, Auber leur ayant demandé un livret d'opéra, ils écrivirent pour Mlle Taglioni *la Muette de Portici*, ne trouvant à l'Opéra aucune chanteuse qui leur plût.

Tout le succès revint à la danse : « *La* « *Muette*, en deux représentations, a grossi « d'une somme de 15.000 francs la caisse du « théâtre; ce succès est dû en partie à une « scène nouvelle où Mlle Taglioni déploie tout « ce qu'elle a de charme et de talent (2). »

Le 2 août 1828, Casimir écrit à son frère : « J'ai voulu voir hier *la Muette*, mais il y « avait un tel monde à cette 35e représentation « qu'en arrivant au commencement du 1er acte

(1) *Soixante ans de souvenirs* de Legouvé, v. II, p. 249.
(2) Le rôle de Masaniello fut créé par Nourrit.

« il m'a été impossible de trouver une place. « Les couloirs de l'orchestre étaient pleins « jusqu'au comble (1). »

Robert le Diable ne fut pas un moindre succès que la *Muette*. Meyerbeer en avait fait d'abord un opéra comique; mais voyant la supériorité d'exécution de l'Académie royale de musique, il pria Scribe et Germain Delavigne de transformer leur pièce en un opéra (2). La première représentation le 22 novembre 1831 fut fertile en incidents tragico-comiques.

« Au 3e acte, un portant chargé de quinquets « faillit choir sur Mlle Dorus, au moment où « elle entrait en scène.

« Après le chœur des démons, un grand « rideau de nuages se détacha et tomba sur « l'avant-scène. Mlle Taglioni, étendue sur son « tombeau, en sa qualité de statue non encore « animée, n'eut que le temps de revenir à la « vie et de sauter au loin pour n'être pas griè- « vement blessée.

(1) Casimir à Germain, 2 août 1828. (Inédite.)

(2) Pour cette raison, le compositeur, au lieu d'avoir la moitié des droits d'auteur comme il est d'usage, n'en eut qu'un tiers.

« Au dénouement, au moment où Bertram « est englouti, M. Levasseur a vacillé, en tom- « bant dans une trappe, entraîné malgré lui « par la situation. M. Nourrit, qui s'avançait, y « disparut; des cris se sont élevés de toute part « et Mlle Dorus n'a eu que le temps de s'as- « seoir sur la scène pour ne pas être englou- « tie à son tour... Enfin M. Nourrit a reparu, « et l'on a été rassuré sur son sort, mais cet « incident avait tout rompu et le chœur final « n'a pas été exécuté (1). »

Robert le Diable fut aussi bien accueilli du public qu'il avait été mal reçu par M. Véron, directeur de l'Opéra. Celui-ci s'attendait à une chute, et demanda à Meyerbeer 60 à 80.000 fr. pour monter l'ouvrage. Ce fut un des beaux succès du compositeur.

Nourrit fut excellent dans le rôle de Robert; il avait pourtant bien fatigué sa voix en chantant *la Parisienne* en plein air, et Meyerbeer chercha autant que possible à lui alléger le rôle.

(1) *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, par Véron, T. III, P. 162.

Grâce aux relations presque amicales des deux frères avec le roi Louis-Philippe, la fortune continue à sourire à cette famille devenue en quelque sorte officielle. Casimir partage les honneurs de son frère aîné, c'est lui qui est chargé par le roi de l'organisation de la bibliothèque à Fontainebleau ; il souffrit pourtant de cette marque de confiance, sa tendresse familiale lui faisait sentir tout l'ennui d'un départ, même de peu de temps, en laissant derrière lui sa femme et son fils. C'est souvent deux fois par jour qu'il écrit à Elisa pour tromper son attente.

« Je suis parti par une détestable voiture « dont je suis enchanté d'avoir fait l'épreuve « à moi tout seul. Quel équipage pour un « homme de cour ! Eh bien ! cette voiture m'a « secoué si fort et si bien qu'elle a guéri radi- « calement ma migraine en moins de deux « heures. Il est vrai que je suis brisé ; nos « trois chevaux, qui tiraient et qui ne « traînaient pas, ont failli nous laisser en « route... Enfin nous sommes arrivés ici « à 7 heures du soir. Je suis descendu de voi-

« ture comme un prisonnier qui a fait son « temps ou plutôt sa perpétuité, car j'ai cru « que mon supplice ne finirait jamais. Je ne « te dirai pas combien nous avons fait de « voyages dans les immenses cours du châ- « teau, moi, ma malle et mon sac de nuit, « avant d'arriver à notre destination .. J'ai « rendez-vous à six heures demain matin « dans la bibliothèque (1). »

« *Lendemain*, *9 heures du matin.*

« Dès qu'il a fait jour, j'ai couru à la biblio- « thèque et je me suis installé enfin, après « m'être perdu deux ou trois fois dans un « labyrinthe de cloîtres et de galeries dont j'ai « eu grand'peine à me tirer. Je sais une bonne « moitié de mes livres par cœur et je viens de « rentrer pour déjeuner avec une tasse de « café (2). »

« Mon Elise, le roi est arrivé hier à 6 « heures ; il a été bon et aimable pour moi, et « m'a ôté l'embarras d'aller chercher mon

(1) Casimir à Elisa, 1833. (Inédite.)
(2) Casimir à Elisa, 1833. (Inédite.)

« déjeuner et mon dîner dans la ville en m'in-
« vitant pour tout le temps de son séjour ici ;
« j'ai trouvé quelques-uns de mes amis autour
« de lui ; mais Liadière, que j'ai vu à mon pas-
« sage à Paris, n'est pas du voyage. Voilà donc
« encore une fois la foule revenue dans ce grand
« château si désert hier au soir. Que de royau-
« tés ont passé par là et que l'Empire surtout
« y a laissé un grand souvenir ! M. Fain, qui
« n'avait pas revu Fontainebleau depuis l'abdi-
« cation et la grande scène des adieux, avait le
« cœur bien gros en montant l'escalier, et quand
« il est arrivé dans le salon, son émotion était
« si forte qu'elle paraissait sur son visage.
« Le soir, la reine m'a demandé sur la biblio-
« thèque quelques renseignements que je lui
« ai donnés, et je suis remonté chez moi vers
« dix heures...

« Le roi passe une revue dans l'allée de
« Maintenon, et j'écris cette lettre au bruit des
« trompettes, du tambour et des cris du peuple
« et de la garde nationale. Le roi, à son retour,
« va parcourir tout le château et je l'accompa-
« gnerai pour lui montrer la bibliothèque.

« Après quoi, mon devoir sera rempli : je
« n'aurai plus qu'à t'aimer tout à mon aise, à
« t'écrire et à courir bien vite, bien vite vers
« toi, le mercredi, au milieu de la nuit (1). »

« Si une bonne grâce de tous les moments,
« de la bienveillance sur tous les visages, une
« conversation animée et souvent instructive,
« si des banquets et des fêtes pouvaient me
« distraire un moment de ton souvenir, rien
« ne me manquerait ici.

« Je dois faire envie et je me trouve bien
« digne de pitié. Ce grand château est rempli
« de ministres, de généraux, de comtesses, de
« duchesses, que sais-je ! Tout le monde se
« sourit ; on a l'air de s'amuser beaucoup. C'est
« un spectacle qui ne devrait pas être sans
« intérêt pour un poète, c'est une source féconde
« d'observations. La comédie est sous nos yeux
« dans les salons, et la tragédie dans nos sou-
« venirs. Mais rien ne m'attache ; rien ne peut
« combler une minute le vide que ton absence
« m'a laissé ; rien ne peut tenir ta place dans

(1) Casimir à Elisa, 22 septembre 1833, Fontainebleau. (Inédite.)



Madame Casimir Delavigne

Miniature.

(Appartient à Mme P. B.)

« ma vie. Je ne pense qu'à toi et à mon fils :
« je n'aspire qu'à voir finir tout ce qui com-
« mence, et il n'y a ici de beau jour pour
« moi que celui dont je dis : « Encore un
« de passé ! » Ajoutez à cette triste préoccu-
« pation du cœur un esclavage bien aimable,
« mais réel. Le roi n'a pas encore visité sa
« bibliothèque et je l'accompagne, afin de lui en
« faire les honneurs, à travers sa galerie et ses
« immenses appartements. Hier, la promenade
« a duré depuis deux heures jusqu'à six, et on
« n'a pas vu la bibliothèque. Je tombais de
« fatigue quand je suis remonté chez moi pour
« faire une seconde toilette, et il faudra recom-
« mencer de plus belle aujourd'hui. J'attends
« qu'on vienne m'avertir que le roi n'est plus
« dans ses grandes réceptions ; j'espère l'ac-
« compagner dans mes domaines et ensuite je
« serai un peu libre. Hier, l'Opéra nous
« a donné un concert, et ce soir l'Opéra-Co-
« mique représentera le *Pré-aux-Clercs*. Tu
« penses peut-être qu'il y a bien peu de place
« pour la rêverie au milieu de cette agitation
« continuelle. Oh ! que tu te trompes ! Je

« suis sans cesse avec toi ; tout me parle de « toi : cette musique militaire que tu aimes, « l'air que nous avons entendu ensemble, ce « mouvement de voitures et de chevaux qui « amuserait mon fils, tout me ramène vers « vous, vers les deux êtres qui sont ma « vie... (1). »

Casimir Delavigne est plus ami de son foyer qu'homme de cour ; cette vie de représentation est pénible pour lui, mais la bonté et l'affection du roi lui font un devoir de la supporter.

En 1830, paraît sa Messénienne *Une semaine à Paris*, longue acclamation aux vainqueurs de Juillet.

Le grand tort de ces vers aux yeux du public fut d'avoir été écrits dans le cabinet du roi et non pas dans la rue.

Les chants, pour être vraiment populaires, doivent être hardis et non pas, comme ceux-ci, pompeux et laudatifs :

Que ton règne te chante et qu'on dise après nous :
Monarque il fut sacré par la raison publique ;

(1) Casimir à Elisa, Fontainebleau, 1833. (Inédite.)

Sa force fut la loi ; l'honneur, sa politique ;
Son droit divin, l'amour de tous.

En même temps, Casimir, honorant une fois de plus les héros de la Liberté, écrivit sa *Varsovienne.*

Ces malheureux Polonais, vaincus et dépossédés, avaient éveillé la sympathie et l'admiration de toute la population parisienne ; à l'Ambigu, à la Porte-Saint-Martin, on donnait des représentations de gala pour venir en aide aux blessés ; ils étaient les martyrs du jour. Après la révolution de Juillet, les Parisiens, toujours en grande effervescence, s'enflammaient pour toutes les causes généreuses et vivaient dans une fièvre constante. Les vers de Casimir Delavigne couraient de bouche en bouche et aucune représentation n'avait lieu au théâtre sans être interrompue par les cris du public demandant *la Marseillaise* et *la Parisienne.*

C'est pendant cette période d'agitation perpétuelle, le 11 février 1832, que Casimir affronta de nouveau le public avec sa tragédie de *Louis XI*, enfin achevée. L'auteur ne trouva plus l'accueil enthousiaste d'autrefois.

Le rédacteur de la *Gazette des théâtres* du :2 février 1832 en est révolté. « Dans cette « salle où les murs tremblaient quand on « représentait l'absurde farce d'*Hernani*, les « applaudissements retentissaient à peine aux « sons d'une poésie admirable. »

Les représentations se succédèrent de jour en jour plus mornes et plus solitaires ; le choléra venait d'éclater à Paris : personne n'avait le cœur d'entrer au spectacle, et pourtant l'autorité obligeait les théâtres à rester ouverts.

Les manifestations populaires devenaient plus fréquentes et plus terribles encore depuis que cette épidémie excitait les esprits. Le Théâtre-Français, par sa situation près du Louvre, où se trouvait l'état-major de la garde nationale, était de tous les théâtres le plus exposé ; le rappel battait à chaque instant ; les gardes nationaux encombraient la rue Richelieu et en fermaient toutes les issues. Néanmoins on jouait tous les soirs. Quelques rares spectateurs se glissaient encore au théâtre, moins pour jouir du spectacle que pour échapper aux cris et au tumulte.

« Rien de plus singulier que ces représen-
« tations interrompues à chaque instant par
« un nouvel arrivant que l'on entourait et qui
« racontait les incidents de la rue, souvent
« plus dramatiques que ce qui se passait sur
« la scène. Acteurs et spectateurs entamaient
« alors des conversations qui finissaient par
« devenir générales ; puis chacun reprenait
« sa place, et le spectacle recommençait jusqu'à
« nouvelle interruption.

« Un jour Nourrit causait dans la coulisse
« avec Ligier, qui jouait Néron, quand un
« spectateur l'aperçoit, le reconnaît, l'appelle.
« C'était au moment de l'entrée de Néron ;
« Nourrit s'empare du faisceau d'un licteur et
« entre en scène avec Ligier ; on l'applaudit et
« on le prie de chanter. Il ne se fait pas long-
« temps prier, il entonne *la Parisienne* que
« spectateurs, acteurs, licteurs, répètent avec
« lui. Au bruit de ces chants inaccoutumés à
« la Comédie-Française, un peloton de gardes
« nationaux pénètre dans la salle, croyant
« avoir une émeute à apaiser ; mais, bientôt
« au courant de ce qui se passe, la milice

« citoyenne se met gaiement de la partie, et « chante en chœur avec tout le monde le « refrain de *la Parisienne* (1). »

Louis XI heureusement survécut à ce temps d'émotion populaire et vit, dès que le public eut repris son sang-froid, de beaux jours de succès.

Un an après la représentation de *Louis XI*, le 20 mars 1833, Casimir Delavigne achevait *les Enfants d'Edouard.*

Après en avoir fait la lecture à sa famille, il écrivit aussitôt au directeur des Français pour avoir un rendez-vous.

« Trois heures après, M. Védel était rue Bergère. Dans cette entrevue, il fut convenu entre l'auteur et le directeur que la pièce serait lue seulement devant les artistes choisis pour tenir les principaux rôles et dans le salon de la rue Bergère au lieu du théâtre. Mlles Mars, Manjaud et Anaïs, MM. Joanny, Ligier et Manjaud furent invités à venir le surlendemain. Le 28 mars, les répétitions commen-

(1) *Souvenirs dramatiques* de Jouslin de la Salle. (*Revue française*, janvier 1858.)

çaient sur le théâtre des Menus-Plaisirs, dont Casimir avait la jouissance, puis on envoya la pièce à la censure d'où elle revint sans avoir été touchée. Mais un rapport fut fait au ministre de l'Intérieur, qui se montra fort irrité qu'avant de renvoyer le manuscrit avec approbation on ne le lui eût pas communiqué. Le 18 mai pourtant, les affiches du Théâtre-Français annonçaient la première des *Enfants d'Edouard*.

« Ce jour-là, à 11 heures du matin, Casimir « Delavigne venait de se mettre à table. Mon- « rose, le semainier de la Comédie-Française, « vint lui dire que sa pièce était interdite et « ne serait pas représentée. — « Elle le « sera, » dit Casimir Delavigne en renvoyant Monrose.

« Il alla avec M. Poitevin, rue de Grenelle, « au ministère, mais M. Thiers était à la « Chambre. Il s'y rendit aussitôt. Une demi- « heure après, il revint très irrité : « Aux Tuile- « ries ! cria-t-il au cocher ; dans la cour, au « premier pavillon à gauche. » Thiers n'avait « rien voulu entendre, mais Delavigne l'avait « pris de très haut...

« Au moment où il descendait de voiture « devant les Tuileries, la voiture de Thiers « s'arrêtait derrière la sienne ; le premier venait « à peine d'être introduit lorsque le second « se fit annoncer et entra.

« Après avoir salué le roi : « J'étais sûr, dit « Thiers à Casimir Delavigne, de vous trou- « ver ici. — Et moi, Monsieur, répliqua celui- « ci, j'étais très convaincu que, brûlant la « politesse à votre Commission, vous vous « empresseriez de m'y rejoindre. Expliquons- « nous donc, et que Sa Majesté veuille bien « être juge du débat. »

« Thiers expliqua longuement tout ce qu'il « pouvait y avoir de dangereux à représenter « le personnage de Glocester, disant qu'il y « aurait là une allusion fâcheuse ; mais le roi « l'interrompit. « Cette allusion blessante, « Monsieur, c'est vous qui la faites le premier. « Quelle ressemblance y a-t-il entre Glocester « et moi ? Ai-je jamais cherché à faire dis- « paraître le fils de la duchesse de Berry pour « m'assurer la couronne ? Si elle eût consenti « à me le confier, comme je le lui ai fait de-

« mander, je serais encore aujourd'hui duc
« d'Orléans et le duc de Bordeaux serait roi
« de France. — Enfin, Sire, répliqua humble-
« ment Thiers qui ne s'était pas attendu à
« cette sortie, je suis responsable... et...— Oui,
« je comprends, dit le roi, je règne et vous
« gouvernez. — Je crois enfin, ajouta le mi-
« nistre, avoir pris une mesure de prudence;
« je vois un sérieux danger dans la représenta-
« tion d'un pareil ouvrage et je ne puis m'expli-
« quer que M. Delavigne n'ait pas compris
« qu'en traitant ce sujet, il courait au moins
« le risque de faire douter... — Assez, Mon-
« sieur, assez ! dit Casimir avec un emporte-
« ment qu'il ne sut maîtriser, pas un mot de
« plus, je vous y engage. Le roi nous connaît
« l'un et l'autre ; il peut mieux que personne
« peser et apprécier nos deux dévouements.
« Mais il est temps de mettre fin à ce débat.
« Apprenez-le donc : je ne suis pas le seul au-
« teur de la pièce que vous prétendez interdire ;
« je vous dois cet aveu. Au commencement du
« printemps dernier, un très riche propriétaire
« de Neuilly, un érudit, qui sait par cœur

« presque toutes les œuvres de Shakespeare, me
« fit l'honneur de m'inviter à dîner dans son
« magnifique parc. C'est bien étrange, me dit-
« il, il est question dans *Richard III* de deux
« jeunes enfants dont on ne retrouve la trace
« nulle part ; il me semble que ces deux enfants,
« la reine Elisabeth, leur mère, et leur oncle
« Glocester pourraient figurer dans une action
« dramatique des plus intéressantes. Qu'en
« pensez-vous ? Et, sans l'interrompre, je lais-
« sai mon hôte développer toutes ses idées,
« si bien qu'avant la fin du dîner la pièce
« était faite, et qu'il ne restait plus qu'à l'écrire,
« ce que j'ai fait. Maintenant, Monsieur, dit
« Casimir Delavigne en s'adressant à Thiers,
« demandez au roi si mon collaborateur ano-
« nyme a voulu m'induire en révolte contre
« lui. » — Thiers se mordit les lèvres et se tut,
« ne trouvant pas un mot à répondre. « Le
« récit que vient de faire Casimir Delavigne
« est exact en tous points, dit alors Louis-
« Philippe ; aussi je ne désire pas moins vive-
« ment que lui savoir quel accueil le public
« fera à notre œuvre commune. » Et, se tour-

« nant vers Casimir et lui tendant les deux « mains : « Assez, mon ami, c'est vraiment trop « d'émotions pour vous dans un jour comme « celui-ci. Votre pièce sera jouée ce soir, soyez- « en sûr. Rendez-vous donc au théâtre et ras- « surez vos acteurs. Par malheur, la reine est « un peu souffrante aujourd'hui, et je ne pour- « rai assister à votre première représentation, « ce dont je suis doublement fâché, car j'aurais « eu un certain plaisir à affronter ce public « dont M. Thiers voudrait me faire peur (1). »

M. Thiers, pour se venger d'avoir perdu la partie, envoya au théâtre un manuscrit où il avait indiqué des coupures, avec ordre formel de ne pas en informer l'auteur. Le succès n'en fut pas moins éclatant, et ce qui avait été supprimé fut rétabli dès la deuxième représentation, « sans qu'il en résultât ni scandale ni désordre ».

Après le spectacle, tous les interprètes et les amis intimes de Casimir étaient réunis comme

(1) *Un épisode de la vie de Casimir Delavigne*, par M. Vierpont. (D'après des notes de Casimir Delavigne et les rapports de M. Poitevin, qui fut témoin de la chose.)

d'habitude à souper aux Menus-Plaisirs pour fêter son succès, lorsque vers minuit on apporta à l'auteur un billet resté célèbre :

« Neuilly, le samedi 18 mai 1833, à minuit.

« J'apprends avec grand plaisir, mon cher « Casimir, le succès de votre pièce, et je ne « veux pas me coucher sans vous en avoir fait « mon compliment. Vous savez combien j'ai « toujours joui de tous ceux que vous avez « obtenus, mais je jouis doublement de celui-« ci et je vous en félicite de tout mon cœur. « Il vous vaudra une bonne nuit et à moi « aussi.

« Bonsoir.

« Louis-Philippe. »

Casimir lui répondit le lendemain :

« Sire, votre lettre m'a touché jusqu'au fond « de l'âme. Permettez-moi d'aller à Neuilly « dans la journée vous remercier d'un succès « que je vous dois doublement ; je me sens le « besoin d'épancher auprès de vous les senti-« ments d'un cœur plein de joie et de recon-« naissance. »

« Casimir fut d'autant plus sensible à cette « marque de sympathie, raconte Germain, que « l'esprit de parti cherchait à donner à son « ouvrage les interprétations les plus ridicules « et les plus contraires aux intentions de « l'auteur. »

Très sympathique au peuple par son enthousiasme et la fermeté de ses convictions, Casimir Delavigne fut appelé à la députation par les électeurs d'Evreux. Il refusa, leur répondant :

« Messieurs,

« La proposition que renferme cette lettre « m'a profondément touché : j'y trouve la « plus douce comme la plus glorieuse récom- « pense de mes travaux et de tous les actes « de ma vie ; mais mon histoire est celle de « presque tous les poètes : je n'ai point de « fortune, et, comme vous l'avez prévu, il m'est « impossible de compléter dans ce moment-ci « le droit d'éligibilité. — Recevez tous mes « remerciements et soyez, je vous prie, auprès « de Messieurs vos collègues l'interprète de « ma reconnaisance. Je ne me dissimule pas « que la mission à laquelle vous vouliez bien

« m'appeler m'eût imposé un sacrifice pénible
« en me forçant d'abandonner les études de
« mon choix pour me consacrer sans partage
« à des devoirs qui réclament un homme tout
« entier. Cependant je ne puis renoncer sans
« un vif sentiment de regret à une distinction
« qui m'aurait rendu si justement fier, celle
« de représenter un des départements les plus
« éclairés de la France, et de remplacer un
« homme dont la vie politique et privée a
« laissé tant d'honorables souvenirs (1). »

Ses succès, sa popularité, sa situation auprès du roi, rien n'avait pu le tirer de la gêne. Toute la vie, son bonheur fut troublé par deux préoccupations : les soucis d'argent et les soins que demandait sa santé fragile. Jeune, il était déjà très délicat : son existence toute de travail intellectuel ne pouvait qu'a-graver ce mauvais état de santé. En 1833, au mois de septembre, il est obligé de partir pour Plombières, laissant à la Madeleine sa femme et son fils qu'il n'a pas les moyens

(1) Casimir Delavigne aux électeurs d'Evreux, 17 octobre 1833. (Inédite.)

d'emmener avec lui. La séparation devient plus triste à mesure qu'il se sent plus malade : « Ce cher enfant, il semblait qu'un instinct « secret l'avertît de mon départ ; jamais je ne « l'ai vu plus tendre qu'au moment où j'allais « le quitter ; lui si agité, si impétueux, il se « plaisait sur mes genoux. Ses beaux yeux bleus « étaient d'une douceur inexprimable, et il a « tourné sa tête vers moi avec une grâce qui « m'attendrit encore jusqu'au fond de l'âme en « disant : « Dieu, guéris papa ! » Oui, doux « trésor, oui, Dieu le guérira à ta prière, il te « le ramènera. Ton père pourra t'élever jus- « qu'à ses lèvres d'un bras vigoureux, te « rendre tes caresses, en accabler ta mère, « réunir vos deux jolies têtes et confondre vos « cheveux blonds sous mes baisers (1). »

« Les jours me semblaient des années, mais « les nuits seront des siècles. Mon corps tout « brisé de courbatures, tout épuisé de lassitude, « et mon cœur qui n'est plus que tristesse et « qu'ennui ont de bien rudes épreuves à « subir...

(1) Casimir à Elisa, Plombières, 1833. (Inédite.)

« Ma chérie, le poète commence à craindre « qu'on ne l'assiège dans sa solitude. Il me « semble, à ma grande terreur, que ma figure « fait impression. On me salue à la promenade « comme quelqu'un à qui l'on veut parler ; on « se retourne pour me voir quand on est passé. « La physionomie de la table d'hôte a tout à « fait changé. Ce sont des prévenances, des « politesses, une bonne grâce, dont je suis « confus. Je n'y saurais guère répondre, je n'en « ai ni l'envie ni la force, et tout cela me met « assez mal à l'aise...

« En inscrivant mon nom chez le vieux phar- « macien, un baigneur que je ne connais pas « et qui était assis dans la boutique s'est levé « et m'a dit en me saluant : « Monsieur, vous « écrivez là un nom européen. » J'ai causé « une minute avec lui, et je me suis retiré en « laissant le pharmacien aussi confondu que « si on était venu lui dire : « Vous avez pris « du quinquina pour de la rhubarbe (1). »

« Voici un échantillon d'une des plus pi-

(1) Casimir à Elisa, 10 août 1833, Plombières. (Inédite.)

« quantes aventures que j'aie eues ici; par celle-
« là tu pourras juger des autres. Je montais à
« 7 heures du soir vers la poste, où j'allais
« chercher le bonheur de ma soirée. Je me
« sens arrêté par le pan de ma redingote, car
« dans ma sauvagerie profonde, j'ai fait divorce
« avec les habits ; je me retourne et je re-
« connais l'aubergiste de *l'Ours*, rouge comme
« une des écrevisses de la petite rivière dont
« je t'ai parlé. L'air déconcerté et me saluant
« jusqu'à terre, il commence une phrase inin-
« telligible et reste au beau milieu en me re-
« gardant avec une figure piteuse qui avait
« l'air de me demander l'aumône. Enfin, il
« reprend son courage à deux mains, et me
« dit vite, vite, comme un homme qui veut
« en finir avec une position ou un discours
« dont il ne sait comment se tirer : « Monsieur
« Casimir Delavigne, de l'Institut, tous les
« baigneurs assurent que vous travaillez à
« un poème sur Plombières. Je vous prie, pour
« achalander ma maison, de vouloir bien y
« parler de mon Ours. « J'avais cru d'abord
« que, connaissant mes habitudes, il venait me

« prier de servir d'enseigne à son hôtel, mais « qu'il n'osait pas me l'avouer.

« Je lui ai répondu que je ne travaillais qu'à « ma santé, qui me donnait déjà assez de mal, « mais que si jamais je mettais un ours dans un « poème, ce serait le sien. Il s'est retiré en « m'adressant mille excuses et mille remer- « ciements (1). »

« *Plombières, 17 août 1833, au matin.* — « Je m'ennuie ici du plus mortel ennui dont « jamais un homme se soit ennuyé.

« Mille choses m'y blessent et pas une ne « m'y plaît. Cette population n'agit, ne se « meut, ne vit plus que pour l'argent.

« La ville entière est une hôtellerie, chaque « maison une auberge particulière, tous les « habitants presque sans exception vous « vendent pour un temps et un prix faits : « leurs lits, leurs tables, leurs domestiques, « etc..., jusqu'à leurs propres services, on « achèterait au besoin leur conversation (2). »

« On ne se promène pas, on monte et on

(1) Casimir à Elisa, Plombières, 20 août 1833. (Inédite.)
(2) Casimir à Elisa, 17 août 1833. (Inédite.)

« descend. Encore si on se donnait cette fa-
« tigue pour les belles montagnes de la Suisse,
« dont les sommets sont couverts d'une neige
« inabordable, dont les aiguilles se perdent
« dans le ciel ! Mais on se met en sueur pour
« des collines ; on a sous ses pieds une nature
« fraîche et riante, il est vrai, mais toujours
« la même, toujours mesquine, une pauvre
« petite Suisse en miniature. Ce n'est vrai-
« ment qu'un jardin où, de peur d'accident,
« on a pris mille précautions contre la nature,
« comme autour des bassins d'un château quand
« on craint l'eau pour les enfants. Les rivières
« sont bordées de parapets ; les rochers, semés
« de bancs verts ; les précipices ont des garde-
« fous : rien de plus commode pour les malades,
« mais rien de moins pittoresque. La main de
« Dieu n'est plus là, c'est celle du préfet : tout
« y sent la maison de santé et l'hospice.

« On sort et on croit jouir de quelque liberté :
« on n'en a point ; vous êtes assailli par des
« pauvres qui vous tendent la main à chaque
« pas. On les voit de loin se tordre un membre,
« se crever un œil momentanément, s'arranger

« une infirmité, pour attendrir au passage.
« On pourrait indiquer une route à quelqu'un
« en lui disant : Vous prendrez à la gauche
« du vieux chêne, ensuite à la droite de la
« mendiante qui tricote ; vous traverserez le
« ruisseau, et quand vous aurez passé le
« pauvre en bonnet de laine, vous arriverez
« à la fontaine Stanislas.

« J'ai ici un malheur de plus que les autres
« baigneurs : on me regarde quand je passe ;
« on me salue ; on me demande en me faisant
« des compliments si je ne suis pas moi. Je
« suis tenté de répondre que non ; mais tu vois,
« mon Elisa, que je ne puis pas même rêver
« à mon aise. Je me sens gêné dans mes mouve-
« ments, embarrassé de *mes figures*, puisque
« mon chéri trouve que j'en ai plusieurs. Si
« celle que je prends est empreinte du senti-
« ment qui me domine, je te jure qu'elle ne
« doit être ni riante, ni aimable.

« Comment va-t-il, ce beau, ce spirituel et
« adoré petit complément de notre existence
« et de notre bonheur ?.. Je meurs du mal du
« pays, du mal de l'absent... Je n'ai vu per-

« sonne, mon Elisa ; je reviens seul comme je « suis parti. Les deux êtres chéris qui ne « font qu'un dans ma pensée, qui sont le « plaisir de mes yeux quand je les vois, le « constant objet de mes regrets dans mon « absence, tout ce que j'ai de délices sur la « terre, je les ai cherchés, appelés en vain du « pied de la montagne (1)... »

Il devait avoir le bonheur de les retrouver à la Madeleine à la fin du mois d'août 1834.

(1) Casimir à Elisa, Plombières, 19 août 1834. (Inédite.)

CHAPITRE V

Casimir Delavigne à Pau. — *Don Juan d'Autriche.* — Comment travaillait Casimir Delavigne — *Une Famille au temps de Luther.* — *La Popularité.* — *La fille du Cid.* — Vente de la Madeleine. — *Le conseiller rapporteur.* — *Charles VI.* — Les derniers moments de Casimir Delavigne.

Le séjour de Casimir Delavigne à la Madeleine fut abrégé par de nouvelles souffrances, et au mois de juillet 1835 il repartit seul encore pour Pau. Cette détresse physique, à laquelle venaient s'ajouter des ennuis, des chagrins, des luttes de toutes sortes, assombrit la fin de l'existence de Casimir Delavigne, embrumée toujours d'une pâle mélancolie. Il devient plus nerveux, plus sauvage, ne pouvant supporter qu'on ait l'air de le remarquer. A Bordeaux, où il est allé assister à

une représentation de *Robert le Diable*, il écrit :

« Que d'impressions tendres devait me « causer cette musique que nous avons si « souvent écoutée ensemble et que j'allais « entendre sans toi, hélas ! Je n'ai pu goûter « en paix ce plaisir mêlé de tant de tristesses. « Bien que je me fusse placé sur le second « banc, j'ai cru remarquer vers la fin du premier « acte que ma présence excitait quelque mou- « vement dans la salle : les jeunes gens se suc- « cédaient au fond de notre loge ; on me regar- « dait en se parlant à l'oreille. J'ai été pris de « cette inquiétude que tu ne peux pas souffrir « et dont tu te moques ; j'ai voulu me vaincre, « car je sens le besoin d'être approuvé de toi, « même quand tu n'es pas là : je n'ai pas pu, « et je me suis retiré après le second acte en « disant à Liadières que la chaleur me faisait « mal. Rentré tout seul à l'hôtel, je me suis « occupé de ta douce idée ; j'ai pensé à notre « adoré, afin de vous revoir en songe, puis je « me suis couché. Je dormais et de quel « sommeil ! il était si profond, j'en avais un si

« grand besoin ! Tout à coup, j'ai été réveillé « par des sons étranges ; plusieurs morceaux « d'harmonie se sont succédé. Enfin *la Pari-* « *sienne* ne m'a plus laissé de doute : c'était bien « à moi que s'adressait un concert donné dans « mon escalier. L'orchestre du Grand-Théâtre « s'était transporté à notre hôtel et venait « d'exécuter une sérénade en mon hon- « neur (1). »

Il ne trouve de consolation que dans la nature et va s'asseoir journellement sous un grand orme qu'il a pris en amitié : « Je l'aime « parce que, lui faisant des visites, je sais qu'il « ne pourra pas me les rendre. »

Les lettres se succèdent sans interruption, quoique le médecin lui ait recommandé d'écrire très peu et de lire le moins possible : ce serait un martyre trop dur pour lui. Sa femme lui répond régulièrement des lettres d'une jolie tendresse amoureuse, mais moins chaudes et enthousiastes que celles du poète ; elle lui écrit avec la sollicitude d'une mère : « Sois docile,

(1) Casimir à Elisa, Bordeaux, 6 juillet 1835. (Inédite.)

« mon enfant ; soigne-toi bien ; remplace-moi « auprès de toi... »

Casimir avait commencé à Plombières, l'année précédente, un nouvel ouvrage, le premier qu'il écrivît en prose.

A la Madeleine, où il était venu se reposer, Germain, le voyant un jour triste de son inaction forcée, lui avait dit : « Si tu ne peux pas « faire de vers en ce moment, essaie une « comédie en prose. Tu éprouveras beaucoup « moins de fatigue ; ce travail aura d'ailleurs « pour toi l'intérêt d'une étude nouvelle. »

Il restait encore à trouver le sujet ; mais lorsqu'il s'agissait de rendre service à son frère, l'imagination de Germain n'était jamais en défaut. Le hasard le servit : il plongea la main dans la bibliothèque et en sortit l'*Histoire d'Espagne* de Ferreras. Casimir s'arrêta à l'épisode de *Don Juan d'Autriche.*

Ce fut au milieu de douleurs presque continuelles, raconte Germain, qu'il commença cette comédie pleine de verve, de saillies, de gaîté.

Casimir écrivit de Plombières :

« Si Germain est venu fêter la Saint-Louis « à la Madeleine, tâche de le retenir jusqu'au « 3 septembre : j'ai un pressant besoin de lui « soumettre les corrections de *Don Juan* qui « avance. Oui, j'ai trouvé le courage d'y tra- « vailler malgré mon abattement et la sueur sur « le front. Aussi l'ai-je fait sans te le dire, pour « faire quelque chose, pour écarter l'ennui, le « chagrin, et, te l'avouerai-je ? jusqu'à ta douce « image qui devenait un tourment pour « moi (1). »

Il termina sa comédie à Pau en 1835. La pièce reçue à la Comédie-Française, les répétitions rappelèrent naturellement l'auteur à Paris et lui firent perdre en fatigue le fruit de sa cure. Il monte à la fois une reprise des *Enfants d'Edouard* et *Don Juan*. « Faire « répéter la grande grosse Reine des *Enfants* « *d'Edouard* à onze heures ; à midi, courir au « théâtre pour mettre en scène trois actes de « *Don Juan ;* le soir, assister aux débuts de « Volnys dans *les Comédiens*. » Cette activité fébrile l'épuise.

(1) Casimir à Elisa, Plombières, 22 août 1834. (Inédite.)



Casimir Delavigne

Caricature du temps.

Les répétitions de *Don Juan*, qui ont lieu journellement, ne vont pas trop mal, écrit-il à sa femme. « Je dois convenir à leur gloire « qu'ils savent tous beaucoup mieux que je ne « m'y attendais. Firmin lui-même a dit de « mémoire une moitié de son rôle, au grand « étonnement du souffleur qui disait l'autre, « et il est capable de le savoir tout entier le « jour de la représentation. Nous nous sommes « assez bien tirés des deux premiers actes ; « mais au troisième, auteur, acteurs, directeur, « tout le monde s'est embrouillé, et si bien « embrouillé que chacun a fini par répéter « pour son compte particulier, entrant, sortant « quand bon lui semblait, parlant à qui voulait « l'entendre, sans s'inquiéter si on répondait ou « non, et nous sommes partis extrêmement « satisfaits de notre journée (1). »

La fatigue et le travail rendent son caractère plus difficile ; il s'énerve pour un entr'acte qui durera une demi-heure, veut enlever à Ligier son rôle : terreurs et ennuis de malade ; la

(1) Casimir à Elisa, 19 septembre 1835. (Inédite.)

pièce, le 17 octobre 1835, est très bien accueillie du public. « Succès plus senti que bruyant ; « cependant les applaudissements n'ont pas « manqué au dénouement, surtout lorsqu'on « a proclamé le nom déjà tant de fois proclamé « avec honneur de Casimir Delavigne (1). »

Ligier, malgré les craintes de l'auteur, fit une excellente création du rôle de Charles-Quint, et Firmin fut un Don Juan vif, alerte et amusant (2).

Mais voici encore une fois Casimir à bout de forces, obligé d'aller se reposer à la Madeleine. Dumas avait bien compris jusqu'à quel point l'auteur s'épuisait, se donnait tout entier dans chacune de ses pièces :

« De Casimir Delavigne au public, c'est « comme on dit, bon jeu bon argent : tout ce « qu'il possède, jusqu'à son dernier sou, il le « donne à chaque première représentation ; les « spectateurs ont jusqu'au fond du sac. Quand « le soir, à minuit, il a fait au milieu des bravos

(1) *Gazette des théâtres*, 18 octobre 1835.

(2) C'est la dernière pièce pour laquelle Devéria dessina les costumes.

« honneur à sa signature, il est ruiné. Mais « qu'importe qu'il en soit réduit à la mendi- « cité ? Il devait une tragédie, un drame, une « comédie, il a payé rubis sur l'ongle. Il est « vrai qu'il sera peut-être pendant un an, deux « ans, trois ans, obligé de faire au jour le jour « des économies d'esprit, de verve et d'imagi- « nation pour arriver à la confection d'une « œuvre nouvelle. Mais il y arrivera coûte que « coûte, aux dépens de ses veilles, de sa santé, « de sa vie (1). »

Chez lui l'inspiration n'était pas l'élan spontané de l'imagination, mais le résultat d'un effort acharné. Sa méthode de travail rendait la fatigue bien plus grande. Germain raconte qu'il composait ses ouvrages sans en écrire un seul mot. « Lorsqu'un acte était fini, il me le « récitait ; si je lui adressais quelques observa- « tions critiques, il faisait des corrections, et, « par une disposition singulière de sa mémoire, « le vers condamné s'effaçait et il était rem- « placé par un vers nouveau sans qu'il y ait « jamais erreur ni confusion. »

(1) *Mémoires* d'Alexandre Dumas, v. IV, p. 58.

Casimir eut toujours la volonté d'écrire et marchait vers son but avec une opiniâtreté et une fermeté inébranlables. Andrieux disait de lui : « Il n'est qu'un seul jeune homme à qui j'ai « conseillé de faire des vers, parce que, quoi « qu'il advint, il y était condamné : c'est « Casimir Delavigne. »

A la campagne, il est encore troublé par des ennuis de théâtre dont il se fait de gros soucis. Il apprend que Firmin est absent pour quatre mois, que Ligier n'est pas encore de retour. Que va devenir son *Don Juan d'Autriche ?* On lui propose Provost pour le rôle de Charles-Quint : « Va pour Provost, écrit-il à sa famille, puisque « vous le voulez tous ; je crois qu'il jouera bien « le troisième acte, mais le « Moi, Don Phi- « lippe ?... » où diable ira-t-il le chercher ? dans « son nez, s'il le trouve là. Dieu le bénisse ; « mais voilà un dénouement qui sent furieu- « sement le rhume de cerveau (1). » Il plaisante encore, et à peine est-il mieux qu'il se remet au travail et fait réprésenter aux Français, le

(1) Casimir à Germain, 18 septembre 1836. (Inédite.)

19 avril 1836, un acte en vers : *Une Famille au temps de Luther*, drame très sombre, où il montre l'effet des dissensions religieuses au sein d'une famille. Cette pièce eut peu de succès, malgré la présence de Mme Dorval qui créait le rôle tragique de la mère.

En même temps, Casimir avait commencé une œuvre d'une bien plus grande portée et qu'il préférait à tous ses ouvrages, *la Popularité*, comédie de mœurs en cinq actes et en vers : « Je voudrais, disait-il, non seulement faire « une comédie remarquable, mais encore une « action utile, en mettant sous les yeux du spec- « tateur le danger de l'exagération, même chez « les hommes de bonne foi, et, au milieu d'une « intrigue simple, mais intéressante, offrir « en quelque sorte la théorie du devoir (1). » Pour critiquer plus à son aise les erreurs et les abus de son temps, il place le sujet de sa pièce à Londres. Aucune ne lui a coûté plus de travail.

On commençait à avoir moins de zèle au

(1) Notice de G. Delavigne.

théâtre pour monter ses ouvrages ; une lassitude se laissait voir parmi les interprètes, et puis, toujours souffrant, il était obligé de quitter à chaque instant Paris et ne pouvait suivre ses répétitions. La mise en scène de *la Popularité* traîne pendant si longtemps qu'il est forcé d'écrire au baron Taylor pour réclamer ses droits.

Son impatience est satisfaite. Le 1er décembre 1838, la pièce est représentée avec un soin, un luxe, qui ne laissent rien à désirer ; les interprètes sont excellents, mais les beaux succès sont finis pour Casimir Delavigne. « *La Popu-* « *larité* ne fait que de tristes recettes, écrit la « *Gazette des théâtres* du 16 décembre, quinze « jours après les débuts. Le public est déci- « dément las de Delavigne. »

En écrivant cette comédie, qu'il avait dédiée à son fils comme son meilleur ouvrage, il devait déjà sentir la popularité lui échapper. N'est-ce pas lui-même qui parle en disant :

La poursuivre en esclave, ou la fuir est faiblesse.
Elle te reviendra, comme elle te délaisse ;
Accepte son appui, s'il ne te coûte rien.

Ne l'aime pas pour elle, aime-la pour le bien,
Et reste indifférent quand elle t'abandonne ;
Car la seule fidèle est celle qui couronne
Des travaux accomplis et des jours sans remords :
Mais son laurier, mon fils, n'ombrage que les morts.

La Fille du Cid, tragédie qui parut le 20 janvier de l'année suivante, n'eut pas un sort plus heureux. Le disciple fervent de Corneille y reprend le ton froid et conventionnel de la tragédie classique. La pièce avait été reçue aux Français ; mais Mlle Rachel n'ayant pas accepté le rôle d'Elvire, Casimir Delavigne la reprit et la porta à la Renaissance, où Anténor Joly, le directeur, s'engageait à lui donner une prime de 5000 francs. La première représentation eut un certain éclat. Le duc de Montpensier y assistait. « C'était une imposante solennité « dramatique ; toute l'élite du monde parisien « s'était donné rendez-vous dans la salle Ven-« tadour (1) » ; mais le succès fut sans durée.

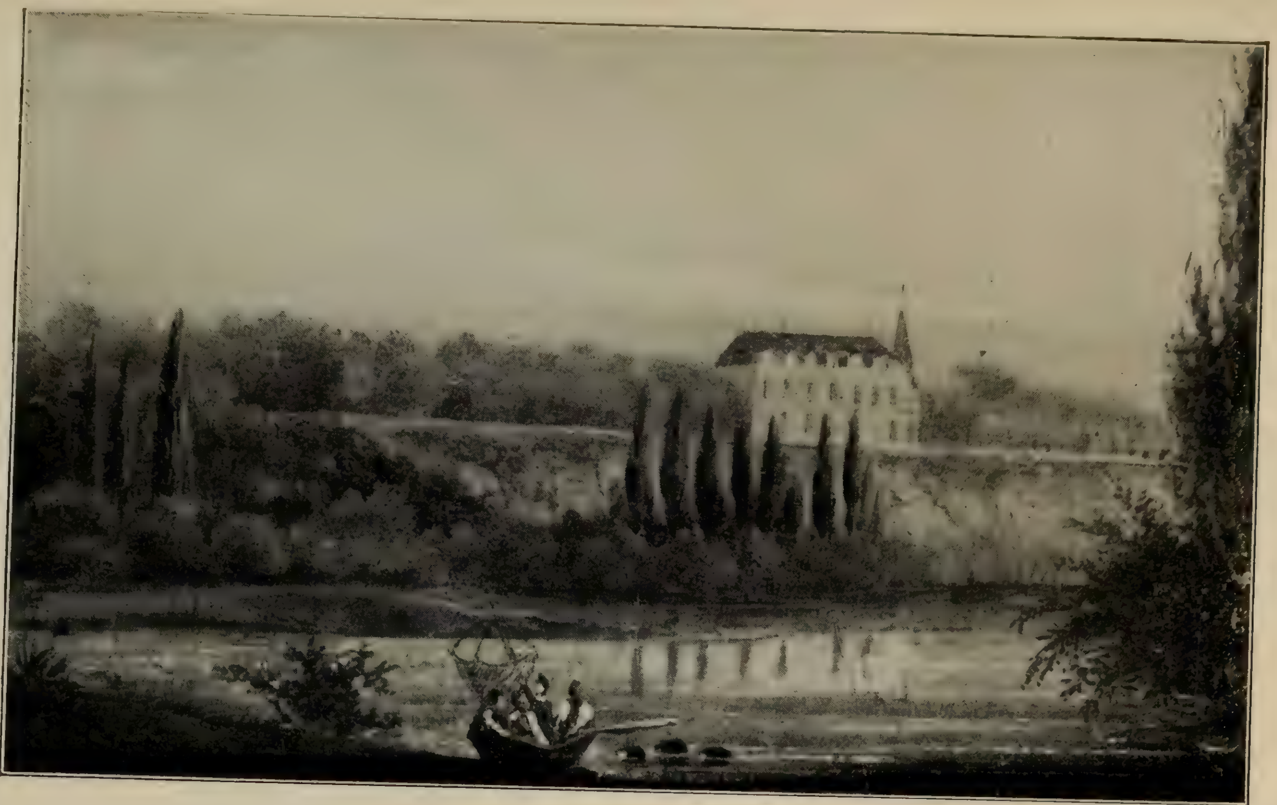
Pendant que Casimir se repose à la Madeleine, Germain défend les intérêts de son frère au théâtre. Il se plaint avec esprit de Vedel, le

(1) *Gazette des théâtres*, 2 avril 1840. (Inédite.)

directeur des Français. « Vedel promet toujours « et ne tient jamais ; à moins de l'assom- « mer, je ne vois pas moyen de le faire mar- « cher, et encore, comme il se met toujours à « plat ventre, ce serait peut-être un mauvais « moyen (1). » Casimir n'est pas seul à se plaindre Vedel est aussi en procès avec Victor Hugo, parce qu'il ne veut pas faire représenter *Hernani* et *Marion Delorme*, sous prétexte que ce sont de mauvaises pièces ; il refuse pour la même raison à Alexandre Dumas de jouer *Antony*.

Aux ennuis, aux blessures d'amour-propre, s'ajoutent des chagrins d'un autre genre. Les recettes diminuant, la famille Delavigne se vit obligée d'abandonner la Madeleine. Le 9 août 1839, la propriété est vendue au prix de 90.750 francs. Ce fut pour Casimir Delavigne un vrai chagrin; il s'attachait aux choses, leur donnait une vie, et tout dans cette propriété lui était un souvenir. Chaque arbre, chaque pierre du chemin, lui rappelaient un être cher ou un évé-

(1) Germain à Casimir, 18 juin 1838. (Inédite.)



La Madeleine.

Aquarelle de Fortuné Brack.

(*Appartient à Mme P. B.*)

nement de sa vie. Lorsque des amis lui demandaient, pour la tant regretter, ce que lui rapportait cette campagne de la Madeleine ? il répondait : « Elle me rapportait des vers... »

Casimir, avant de la quitter, mit toute sa tendresse dans les adieux qu'il lui adressa et immortalisa ainsi ce modeste domaine. Qui ne connaît et n'a appris par cœur ces vers si touchants :

Adieu, Madeleine chérie,
Qui te réfléchis dans les eaux
Comme une fleur de la prairie
Se mire au cristal des ruisseaux.
Ta colline, où j'ai vu paraître
Un beau jour qui s'est éclipsé,
J'ai rêvé que j'en étais maître,
Adieu ! ce doux rêve est passé.

Une comédie encore, *le Conseiller rapporteur*, fut jouée sans succès le 17 août 1841. — Casimir Delavigne a fini sa carrière. A partir de ce moment, sa santé, déjà si altérée, continue à décliner de la manière la plus alarmante, malgré les soins empressés du docteur Heurte-

loup, son ami et son médecin... « Déjà il ne pou-
« vait plus sortir de chez lui ; ses distractions
« se bornaient à des lectures qu'il se faisait
« faire par sa femme et sa sœur, et à la société
« de quelques amis intimes qui se réunissaient
« le soir autour de lui (1). »

Germain trouva encore le moyen de l'intéresser à un ouvrage dramatique sans le fatiguer ; il lui proposa de travailler en collaboration avec lui à un livret d'opéra. C'est ainsi que fut écrit *Charles VI*, mis en musique par Halévy. Le 15 mars 1843, le jour de la première représentation, le poète eut encore le bonheur d'assister à un succès : ce fut sa dernière joie.

Il luttait contre la maladie par le travail, mais s'affaiblissait à vue d'œil. Morlent, son ami et son biographe, raconte qu'il se traînait jusqu'aux boulevards, appuyé sur le bras de sa femme et sur l'épaule de son enfant, et là tombait assis sur un banc, pâle, décharné : à 48 ans, il semblait un vieillard. En 1843, avec l'acharnement d'un homme qui se sent perdu,

(1) Notice de G. Delavigne.

il essaya de composer une tragédie en cinq actes en vers, *Mélusine*. Il avait choisi un ouvrage très long pour se soutenir par ce travail et n'en voulait rien écrire, malgré l'insistance de ses frères que cette fatigue cérébrale inquiétait. « On aurait pensé, à voir la ténacité de « son refus, qu'il craignait de laisser échapper « cette *Mélusine* de son cerveau comme la « seule force qui le fit encore vivre, convaincu « que si cette dernière poésie s'en allait, tout « serait fini : la tête resterait vide et le corps « mourrait (1). »

Au mois de décembre, croyant que le soleil lui ferait du bien et réchaufferait son pauvre corps affaibli, il partit pour Montpellier avec sa femme et son fils. Laissons à celui qui l'a tant aimé et qui l'a si bien aimé, à son frère Germain, le soin de raconter ses derniers moments :

« Il quitta Paris le 2 décembre 1843 et sou- « tint assez heureusement la fatigue des « premiers jours. Mais il avait plus de courage

(1) *Le National*, 25 décembre 1843.

« que de force, et en arrivant à Lyon il fut « obligé de s'arrêter. Conservant dans sa fai- « blesse toute sa présence d'esprit, il ne « pouvait plus s'abuser lui-même, mais il « cherchait à rassurer sa femme en lui répétant « qu'il serait en état de partir le lendemain. « Une heure encore avant de succomber, il se « faisait lire *Guy Mannering* de Walter Scott, « et sa femme, par une préoccupation trop « naturelle dans ces tristes moments, ayant « passé une ou deux lignes, il la pria de recom- « mencer en lui faisant remarquer doucement « qu'elle s'était trompée. Cependant, quel- « ques minutes après, c'était le 11 décembre, « à neuf heures du soir, il parut cesser « d'écouter la lecture et, posant sa tête sur sa « main, murmura quelques vers à mi-voix, « puis, se laissant doucement retomber sur « son oreiller, il sembla s'endormir, mais il ne « devait plus se réveiller. »

Il était mort sans terreur, sans secousse, doucement, comme il avait toujours vécu.

A la mort de Casimir Delavigne, toutes les sympathies se réveillèrent ; sa perte fut un

deuil général et un regret universellement sincère.

La *Gazette des théâtres* du 17 décembre annonce :

« M. Casimir Delavigne est mort. Ce poète « si inspiré et correct, l'une des gloires littéraires les plus pures de cette époque, la « France vient de le perdre. Le théâtre est « plus particulièrement atteint par ce triste « événement. A cette nouvelle, la douleur a été « générale : les pleurs de ses amis, des hommes « de lettres et des artistes sont plus éloquents « que toutes les phrases possibles. Ces regrets « disent à la fois ce que fut l'homme et ce que « fut le poète. »

Son enterrement fut une manifestation touchante de l'admiration et de l'affection que tous avaient pour lui, aussi bien les membres de la famille royale, les artistes, les écrivains, que la population parisienne qui vint se masser en foule depuis les Menus-Plaisirs jusqu'à l'église Saint-Vincent-de-Paul.

Les cordons du poêle étaient tenus par Samson, du Théâtre-Français, le président de la

Société des auteurs dramatiques, le comte de Montalivet et Victor Hugo. Au départ du cortège, des jeunes gens demandèrent à dételer les chevaux pour traîner le char, mais la police s'y opposa.

Plusieurs discours furent prononcés sur la tombe de Casimir Delavigne par Frédéric Soulié, Tissot, Samson, M. de Montalivet, qui termina par ces mots : « Adieu ! Delavigne, « toi qui as eu toutes les gloires du poète, « toutes les vertus de l'homme privé, tous les « courages du citoyen. » Christian Ostrowski, venu au nom de la nation polonaise, lui rendit un hommage touchant: il jeta sur sa tombe, en passant, un peu de la terre natale que tout exilé porte avec soi... Enfin Victor Hugo, quoique dans un deuil récent (il venait de perdre sa fille), prononça au nom de l'Académie française un admirable éloge funèbre :

« Celui qui a l'honneur de présider en ce « moment l'Académie française ne peut, dans « quelque situation qu'il se trouve lui-même, « être absent un pareil jour, ni muet devant « un pareil cercueil. Il s'arrache à un deuil

« personnel pour entrer dans le deuil général;
« il fait taire un instant, pour s'associer aux
« regrets de tous, le douloureux égoïsme de
« son propre malheur. Acceptons, hélas ! avec
« une obéissance grave et résignée les mysté-
« rieuses volontés de la Providence qui multi-
« plient autour de nous les mères et les veuves
« désolées, qui imposent à la douleur des
« devoirs envers la douleur, et qui, dans leur
« toute-puissance impénétrable, font consoler
« l'enfant qui a perdu son père par le père qui
« a perdu son enfant. »

Un nouvel hommage fut rendu à Casimir Delavigne en 1893, au Havre, lorsqu'on fêta son centenaire.

Son nom, après avoir connu les triomphes de la popularité, s'effaça peu à peu et subit pendant plusieurs années la tristesse de l'oubli; mais on commence aujourd'hui à lui rendre justice et à lui donner la place honorable qu'il mérite dans l'histoire de la littérature.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

Paris. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.

